Jean-Paul Sartre

Réflexions sur la question juive

folio essais

Jean-Paul Sartre

Réflexions sur la question juive

Présentation par Arlette Elkaïm-Sartre

Gallimard

Né le 21 juin 1905 à Paris, Jean-Paul Sartre, avec ses condisciples de l'École normale supérieure, critique très jeune les valeurs et les traditions de sa classe sociale, la bourgeoisie. Il enseigne quelque temps au lycée du Havre, puis poursuit sa formation philosophique à l'Institut français de Berlin. Dès ses premiers textes philosophiques, L'imagination *(1936),* Esquisse d'une théorie des émotions *(1939),* L'imaginaire *(1940), apparaît l'originalité d'une pensée qui le conduit à l'existentialisme, dont les thèses sont développées dans* L'être et le néant *(1943) et dans* L'existentialisme est un humanisme *(1946).*

Sartre s'est surtout fait connaître du grand public par ses récits, nouvelles et romans – La nausée *(1938),* Le mur *(1939),* Les chemins de la liberté *(1943-1949) – et ses textes de critique littéraire et politique* – Réflexions sur la question juive *(1946),* Baudelaire *(1947),* Saint Genet, comédien et martyr *(1952),* Situations *(1947-1976),* L'idiot de la famille *(1972). Son théâtre a un plus vaste public encore :* Les mouches *(1943),* Huis clos *(1945),* La putain respectueuse *(1946),* Les mains sales *(1948),* Le diable et le bon dieu *(1951) : il a pu y développer ses idées en en imprégnant ses personnages.*

Soucieux d'aborder les problèmes de son temps, Sartre a mené jusquà la fin de sa vie une intense activité politique (participation au Tribunal Russell, refus du prix Nobel de littérature en 1964, direction de La cause du peuple *puis de* Libération). *Il est mort à Paris le 15 avril 1980.*

PRÉSENTATION

Automne 1944. La France est libre, ou presque, après quatre ans d'Occupation ; les Allemands ont entraîné dans leur fuite le maréchal Pétain, chef de l'État français collaborationniste. « Dans ces journées uniques », écrit le philosophe Jankélévitch, « tout était possible ; nous nous étions promis alors que tout serait neuf et vrai, que tout recommencerait depuis le début, comme si Vichy-la-Honte et ses polissons affreux n'avaient pas existé, que ce gai matin de la Libération serait notre deuxième naissance[1]*. » C'est dans cet espoir de renouvellement moral et social de la France que Sartre entreprit d'écrire* Réflexions sur la question juive[2]*. Les Alliés n'avaient pas encore découvert Auschwitz et Buchenwald.*

Dès le début de l'Occupation la presse « autorisée » – journaux qui, avant la défaite, représentaient des courants politiques divers – s'était adaptée au délire anti-juif des nazis, et elle avait prospéré. Le fait seul que les lecteurs n'aient pas trouvé mauvais que leurs quotidiens favoris leur parlent soudain de « ploutocratie juive », de « juiverie internationale », de « coalition judéo-bolchevique » laissait craindre que la propagande nazie n'ait réveillé en beaucoup de Français le vieil antisémitisme. Décontaminer les esprits paraissait à Sartre une tâche urgente.

Ce n'était pas la première fois qu'il s'interrogeait sur la psychologie de l'antisémite : L'enfance d'un chef, *nouvelle écrite en 1938*[3]*, pourrait se lire comme l'évolution d'un jeune bourgeois à la personnalité mal assurée vers l'antisémitisme – sans qu'il se soit jamais auparavant avisé de l'existence des Juifs.*

À la fois description phénoménologique et écrit de combat, Réflexions sur la question juive *a été lu, médité, approuvé ou critiqué par un public nombreux, plus*

large que le lectorat intéressé par les romans ou la philosophie de l'auteur, et continue de l'être. L'essai comprend trois parties d'inégale longueur, sans titre. Un court portrait du démocrate suit le portrait de l'antisémite ; quant à la troisième partie, il serait difficile de lui donner un titre car plusieurs thèmes y sont mêlés : c'est à la fois l'analyse de l'impact délétère de l'antisémitisme, larvé ou offensif, sur la psychologie et les conduites du Juif et un appel à l'authenticité s'adressant au Juif.

Il convient ici de rappeler la conception sartrienne de l'authenticité ; ce n'est pas une qualité fixe inhérente à l'individu – ni l'inauthenticité un défaut. Elle n'est à confondre ni avec la sincérité, ni avec le volontarisme, ni avec la mise en avant de ses particularités ou la mise à nu de son moi profond :

> « Dès qu'une liberté autre que la mienne surgit en face de moi, je me mets à exister dans une nouvelle dimension d'être... Je l'apprends et le subis dans et par les relations que j'entretiens avec les autres, dans et par ses conduites à mon égard[4]. »

L'inauthenticité est le premier mouvement de la réalité humaine face à une situation qui lui échappe ; elle est antérieure à l'authenticité qui suppose « un apprentissage patient de ce que la situation exige et puis, ensuite, une façon de s'y jeter et de se déterminer soi-même à être pour cette situation[5] ». En ce sens un consentement humble à l'image de moi que le regard de l'autre me renvoie peut être aussi inauthentique qu'un rejet orgueilleux. Pour ce qui est du Juif, Sartre montre comment l'antisémite, en visant à travers lui quelque monstre innommable, tend à dérégler cette balance intime entre ce qu'on veut de soi et ce qu'on peut raisonnablement se faire être. C'est ce qu'exprime, par exemple, le critique littéraire Jean-Claude Aron : « Si parfois nous surprenons par une inquiétude ombrageuse, si nous oscillons de la folie des grandeurs à la dépréciation, de la honte vague à la fierté

crispée, pourrions-nous réagir autrement, quand nous ignorons ce que nous sommes et pour nous-mêmes et pour les autres[6] *? »*

Dressé d'une plume mordante, le « portrait de l'antisémite » fut unanimement salué par ses lecteurs, juifs et non-juifs. Les deux autres parties firent l'objet de commentaires variés. Les revues républicaines les plus lues à l'époque n'évoquèrent les Réflexions *que mollement : il est possible que le « portrait du démocrate » hostile au Juif dans la mesure où celui-ci s'avise de se considérer comme juif ait créé un malaise parmi les collaborateurs de ces revues, qui se pensaient exempts de reproche sur ce terrain puisqu'ils accordaient tout au Juif en tant qu'exemplaire quelconque de l'espèce humaine. Les communistes n'hésitèrent pas à traiter Sartre d'antidémocrate*[7] *; il est vrai que pour un marxiste de stricte obédience, c'était disperser inutilement les forces révolutionnaires que de faire de l'antisémitisme le thème d'une lutte particulière : il se dissoudrait de lui-même après l'avènement du socialisme. La troisième partie de l'essai suscita quelques critiques parmi ses lecteurs juifs. La plupart d'entre elles manifestaient deux points de vue quasi contradictoires. Pouvait-il en être autrement ? Les situations – sinon la condition juive – sont diverses ; ce petit livre écrit dans l'urgence ne pouvait rendre compte de cette diversité. Or, pour ne prendre que ces deux exemples, que pouvait-il y avoir de commun, dans la manière de se sentir juif, entre Jean-Jacques Bernard, auteur bien parisien de pièces à succès, survivant du camp de Compiègne*[8]*, et le philosophe Robert Misrahi*[9]*, fils d'un émigrant de Constantinople ?*

Précisons qu'une partie des lecteurs contemporains de l'ouvrage n'était guère différente des Juifs laïques que Sartre fréquentait : à l'aise dans la culture française, sans grande attache avec le monde religieux ni avec les noyaux communautaires juifs quels qu'ils soient, ils furent gênés par l'appel à l'authenticité. « Osez être Juifs », leur disait Sartre ; mais à part quelques particularités des histoires familiales, plus ou moins lointaines depuis des siècles parfois de diaspora, quelques traditions religieuses qu'on respecte, semble-t-il, pour ne pas désoler les parents, beaucoup ne trouvaient pas en eux de réalité juive bien vivante qui valût la peine d'être revendiquée. À quoi bon

attirer l'attention des autres Français sur des différences problématiques ou si évanescentes ?

Sartre savait bien pourtant que certains des parents ou des grands-parents de ces Juifs laïques avaient été ou étaient encore des « Juifs honteux », comme on disait alors, qui avaient connu la haine de soi bien avant les persécutions nazies. Il n'a pas la naïveté de croire que l'authenticité personnelle du Juif viendra à bout de l'antisémitisme en tant que phénomène collectif mais cet effort réflexif, où qu'il mène chaque individu, lui paraît nécessaire : il s'agit, pour le Juif, d'être mieux armé intérieurement pour affronter, sinon tenter de réduire, l'aura fantasmatique dont on l'a affublé de longue date et, peut-être, de faire sentir à son entourage non-juif, par la manifestation sereine de sa liberté, que né Juif et quelle que soit la relation qu'il entretient avec sa judéité, il est un citoyen aussi valable que les autres Français et non le lieu de quelque secret aussi diabolique qu'indéterminé.

D'autres lecteurs juifs, au contraire, ont fait grief à Sartre d'avoir passé sous silence ce qui, à leur avis, fait réellement le Juif : le judaïsme et la culture qui en émane ; celle-ci, même aux yeux de ceux qui ne sont pas des observants stricts, a une valeur propre, aussi bien dans leur vie quotidienne que pour son apport aux œuvres de l'esprit, donc à la civilisation. La situation des Juifs et, parallèlement, la conscience juive ont évolué depuis la fin de la guerre : le judaïsme a été redécouvert, réinvesti par les générations suivantes. Cette critique contre les Réflexions *s'est renforcée au fil des années : le Juif n'est pas le simple produit de sa condition de persécuté, observe Albert Memmi ; méconnaître « la positivité et la variété de l'existence juive », c'est faire disparaître le Juif*[40]. *L'auteur de* L'être et le néant, *philosophe athée, savait peu de chose du judaïsme à l'époque où il écrivait cet essai, c'est un fait. Mais s'il ignorait alors la spécificité de la lecture juive de la Bible, il ne doutait pas qu'il y eût d'autres façons de se vivre et de se penser Juif que celle des individus « atomisés » qu'il fréquentait. En janvier 1940 il se demandait de quelle façon le Juif pouvait désirer s'assumer comme Juif : « Est-ce pour viser à la suppression ultérieure de la race et représentation collective "Juif" ? Ou bien n'est-il pas possible qu'en s'assumant comme*

Juif on reconnaisse une valeur culturelle et humaine au judaïsme, *auquel cas le principe dont on s'inspirerait pour lutter contre l'antisémitisme, ce ne serait pas que le Juif est homme mais bien que le Juif est juif... Je ne décide pas et ce n'est pas à moi de décider*[11]. *» En même temps l'auteur de* L'enfance d'un chef *cherchait à saisir ce que pouvait être une vie juive, un « nous » juif. Il interrogeait son plus proche camarade, le soldat Pieterkowski, fils d'un Juif de Pologne, sur son enfance dans « la colonie juive de la rue des Rosiers ». Sans succès : la jeunesse de Pieterkowski, telle qu'il l'évoquait du moins, avait été celle d'un « titi parisien ». Il fit d'autres tentatives*[12]. *Mais de cette réalité juive que Memmi, par exemple, vécut si naturellement et si douloureusement à la fois en Tunisie, Sartre ne pouvait, non-Juif, en avoir une intuition concrète.*

Aussi bien cette troisième partie des Réflexions *ne prétend pas dire tout ce qu'est un Juif mais, traitant principalement de ses relations avec les non-Juifs biaisées par l'antisémitisme, il entend décrire à grands traits ce que, selon lui, des siècles d'efforts pour s'intégrer socialement, de stratégies de survie économique – ou de survie tout court – dans un environnement humain plus ou moins activement hostile – ont pu imprimer en lui de manières d'être, de sentir, d'aborder autrui non juif, et montrer que tout cela, le positif comme le négatif fut acquis dans le mal-être ou pour surmonter le mal-être. Au moins autant qu'au Juif Sartre s'adresse ici aussi au non-Juif.*

Les Juifs français d'aujourd'hui ne sont pas semblables à ceux que Sartre avait pu, de près ou de loin, connaître, nés aux alentours de 1900 et leurs parents au XIX^e^ siècle, en France ou ailleurs – pour certains, pourchassés depuis par les nazis, les pogroms faisaient partie des souvenirs d'enfance. Est-ce à dire que l'exhortation à l'authenticité n'a plus sa raison d'être ? La mauvaise foi de l'antisémite, quel qu'il soit, est rédhibitoire parce qu'intéressée à persévérer : elle lui donne à peu de frais une manière de personnalité, voire une mission. S'il est vrai, comme le pense Sartre, que la présence d'autrui fait partie de la conscience que j'ai de moi-même et du monde,

que c'est sous son regard, en réciprocité mais pas forcément en solidarité, que je me construis, le choix de l'inauthenticité est toujours possible, pour tout être humain.

Les Réflexions *ne se permettent de privilégier aucun contenu à ce que pourrait une authenticité juive : il ne s'agit que de délivrer les consciences d'une traque intérieure ancienne ; leur but essentiel qui, d'après le témoignage des contemporains, a été atteint – autant qu'il pouvait l'être par le moyen d'un livre : réveiller et éclairer les Français non juifs en démontant publiquement la mythologie et les motivations de l'antisémite, faux héros, faux justicier ; leur faire réaliser la charge de haine gratuite, de mauvaise foi et de dangerosité dont le mot* antisémitisme *est porteur, avec l'espoir que le maigre lot des rescapés du nazisme soit accueilli autrement que par un apitoiement sans lendemain et que l'antisémitisme ne soit plus désormais une « opinion » comme une autre.*

ARLETTE ELKAÏM-SARTRE

Décembre 2004

---

1 Vladimir Jankélévitch, « Dans l'honneur et la dignité », *Les Temps Modernes,* n° 33, juin 1948.

2 L'essai ne fut publié qu'en 1946 aux éditions Paul Morihien, repris par Gallimard en 1954. Sa première partie était parue dans *Les Temps Modernes,* n° 3, décembre 1945, sous le titre « Portrait de l'antisémite ».

3 Cf. *Le mur,* Gallimard, janvier 1939.

4 *L'être et le néant*, quatrième partie, chapitre premier, Gallimard, 1943.

5 *Carnets de la drôle de guerre, septembre 1939-mars 1940,* Gallimard, 1995.

6 « Situation du judaïsme », *L'Arche,* octobre 1946.

7 « L'existentialisme, philosophie antidémocratique » par C. Angrand, *Démocratie nouvelle,* mai 1947.

8 *Cf. Le camp de la mort lente,* éd. Albin Michel, 1944. Jean-Jacques Bernard était le fils de Tristan Bernard.

9 Cf. *La condition réflexive de l'homme juif,* Julliard, coll. Les Temps Modernes, 1963.

10 Cf. *Portrait d'un Juif,* Gallimard, 1962.

11 C'est nous qui soulignons. Cf. *Lettres au Castor et à quelques autres* (lettre du 16 janvier 1940), Gallimard, 1983. Il est fort possible que Sartre ait conçu le projet d'écrire sur le sujet dès cette époque (il était mobilisé en Alsace). Cf. aussi *Carnets de la drôle de guerre, op. cit.*

12 Voir le personnage de M. Birnenschatz, inspiré par le père d'une de ses amies, dans *Le sursis,* Gallimard, 1945.

1

Si un homme attribue tout ou partie des malheurs du pays et de ses propres malheurs à la présence d'éléments juifs dans la communauté, s'il propose de remédier à cet état de choses en privant les Juifs de certains de leurs droits ou en les écartant de certaines fonctions économiques et sociales ou en les expulsant du territoire ou en les exterminant tous, on dit qu'il a des *opinions* antisémites.

Ce mot *d'opinion* fait rêver... C'est celui qu'emploie la maîtresse de maison pour mettre fin à une discussion qui risque de s'envenimer. Il suggère que tous les avis sont équivalents, il rassure et donne aux pensées une physionomie inoffensive en les assimilant à des goûts. Tous les goûts sont dans la nature, toutes les opinions sont permises ; des goûts, des couleurs, des opinions il ne faut pas discuter. Au nom des institutions démocratiques, au nom de la liberté d'opinion, l'antisémite réclame le droit de prêcher partout la croisade antijuive. En même temps, habitués que nous sommes depuis la Révolution à envisager chaque objet dans un esprit analytique, c'est-à-dire comme un composé qu'on peut séparer en ses éléments, nous regardons les personnes et les caractères comme des mosaïques dont chaque pierre coexiste avec les autres sans que cette coexistence l'affecte dans sa nature. Ainsi l'opinion antisémite nous apparaît comme une molécule susceptible d'entrer en combinaison sans s'altérer avec d'autres molécules d'ailleurs quelconques. Un homme peut être bon père et bon mari, citoyen zélé, fin lettré, philanthrope *et,* d'autre part, antisémite. Il peut aimer la pêche à la ligne et les plaisirs de l'amour, être tolérant en matière de religion, plein d'idées généreuses sur la condition des indigènes d'Afrique

centrale *et,* d'autre part, détester les Juifs. S'il ne les aime pas, dit-on, c'est que son expérience lui a révélé qu'ils étaient mauvais, c'est que les statistiques lui ont appris qu'ils étaient dangereux, c'est que certains facteurs historiques ont influencé son jugement. Ainsi cette opinion semble l'effet de causes extérieures et ceux qui veulent l'étudier négligeront la personne même de l'antisémite pour faire état du pourcentage des Juifs mobilisés en 14, du pourcentage des Juifs banquiers, industriels, médecins, avocats, de l'histoire des Juifs en France depuis les origines. Ils parviendront à déceler une situation rigoureusement objective déterminant un certain courant d'opinion également objectif qu'ils nommeront antisémitisme, dont ils pourront dresser la carte ou établir les variations de 1870 à 1944. De la sorte, l'antisémitisme paraît être à la fois un goût subjectif qui entre en composition avec d'autres goûts pour former la personne et un phénomène impersonnel et social qui peut s'exprimer par des chiffres et des moyennes, qui est conditionné par des constantes économiques, historiques et politiques.

Je ne dis pas que ces deux conceptions soient nécessairement contradictoires. Je dis qu'elles sont dangereuses et fausses. J'admettrais à la rigueur qu'on ait une opinion sur la politique vinicole du gouvernement, c'est-à-dire qu'on se décide, *sur des raisons,* à approuver ou à condamner la libre importation des vins d'Algérie : c'est qu'il s'agit alors de donner son avis sur l'administration des choses. Mais je me refuse à nommer opinion une doctrine qui vise expressément des personnes particulières et qui tend à supprimer leurs droits ou à les exterminer. Le Juif que l'antisémite veut atteindre, ce n'est pas un être schématique et défini seulement par sa fonction comme dans le droit administratif ; par sa situation ou par ses actes, comme dans le Code. C'est un Juif, fils de Juifs, reconnaissable à son physique, à la couleur de ses cheveux, à son vêtement peut-être et, dit-on, à son caractère. L'antisémitisme ne rentre pas dans la catégorie de pensées que protège le Droit de libre opinion.

D'ailleurs, c'est bien autre chose qu'une pensée. C'est d'abord une *passion.* Sans doute peut-il se présenter sous forme de proposition théorique. L'antisémite « modéré » est un homme courtois qui vous dira doucement : « Moi, je ne déteste pas les Juifs. J'estime simplement préférable, pour telle ou telle raison, qu'ils prennent une part réduite à l'activité de la nation. » Mais, l'instant d'après, si vous avez gagné sa confiance, il ajoutera avec plus d'abandon : « Voyez-vous, il doit y avoir "quelque chose" chez les Juifs : ils me gênent physiquement. » L'argument, que j'ai entendu cent fois, vaut la peine d'être examiné. D'abord il ressortit à la logique passionnelle. Car enfin imaginerait-on quelqu'un qui dirait sérieusement : « Il doit y avoir quelque chose dans la tomate, puisque j'ai horreur d'en manger. » Mais en outre, il nous montre que l'antisémitisme, sous ses formes les plus tempérées, les plus évoluées reste une totalité syncrétique qui s'exprime par des discours d'allure raisonnable, mais qui peut entraîner jusqu'à des modifications corporelles. Certains hommes sont frappés soudain d'impuissance s'ils apprennent de la femme avec qui ils font l'amour qu'elle est Juive. Il y a un dégoût du Juif, comme il y a un dégoût du Chinois ou du nègre chez certaines gens. Et ce n'est donc pas du corps que naît cette répulsion puisque vous pouvez fort bien aimer une Juive si vous ignorez sa race, mais elle vient au corps par l'esprit ; c'est un engagement de l'âme, mais si profond et si total qu'il s'étend au physiologique, comme c'est le cas dans l'hystérie.

Cet engagement n'est pas provoqué par l'expérience. J'ai interrogé cent personnes sur les raisons de leur antisémitisme. La plupart se sont bornées à m'énumérer les défauts que la tradition prête aux Juifs. « Je les déteste parce qu'ils sont intéressés, intrigants, collants, visqueux, sans tact, etc. » « Mais, du moins, en fréquentez-vous quelques-uns ? » « Ah ! je m'en garderais bien ! » Un peintre m'a dit : « Je suis hostile aux Juifs parce que, avec leurs habitudes critiques, ils encouragent nos domestiques à l'indiscipline. » Voici des expériences plus précises. Un jeune acteur sans talent prétend que les Juifs l'ont

empêché de faire carrière dans le théâtre en le maintenant dans les emplois subalternes. Une jeune femme me dit : « J'ai eu des démêlés insupportables avec des fourreurs, ils m'ont volée, ils ont brûlé la fourrure que je leur avais confiée. Eh bien, ils étaient tous Juifs. » Mais pourquoi a-t-elle choisi de haïr les Juifs plutôt que les fourreurs ? Pourquoi les Juifs ou les fourreurs plutôt que tel Juif, tel fourreur particulier ? C'est qu'elle portait en elle une prédisposition à l'antisémitisme. Un collègue, au lycée, me dit que les Juifs « l'agacent » à cause des mille injustices que des corps sociaux « enjuivés » commettent en leur faveur. « Un Juif a été reçu à l'agrégation l'année où j'ai été collé et vous ne me ferez pas croire que ce type-là, dont le père venait de Cracovie ou de Lemberg, comprenait mieux que moi un poème de Ronsard ou une églogue de Virgile. » Mais il avoue, par ailleurs, qu'il méprise l'agrégation, que c'est « la bouteille à l'encre » et qu'il n'a pas préparé le concours. Il dispose donc, pour expliquer son échec, de deux systèmes d'interprétation, comme ces fous qui, lorsqu'ils se laissent aller à leur délire, prétendent être roi de Hongrie et qui, si on les interroge brusquement, avouent qu'ils sont cordonniers. Sa pensée se meut sur deux plans, sans qu'il en conçoive la moindre gêne. Mieux, il lui arrivera de justifier sa paresse passée en disant qu'on serait vraiment trop bête de préparer un examen où on reçoit les Juifs de préférence aux bons Français. D'ailleurs, il venait vingt-septième sur la liste définitive. Ils étaient vingt-six avant lui, douze reçus et quatorze refusés. Eût-on exclu les Juifs du concours, en eût-il été plus avancé ? Et même s'il eût été le premier des non admissibles, même si, en éliminant un des candidats reçus, il eût eu sa chance d'être pris, pourquoi eût-on éliminé le Juif Weil plutôt que le Normand Mathieu ou le Breton Arzell ? Pour que mon collègue s'indignât, il fallait qu'il eût adopté par avance une certaine idée du Juif, de sa nature et de son rôle social. Et pour qu'il décidât qu'entre vingt-six concurrents plus heureux que lui, c'était le Juif qui lui volait sa place, il fallait qu'il eût donné a priori, pour la conduite de sa vie, la préférence aux raisonnements passionnels.

Loin que l'expérience engendre la notion de Juif, c'est celle-ci qui éclaire l'expérience au contraire ; si le Juif n'existait pas, l'antisémite l'inventerait.

Soit, dira-t-on, mais à défaut d'expérience, ne faut-il pas admettre que l'antisémitisme s'explique par certaines données historiques ? Car enfin il ne naît pas de l'air du temps. Il me serait facile de répondre que l'histoire de France n'apprend rien sur les Juifs : ils ont été opprimés jusqu'en 1789 ; par la suite, ils ont participé comme ils l'ont pu à la vie de la nation, profitant, c'est certain, de la liberté de concurrence pour prendre la place des faibles, mais ni plus ni moins que les autres Français : ils n'ont pas commis de crime contre la France, ni fait de trahison. Et si l'on a cru établir que le nombre de soldats juifs était, en 1914, inférieur à ce qu'il aurait dû être, c'est qu'on a eu la curiosité d'aller consulter les statistiques, car il ne s'agit pas là d'un de ces faits qui frappent d'eux-mêmes les esprits et aucun mobilisé n'a pu, de son propre chef, s'étonner de ne pas voir d'Israélites dans l'étroit secteur qui constituait son univers. Mais comme, après tout, les renseignements que l'histoire donne sur le rôle d'Israël dépendent essentiellement des conceptions que l'on a d'elle, je pense qu'il vaut mieux emprunter à un pays étranger un exemple manifeste de « trahison juive » et calculer les répercussions que cette trahison a pu avoir sur l'antisémitisme contemporain. Au cours des révoltes polonaises qui ensanglantèrent le XIX^e^ siècle, les Juifs de Varsovie, que les tsars ménageaient par politique, manifestèrent beaucoup de tiédeur à l'égard des révoltés ; aussi, n'ayant pas pris part aux insurrections, purent-ils maintenir et même augmenter leur chiffre d'affaires dans un pays ruiné par la répression. Le fait est-il exact, je l'ignore. Ce qui est certain, c'est que beaucoup de Polonais le croient et cette « donnée historique » ne contribue pas médiocrement à les indisposer contre les Juifs. Mais si j'examine les choses de plus près j'y découvre un cercle vicieux : les tsars, nous dit-on, ne traitaient pas mal les Israélites de Pologne alors qu'ils ordonnaient volontiers des pogromes contre ceux de Russie. Ces procédés si différents avaient une même cause : le gouvernement russe considérait en Russie

et en Pologne les Juifs comme inassimilables et, selon les besoins de sa politique, il les faisait massacrer à Moscou ou à Kiev, parce qu'ils risquaient d'affaiblir l'empire moscovite ; il les favorisait à Varsovie, pour entretenir la discorde chez les Polonais. Ceux-ci, au contraire, ne manifestaient que haine et mépris aux Juifs de Pologne, mais la raison était la même : pour eux, Israël ne pouvait s'intégrer à la collectivité. Traités en Juifs par le tsar, en Juifs par les Polonais, pourvus, bien malgré eux, d'intérêts juifs au sein d'une communauté étrangère, quoi d'étonnant si ces minoritaires se sont conduits conformément à la représentation qu'on avait d'eux ? Autrement dit, ce qui est ici essentiel, ce n'est pas la « donnée historique » mais l'idée que les agents de l'histoire se faisaient du Juif. Et lorsque les Polonais d'aujourd'hui gardent rancune aux Israélites de leur conduite passée, ils y sont incités par cette même idée : pour que l'on songe à reprocher aux petits-enfants les fautes des grands-pères, il faut d'abord qu'on ait un sens très primitif des responsabilités. Mais cela ne suffit pas : il faut aussi que l'on se forme une certaine conception des enfants d'après ce qu'ont été les grands-parents ; ce qu'ont fait les aînés, il faut qu'on croie les cadets capables de le faire : il faut qu'on se soit persuadé que le caractère juif est hérité. Ainsi les Polonais de 1940 traitaient les Israélites en *Juifs,* parce que leurs ancêtres de 1848 en avaient usé de même avec leurs contemporains. Et peut-être cette représentation traditionnelle aurait-elle, en d'autres circonstances, disposé les Juifs d'aujourd'hui à agir comme ceux de 48. C'est donc *l'idée* qu'on se fait du Juif qui semble déterminer l'histoire, non la « donnée historique » qui fait naître l'idée. Et puisqu'on nous parle aussi de « données sociales », regardons-y mieux et nous trouverons le même cercle : il y a trop d'avocats juifs, nous dit-on. Mais se plaint-on qu'il y ait trop d'avocats normands ? Quand bien même tous les Bretons seraient médecins, ne se bornerait-on pas à dire que « la Bretagne fournit de médecins la France entière » ? Ah ! répliquera-t-on, ce n'est pas du tout la même chose. Sans doute, mais c'est que, précisément, nous considérons les

Normands comme des Normands et les Juifs comme des Juifs. Ainsi, de quelque côté que nous nous retournions, c'est *l'idée de Juif* qui paraît l'essentiel.

Il devient évident pour nous qu'aucun facteur externe ne peut introduire dans l'antisémite son antisémitisme. L'antisémitisme est un choix libre et total de soi-même, une attitude globale que l'on adopte non seulement vis-à-vis des Juifs, mais vis-à-vis des hommes en général, de l'histoire et de la société ; c'est à la fois une passion et une conception du monde. Sans doute, chez tel antisémite, certains caractères seront plus marqués que chez tel autre. Mais ils sont toujours tous présents à la fois et ils se commandent les uns les autres. C'est cette totalité syncrétique qu'il nous faut à présent tenter de décrire.

J'ai noté tout à l'heure que l'antisémitisme se présente comme une passion. Tout le monde a compris qu'il s'agit d'une affection de haine ou de colère. Mais, à l'ordinaire, la haine et la colère sont *sollicitées* : je hais celui qui m'a fait souffrir, celui qui me nargue ou qui m'insulte. Nous venons de voir que la passion antisémite ne saurait avoir un tel caractère : elle devance les faits qui devraient la faire naître, elle va les chercher pour s'en alimenter, elle doit même les interpréter à sa manière pour qu'ils deviennent vraiment offensants. Et pourtant, si vous parlez du Juif à l'antisémite, il donne tous les signes d'une vive irritation. Si nous nous rappelons, par ailleurs, que nous devons toujours *consentir* à une colère pour qu'elle puisse se manifester, et que, suivant l'expression si juste, on *se met* en colère, nous devrons convenir que l'antisémite a *choisi* de vivre sur le mode passionné. Il n'est pas rare que l'on opte pour une vie passionnelle plutôt que pour une vie raisonnable. Mais c'est qu'à l'ordinaire on aime les *objets* de la passion : les femmes, la gloire, le pouvoir, l'argent. Puisque l'antisémite a choisi la haine, nous sommes obligés de conclure que c'est *l'état* passionné qu'il aime. À l'ordinaire, ce genre d'affection ne plaît guère : celui qui désire passionnément une femme est passionné à cause de la femme et malgré la passion : on se défie des raisonnements passionnels, qui visent à démontrer par tous les moyens des opinions qu'a dictées l'amour ou la jalousie ou la haine ; on se défie des

égarements passionnels et de ce qu'on a nommé le monoïdéisme. C'est là, au contraire, ce que l'antisémite choisit d'abord. Mais comment peut-on choisir de raisonner faux ? C'est qu'on a la nostalgie de l'imperméabilité. L'homme sensé cherche en gémissant, il sait que ses raisonnements ne sont que probables, que d'autres considérations viendront les révoquer en doute ; il ne sait jamais très bien où il va ; il est « ouvert », il peut passer pour hésitant. Mais il y a des gens qui sont attirés par la permanence de la pierre. Ils veulent être massifs et impénétrables, ils ne veulent pas changer : où donc le changement les mènerait-il ? Il s'agit d'une peur de soi originelle et d'une peur de la vérité. Et ce qui les effraie, ce n'est pas le contenu de la vérité, qu'ils ne soupçonnent même pas, mais la forme même du vrai, cet objet d'indéfinie approximation. C'est comme si leur propre existence était perpétuellement en sursis. Mais ils veulent exister tout à la fois et tout de suite. Ils ne veulent point d'opinions acquises, ils les souhaitent innées ; comme ils ont peur du raisonnement, ils veulent adopter un mode de vie où le raisonnement et la recherche n'aient qu'un rôle subordonné, où l'on ne cherche jamais que ce qu'on a déjà trouvé, où l'on ne devient jamais que ce que déjà, on était. Il n'en est pas d'autre que la passion. Seule une forte prévention sentimentale peut donner une certitude fulgurante, seule elle peut tenir le raisonnement en lisière, seule elle peut rester imperméable à l'expérience et subsister durant toute une vie. L'antisémite a choisi la haine parce que la haine est une foi ; il a choisi originellement de dévaloriser les mots et les raisons. Comme il se sent à l'aise, à présent ; comme elles lui paraissent futiles et légères, les discussions sur les droits du Juif : il s'est situé d'emblée sur un autre terrain. S'il consent, par courtoisie, à défendre un instant son point de vue, il se prête mais il ne se donne pas : il essaie simplement de projeter sa certitude intuitive sur le plan du discours. Je citais, tout à l'heure, quelques « mots » d'antisémites, tous absurdes : « Je hais les Juifs parce qu'ils enseignent l'indiscipline aux domestiques, parce qu'un fourreur juif m'a volée, etc. » Ne croyez pas que les antisémites se méprennent tout à fait sur l'absurdité de ces réponses. Ils savent

que leurs discours sont légers, contestables ; mais ils s'en amusent, c'est leur adversaire qui a le devoir d'user sérieusement des mots puisqu'il croit aux mots ; eux, ils ont *le droit* de jouer. Ils aiment même à jouer avec le discours car, en donnant des raisons bouffonnes, ils jettent le discrédit sur le sérieux de leur interlocuteur ; ils sont de mauvaise foi avec délices, car il s'agit pour eux, non pas de persuader par de bons arguments, mais d'intimider ou de désorienter. Si vous les pressez trop vivement, ils se ferment, ils vous signifient d'un mot superbe que le temps d'argumenter est passé ; ce n'est pas qu'ils aient peur d'être convaincus : ils craignent seulement d'avoir l'air ridicule ou que leur embarras fasse mauvais effet sur un tiers qu'ils veulent attirer dans leur parti.

Si donc l'antisémite est, comme chacun l'a pu voir, imperméable aux raisons et à l'expérience, ce n'est pas que sa conviction soit forte ; mais plutôt sa conviction est forte parce qu'il a choisi d'abord d'être imperméable.

Il a choisi aussi d'être terrible. On craint de l'irriter. Nul ne sait à quelles extrémités le porteront les égarements de sa passion, lui le sait : car cette passion n'est pas provoquée du dehors. Il la tient bien en main, il la laisse aller tout juste comme il veut, tantôt il lâche la bride, tantôt il tire sur les rênes. Il n'a pas peur de lui-même : mais il lit dans les yeux des autres une image inquiétante qui est la sienne et il conforme ses propos, ses gestes à cette image. Ce modèle extérieur le dispense de chercher sa personnalité au-dedans de lui-même ; il a choisi d'être tout en dehors, de ne jamais faire de retour sur soi, de n'être rien sinon la peur qu'il fait aux autres : ce qu'il fuit plus encore que la Raison, c'est la conscience intime qu'il a de lui-même. Mais, dira-t-on, s'il n'était ainsi qu'à l'égard des Juifs ? Si, pour le reste, il se conduisait avec bon sens ? Je réponds que c'est impossible : voici un poissonnier qui, en 1942, agacé par la concurrence de deux poissonniers juifs qui dissimulaient leur race, a pris un beau jour la plume et les a dénoncés. On m'assure qu'il était par ailleurs doux et jovial, le meilleur fils du monde. Mais je ne le crois pas : un homme qui trouve naturel de dénoncer des hommes ne peut avoir notre conception de l'humain ; même ceux dont il se fait

le bienfaiteur, il ne les voit pas avec nos yeux ; sa générosité, sa douceur, ne sont pas semblables à notre douceur, à notre générosité, on ne peut pas localiser la passion.

L'antisémite reconnaît volontiers que le Juif est intelligent et travailleur ; il s'avouera même inférieur à lui sous ce rapport. Cette concession ne lui coûte pas grand-chose : il a mis ces qualités entre parenthèses. Ou plutôt elles tirent leur valeur de celui qui les possède : plus le Juif aura de vertus plus il sera dangereux. Quant à l'antisémite, il ne se fait pas d'illusion sur ce qu'il est. Il se considère comme un homme de la moyenne, de la petite moyenne, au fond comme un médiocre ; il n'est pas d'exemple qu'un antisémite revendique sur les Juifs une supériorité individuelle. Mais il ne faudrait pas croire que sa médiocrité lui fasse honte : il s'y complaît au contraire ; je dirai qu'il l'a choisie. Cet homme redoute toute espèce de solitude, celle du génie aussi bien que celle de l'assassin : c'est l'homme des foules ; si petite que soit sa taille, il prend encore la précaution de se baisser, de peur d'émerger du troupeau et de se retrouver en face de lui-même. S'il s'est fait antisémite, c'est qu'on ne peut pas l'être tout seul. Cette phrase : « Je hais les Juifs », est de celles qu'on prononce en groupe ; en la prononçant on se rattache à une tradition et à une communauté : celles des médiocres. Aussi convient-il de rappeler qu'on n'est pas nécessairement humble ni même modeste parce qu'on a consenti à la médiocrité. C'est tout le contraire : il y a un orgueil passionné des médiocres et l'antisémitisme est une tentative pour valoriser la médiocrité en tant que telle, pour créer l'élite des médiocres. Pour l'antisémite, l'intelligence est juive, il peut donc la mépriser en toute tranquillité, comme toutes les autres vertus que possède le Juif : ce sont des ersatz que les Juifs utilisent pour remplacer cette médiocrité équilibrée qui leur fera toujours défaut. Le vrai Français enraciné dans sa province, dans son pays, porté par une tradition de vingt siècles, bénéficiant d'une sagesse ancestrale, guidé par des coutumes éprouvées, *n'a pas besoin* d'intelligence. Ce qui fonde sa vertu, c'est l'assimilation des qualités déposées par le travail de cent générations sur les objets qui

l'entourent, c'est la propriété. Mais il va de soi qu'il s'agit de la propriété héritée, non de celle qu'on achète. Il y a une incompréhension de principe chez l'antisémite pour les diverses formes de la propriété moderne : argent, actions, etc. ; ce sont des abstractions, des êtres de raison qui s'apparentent à l'intelligence abstraite du sémite ; l'action n'est à personne puisqu'elle peut être à tous et puis c'est un signe de richesse, non un bien concret. L'antisémite ne conçoit qu'un type d'appropriation, primitive et terrienne, fondée sur un véritable rapport magique de possession et dans laquelle l'objet possédé et son possesseur sont unis par un lien de participation mystique ; c'est le poète de la propriété foncière. Elle transfigure le propriétaire et le pourvoit d'une sensibilité particulière et concrète. Bien entendu, cette sensibilité ne s'adresse pas aux vérités éternelles, aux valeurs universelles : l'universel est juif, puisqu'il est objet d'intelligence. Ce que saisira ce sens subtil, c'est au contraire ce que l'intelligence ne peut pas voir. Autrement dit, le principe de l'antisémitisme, c'est que la possession concrète d'un objet singulier donne magiquement le sens de cet objet. Maurras nous l'affirme : un Juif sera toujours incapable de comprendre ce vers de Racine :

« *Dans l'Orient désert, quel devint mon ennui.* »

Et pourquoi *moi,* moi médiocre, pourrais-je entendre ce que l'intelligence la plus déliée, la plus cultivée n'a pu saisir ? parce que je *possède* Racine. Racine et ma langue et mon sol. Peut-être que le Juif parle un français plus pur que je ne fais, peut-être connaît-il mieux la syntaxe, la grammaire, peut-être même est-il écrivain : il n'importe. Cette langue, il la parle depuis vingt ans seulement et moi depuis mille ans. La correction de son style est abstraite, apprise ; mes fautes de français sont conformes au génie de la langue. On reconnaît là le raisonnement que Barrès tournait contre les boursiers. Pourquoi s'en étonner ? Les Juifs ne sont-ils pas les boursiers de la nation ? Tout ce que l'intelligence, tout ce que l'argent peut acquérir, on le leur laisse ; mais c'est du vent. Seules comptent les valeurs irrationnelles et ce sont elles, précisément, qui se refusent à eux pour

toujours. Ainsi l'antisémite adhère, au départ, à un irrationalisme de fait. Il s'oppose au Juif comme le sentiment à l'intelligence, comme le particulier à l'universel, comme le passé au présent, comme le concret à l'abstrait, comme le possesseur de biens fonciers au propriétaire de valeurs mobilières. Après cela beaucoup d'antisémites – la majorité peut-être – appartiennent à la petite bourgeoisie des villes ; ce sont des fonctionnaires, des employés, de petits commerçants qui ne possèdent rien. Mais justement, c'est en se dressant contre le Juif qu'ils prennent soudain conscience d'être propriétaires : en se représentant l'Israélite comme un voleur, ils se mettent dans l'enviable position de gens qui pourraient être volés ; puisque le Juif veut leur dérober la France, c'est que la France est à eux. Ainsi ont-ils choisi l'antisémitisme comme un moyen de réaliser leur qualité de possédants. Le Juif a plus d'argent qu'eux ? Tant mieux : c'est que l'argent est juif, ils pourront le mépriser comme ils méprisent l'intelligence. Ils ont moins de bien que le hobereau périgourdin, que le gros fermier de Beauce ? Il n'importe : il leur suffira de fomenter en eux une colère vengeresse contre les voleurs d'Israël, ils sentiront aussitôt la présence du pays tout entier. Les vrais Français, les bons Français sont tous égaux car chacun d'eux possède pour soi seul la France indivise. Aussi nommerais-je volontiers l'antisémitisme un snobisme du pauvre. Il semble en effet que la plupart des riches utilisent cette passion plutôt qu'ils ne s'y abandonnent : ils ont mieux à faire. Elle se propage à l'ordinaire dans les classes moyennes, précisément parce qu'elles ne possèdent ni terres, ni châteaux, ni maisons, mais seulement de l'argent liquide et quelques actions en banque. Ce n'est pas par hasard que la petite bourgeoisie allemande de 1925 était antisémite. Ce « prolétariat en faux col » avait pour principal souci de se distinguer du prolétariat véritable. Ruiné par la grosse industrie, bafoué par les Junkers, c'était aux Junkers et aux gros industriels qu'allait tout son cœur. Il s'est adonné à l'antisémitisme avec le même entrain qu'il mettait à porter des vêtements bourgeois : *parce que* les ouvriers étaient internationalistes, parce que les Junkers possédaient l'Allemagne et qu'il voulait la posséder aussi.

L'antisémitisme n'est pas seulement la joie de haïr ; il procure des plaisirs positifs : en traitant le Juif comme un être inférieur et pernicieux, j'affirme du même coup que je suis d'une élite. Et celle-ci, fort différente en cela des élites modernes qui se fondent sur le mérite ou le travail, ressemble en tout point à une aristocratie de naissance. Je n'ai rien à faire pour mériter ma supériorité et je n'en puis pas non plus déchoir. Elle est donnée une fois pour toutes : c'est une *chose.*

Ne confondons pas cette préséance de principe avec la valeur. L'antisémite n'a pas tellement envie d'avoir de la valeur. La valeur se cherche tout comme la vérité, elle se découvre difficilement, il faut la mériter et, une fois qu'on l'a acquise, elle est perpétuellement en question ; un faux pas, une erreur : elle s'envole ; ainsi sommes-nous sans répit, d'un bout à l'autre de notre vie, responsables de ce que nous valons. L'antisémite fuit la responsabilité comme il fuit sa propre conscience ; et, choisissant pour sa personne la permanence minérale, il choisit pour sa morale une échelle de valeurs pétrifiées. Quoi qu'il fasse, il sait qu'il demeurera au sommet de l'échelle ; quoi que fasse le Juif, il ne montera jamais plus haut que le premier échelon. Nous commençons à entrevoir le sens du choix que l'antisémite fait de lui-même : il choisit l'irrémédiable par peur de sa liberté, la médiocrité par peur de la solitude, et de cette médiocrité irrémédiable, il fait une aristocratie figée, par orgueil. Pour ces diverses opérations, l'existence du Juif lui est absolument nécessaire : à qui donc, sans cela, serait-il supérieur ? Mieux encore : c'est en face du Juif et du Juif seul que l'antisémite se réalise comme sujet de droit. Si, par miracle, tous les Israélites étaient exterminés comme il le souhaite, il se retrouverait concierge ou boutiquier dans une société fortement hiérarchisée où la qualité de « vrai Français » serait à vil prix puisque tout le monde la posséderait, il perdrait le sentiment de ses droits sur son pays puisque personne ne les lui contesterait plus et cette égalité profonde qui le rapprochait du noble et du riche, elle disparaîtrait tout d'un coup puisqu'elle était surtout négative. Ses échecs, qu'il attribuait à la

concurrence déloyale des Juifs, il faudrait qu'il les imputât d'urgence à quelque autre cause, ou qu'il s'interrogeât sur lui-même, il risquerait de tomber dans l'aigreur, dans une haine mélancolique des classes privilégiées. Ainsi l'antisémite a-t-il ce malheur d'avoir un besoin vital de l'ennemi qu'il veut détruire.

Cet égalitarisme que l'antisémite recherche avec tant de zèle n'a rien de commun avec l'égalité inscrite au programme des démocraties. Celle-ci doit être réalisée dans une société économiquement hiérarchisée et doit demeurer compatible avec la diversité des fonctions. Mais c'est *contre* la hiérarchie des fonctions que l'antisémite revendique l'égalité des Aryens. Il n'entend rien à la division du travail et ne s'en soucie pas : pour lui, si chaque citoyen peut revendiquer le titre de Français, ce n'est pas parce qu'il coopère, à sa place, dans son métier et avec tous les autres, à la vie économique, sociale et culturelle de la nation : c'est parce qu'il a, au même titre que chacun des autres, un droit imprescriptible et inné sur la totalité indivise du pays. Ainsi la société que conçoit l'antisémite est une société de juxtaposition, comme on pouvait s'en douter d'ailleurs, puisque son idéal de propriété est la propriété foncière. Et comme, en fait, les antisémites sont nombreux, chacun d'eux contribue à constituer, au sein de la société organisée, une communauté à type de solidarité mécanique. Le degré d'intégration de chaque antisémite à cette communauté, ainsi que sa nuance égalitaire, sont fixés par ce que je nommerai la température de la communauté. Proust a montré, par exemple, comment l'antidreyfusisme rapprochait le duc de son cocher, comment, grâce à leur haine de Dreyfus, des familles bourgeoises forcèrent les portes de l'aristocratie. C'est que la communauté égalitaire dont se réclame l'antisémite est du type des foules ou de ces sociétés instantanées qui naissent à l'occasion du lynchage ou du scandale. L'égalité y est le fruit de l'indifférenciation des fonctions. Le lien social est la colère ; la collectivité n'a d'autre fin que d'exercer sur certains individus une sanction répressive diffuse ; les impulsions et les représentations collectives s'y imposent d'autant plus fortement aux particuliers qu'aucun d'eux n'est défendu

par une fonction spécialisée. Aussi les personnes se noient dans la foule et les modes de pensée, les réactions du groupe sont de type primitif pur. Certes, ces collectivités ne naissent pas seulement de l'antisémitisme : une émeute, un crime, une injustice peuvent les faire surgir brusquement. Seulement, ce sont alors des formations fugaces qui s'évanouissent bientôt sans laisser de vestiges. Comme l'antisémitisme survit aux grandes crises de haine contre les Juifs, la société que forment les antisémites demeure à l'état latent dans les périodes normales et tout antisémite se réclame d'elle. Incapable de comprendre l'organisation sociale moderne, il a la nostalgie des périodes de crise où la communauté primitive réapparaît soudain et atteint sa température de fusion. Il souhaite que sa personne fonde soudain dans le groupe et soit emportée par le torrent collectif. C'est cette atmosphère de pogrome qu'il a en vue lorsqu'il réclame « l'union de tous les Français ». En ce sens l'antisémitisme, en démocratie, est une forme sournoise de ce qu'on nomme la lutte du citoyen contre les pouvoirs. Interrogez quelqu'un de ces jeunes gens turbulents qui enfreignent placidement la loi et se mettent à plusieurs pour frapper un Juif dans une rue déserte : il vous dira qu'il souhaite un pouvoir fort qui lui ôte l'écrasante responsabilité de penser par lui-même ; la République étant un pouvoir faible, il est amené à l'indiscipline par amour de l'obéissance. Mais est-ce bien un pouvoir fort qu'il désire ? En réalité, il réclame pour les autres un ordre rigoureux et, pour lui, un désordre sans responsabilité ; il veut se mettre au-dessus des lois tout en échappant à la conscience de sa liberté et de sa solitude. Il use donc d'un subterfuge : le Juif participe aux élections, il y a des Juifs dans le gouvernement, donc le pouvoir légal est vicié à la base ; mieux, il n'existe plus et il est légitime de ne pas tenir compte de ses décrets ; il ne s'agit pas d'ailleurs de désobéissance : on ne désobéit pas à ce qui n'existe pas. Ainsi y aura-t-il pour l'antisémite une France *réelle* avec un gouvernement *réel* mais diffus et sans organes spécialisés, et une France abstraite, officielle, enjuivée, contre laquelle il sied de se dresser. Naturellement, cette rébellion permanente est le fait du groupe : l'antisémite ne saurait en aucun

cas agir ni penser seul. Et le groupe lui-même ne saurait se concevoir sous l'aspect d'un parti minoritaire : car un parti est obligé d'inventer son programme, de se fixer une ligne politique, ce qui implique initiative, responsabilité, liberté. Les associations antisémites ne veulent rien inventer, refusent d'assumer des responsabilités, elles auraient horreur de se donner pour une certaine fraction de l'opinion française, car il faudrait alors arrêter un programme, chercher des moyens d'action légaux. Elles préfèrent se représenter comme exprimant en toute pureté, en toute passivité, le sentiment du pays *réel* dans son indivisibilité. Tout antisémite est donc, dans une mesure variable, l'ennemi des pouvoirs réguliers, il veut être le membre discipliné d'un groupe indiscipliné ; il adore l'ordre, mais l'ordre *social.* On pourrait dire qu'il veut provoquer le désordre politique pour restaurer l'ordre social, et l'ordre social lui apparaît sous les traits d'une société égalitaire et primitive de juxtaposition, à température élevée, d'où les Juifs seront exclus. Ces principes le font bénéficier d'une étrange indépendance que je nommerai une liberté à rebours. Car la liberté authentique assume ses responsabilités et celle de l'antisémite vient de ce qu'il se dérobe à toutes les siennes. Flottant entre une société autoritaire qui n'existe pas encore et une société officielle et tolérante qu'il désavoue, il peut tout se permettre sans craindre de passer pour anarchiste, ce qui lui ferait horreur. Le sérieux profond de ses visées qu'aucun mot, qu'aucun discours, qu'aucun acte ne peut exprimer, l'autorise à une certaine légèreté. Il est gamin, il fait des farces, il rosse, il purge, il vole : c'est pour le bon motif. Si le gouvernement est fort, l'antisémitisme décroît, à moins qu'il ne soit au programme du gouvernement lui-même. Mais, en ce cas, il change de nature. Ennemi des Juifs, l'antisémite a besoin d'eux ; antidémocrate, il est un produit naturel des démocraties et ne peut se manifester que dans le cadre de la République.

Nous commençons à comprendre que l'antisémitisme n'est pas une simple « opinion » sur les Juifs et qu'il engage la personne entière de l'antisémite. Mais

nous n'en avons pas fini avec lui : car il ne se borne pas à fournir des directives morales et politiques ; il est à lui seul un procédé de pensée et une conception du monde. On ne saurait en effet affirmer ce qu'il affirme sans se référer implicitement à certains principes intellectuels. Le Juif, dit-il, est tout entier mauvais, tout entier Juif ; ses vertus, s'il en a, du fait qu'elles sont à lui, se tournent en vices, les ouvrages qui sortent de ses mains portent nécessairement sa marque : et s'il construit un pont, ce pont est mauvais, étant juif, de la première arche jusqu'à la dernière. Une même action faite par un Juif et par un chrétien n'a pas le même sens dans les deux cas, il communique à tout ce qu'il touche je ne sais quelle exécrable qualité. Ce fut l'accès des piscines que les Allemands interdirent aux Juifs en premier lieu : il leur semblait que si le corps d'un Israélite se plongeait dans cette eau captive, elle serait salie tout entière. À la lettre, le Juif souille jusqu'à l'air qu'il respire. Si nous essayons de formuler en propositions abstraites le principe auquel on se réfère, il viendra ceci : un tout est plus et autre chose que la somme de ses parties ; un tout détermine le sens et le caractère profond des parties qui le composent. Il n'y a pas *une* vertu de courage qui entrerait indifféremment dans un caractère juif ou dans un caractère chrétien comme l'oxygène compose indifféremment l'air avec l'azote et l'argon, l'eau avec l'hydrogène ; mais chaque personne est une totalité indécomposable qui a *son* courage, *sa* générosité, *sa* manière de penser, de rire, de boire et de manger. Qu'est-ce à dire sinon que l'antisémite a choisi de recourir, pour comprendre le monde, à l'esprit de synthèse. C'est l'esprit de synthèse qui lui permet de se concevoir comme formant une indissoluble unité avec la France tout entière. C'est au nom de l'esprit de synthèse qu'il dénonce l'intelligence purement analytique et critique d'Israël. Mais il faut préciser : depuis quelque temps, à droite et à gauche, chez les traditionalistes et chez les socialistes, on fait appel aux principes synthétiques contre l'esprit d'analyse qui présida à la fondation de la démocratie bourgeoise. Il ne saurait s'agir des mêmes principes pour les uns et

pour les autres ou, du moins, les uns et les autres font un usage différent de ces principes. Quel est l'usage qu'en fait l'antisémite ?

On ne trouve guère d'antisémitisme chez les ouvriers. C'est, dira-t-on, qu'il n'y a pas de Juifs parmi eux. Mais l'explication est absurde : car ils devraient précisément, à supposer que le fait allégué fût vrai, se plaindre de cette absence. Les nazis le savaient bien puisque, lorsqu'ils voulurent étendre leur propagande au prolétariat, ils lancèrent le slogan du « capitalisme juif ». Pourtant la classe ouvrière pense synthétiquement la situation sociale : seulement elle n'use pas des méthodes antisémites. Elle ne découpe pas les ensembles selon les données ethniques, mais selon les fonctions économiques. La bourgeoisie, la classe paysanne, le prolétariat : voilà les réalités synthétiques dont elle s'occupe ; et dans ces totalités elle distinguera des structures synthétiques secondaires : syndicats ouvriers, syndicats patronaux, trusts, cartels, partis. Ainsi les explications qu'elle donne des phénomènes historiques se trouvent parfaitement convenir à la structure différenciée d'une société fondée sur la division du travail. L'histoire résulte, d'après elle, du jeu des organismes économiques et de l'interaction des groupes synthétiques.

La majorité des antisémites se trouve au contraire dans les classes moyennes, c'est-à-dire parmi les hommes qui ont un niveau de vie égal ou supérieur à celui des Juifs, ou, si l'on préfère, parmi les *non-producteurs* (patrons, commerçants, professions libérales, métiers de transport, parasites). Le bourgeois en effet ne *produit* pas : il dirige, administre, répartit, achète et vend ; sa fonction est d'entrer en relation directe avec le consommateur, c'est dire que son activité se fonde dans un constant commerce avec les hommes, au lieu que l'ouvrier, dans l'exercice de son métier, est en contact permanent avec les choses. Chacun juge de l'histoire selon la profession qu'il exerce. Formé par son action quotidienne sur la matière, l'ouvrier voit dans la société le produit de forces réelles agissant selon des lois rigoureuses. Son « matérialisme » dialectique signifie qu'il envisage le monde social de la même façon que le monde matériel. Les bourgeois, au

contraire, et l'antisémite en particulier ont choisi d'expliquer l'histoire par l'action de volontés individuelles. N'est-ce pas de ces mêmes volontés qu'ils dépendent dans l'exercice de leur profession[1] ? Ils se comportent à l'égard des faits sociaux comme les primitifs qui dotent le vent ou le soleil d'une petite âme. Des intrigues, des cabales, la noirceur de l'un, le courage et la vertu de cet autre : voilà ce qui détermine le train de leur maison de commerce, voilà ce qui détermine le train du monde. L'antisémitisme, phénomène bourgeois, apparaît donc comme le choix d'expliquer les événements collectifs par l'initiative des particuliers.

Et, sans doute, il arrive que le prolétariat caricature sur ses affiches et dans ses journaux « le bourgeois » tout comme l'antisémite caricature « le Juif ». Mais cette ressemblance extérieure ne doit pas tromper. Ce qui produit le bourgeois, pour l'ouvrier, c'est sa position de bourgeois, c'est-à-dire un ensemble de facteurs externes ; et le bourgeois lui-même se réduit à l'unité synthétique de ses manifestations extérieurement décelables. C'est un ensemble lié de *conduites.* Pour l'antisémite, ce qui fait le Juif, c'est la présence en lui de la « *Juiverie* », principe juif analogue au phlogistique ou à la vertu dormitive de l'opium. Qu'on ne s'y trompe pas : les explications par l'hérédité et la race sont venues plus tard, elles sont comme le mince revêtement scientifique de cette conviction primitive ; bien avant Mendel et Gobineau, il y avait une horreur du Juif et ceux qui la ressentaient n'eussent pu l'expliquer qu'en disant comme Montaigne de son amitié pour La Boétie : « Parce que c'est lui, parce que c'est moi. » Sans cette vertu métaphysique, les activités qu'on prête au Juif seraient rigoureusement incompréhensibles. Comment concevoir en effet la folie obstinée d'un riche marchand juif qui devrait, s'il était raisonnable, souhaiter la prospérité du pays où il commerce et qui, nous dit-on, s'acharne au contraire à le ruiner ? Comment comprendre l'internationalisme néfaste d'hommes que leur famille, leurs affections, leurs habitudes, leurs intérêts, la nature et la source de leur fortune devraient attacher au destin d'un pays particulier ? Les habiles parlent

d'une volonté juive de dominer le monde : mais là encore, si nous n'avons pas la clé, les manifestations de cette volonté risquent de nous paraître inintelligibles ; car tantôt on nous montre, derrière le Juif, le capitalisme international, l'impérialisme des trusts et des marchands de canons, et tantôt le bolchevisme, avec son couteau entre les dents, et l'on n'hésite pas à rendre pareillement responsables les banquiers israélites du communisme qui devrait leur faire horreur et les Juifs misérables qui peuplent la rue des Rosiers de l'impérialisme capitaliste. Mais tout s'éclaire si nous renonçons à exiger du Juif une conduite raisonnable et conforme à ses intérêts, si nous discernons en lui, au contraire, un principe métaphysique qui le pousse à *faire le mal* en toute circonstance, dût-il pour cela se détruire lui-même. Ce principe, on s'en doute bien, est magique : pour une part, c'est une essence, une forme substantielle et le Juif, quoi qu'il fasse, ne peut la modifier, pas plus que le feu ne peut s'empêcher de brûler. Et, pour une autre part, comme il faut pouvoir haïr le Juif et qu'on ne hait pas un tremblement de terre ou le phylloxéra, cette vertu est aussi liberté. Seulement, la liberté dont il s'agit est soigneusement limitée : le Juif est libre *pour faire le mal,* non le bien, il n'a de libre arbitre qu'autant qu'il faut pour porter la pleine responsabilité des crimes dont il est l'auteur, il n'en a pas assez pour pouvoir se réformer. Étrange liberté qui, au lieu de précéder et de constituer l'essence, lui demeure entièrement soumise, n'en est qu'une qualité irrationnelle et demeure pourtant liberté. Il n'est qu'une créature, à ma connaissance, qui soit ainsi totalement libre et enchaînée au mal, c'est l'Esprit du Mal lui-même, c'est Satan. Ainsi le Juif est assimilable à l'esprit du mal. Sa volonté, à l'inverse de la volonté kantienne, est une volonté qui se veut purement, gratuitement et universellement mauvaise, c'est *la* mauvaise volonté. Par lui le Mal arrive sur terre, tout ce qu'il y a de mauvais dans la société (crises, guerres, famines, bouleversements et révoltes) lui est directement ou indirectement imputable. L'antisémite a peur de découvrir que le monde est mal fait : car alors il faudrait inventer, modifier et l'homme se retrouverait maître de ses propres destinées,

pourvu d'une responsabilité angoissante et infinie. Aussi localise-t-il dans le Juif tout le mal de l'univers. Si les nations se font la guerre, cela ne vient pas de ce que l'idée de nationalité, sous sa forme présente, implique celle d'impérialisme et de conflit d'intérêts. Non, c'est que le Juif est là, derrière les gouvernements, qui souffle la discorde. S'il y a une lutte des classes, ce n'est pas que l'organisation économique laisse à désirer : c'est que les meneurs juifs, les agitateurs au nez crochu ont séduit les ouvriers. Ainsi l'antisémitisme est-il originellement un Manichéisme ; il explique le train du monde par la lutte du principe du Bien contre le principe du Mal. Entre ces deux principes aucun aménagement n'est concevable : il faut que l'un d'eux triomphe et que l'autre soit anéanti. Voyez Céline : sa vision de l'univers est catastrophique ; le Juif est partout, la terre est perdue, il s'agit pour l'Aryen de ne pas se compromettre, de ne jamais pactiser. Mais qu'il prenne garde : s'il respire, il a déjà perdu sa pureté, car l'air même qui pénètre dans ses bronches est souillé. Ne dirait-on pas la prédication d'un Cathare ? Si Céline a pu soutenir les thèses socialistes des nazis, c'est qu'il était payé. Au fond de son cœur, il n'y croyait pas : pour lui il n'y a de solution que dans le suicide collectif, la non-procréation, la mort. D'autres – Maurras ou le P.P.F. – sont moins décourageants : ils envisagent une longue lutte souvent douteuse, avec triomphe final du Bien : c'est Ormuzd contre Ahriman. Le lecteur a compris que l'antisémite ne recourt pas au manichéisme comme à un principe secondaire d'explication. Mais c'est le choix originel du manichéisme qui explique et conditionne l'antisémitisme. Il faut donc nous demander ce que peut signifier, pour un homme d'aujourd'hui, ce choix originel.

Comparons un instant l'idée révolutionnaire de lutte des classes au manichéisme antisémite. Aux yeux du marxiste, la lutte des classes n'est aucunement le combat du Bien contre le Mal : c'est un conflit d'intérêts entre des groupes humains. Ce qui fait que le révolutionnaire adopte le point de vue du prolétariat, c'est d'abord que cette classe est la *sienne,* ensuite qu'elle est opprimée, qu'elle est de loin la plus nombreuse et que son sort, par suite, tend à

se confondre avec celui de l'humanité, enfin que les conséquences de sa victoire se trouveront nécessairement comporter la suppression des classes. Le but du révolutionnaire est de changer l'organisation de la société. Et pour cela il faut sans aucun doute détruire le régime ancien mais cela ne saurait suffire : avant tout il convient de construire un ordre nouveau. Si par impossible la classe privilégiée voulait concourir à la construction socialiste et qu'on eût des preuves manifestes de sa bonne foi, il n'y aurait aucune raison valable pour la repousser. Et s'il reste hautement improbable qu'elle offre de bon gré son concours aux socialistes, c'est que sa situation même de classe privilégiée l'en empêche, ce n'est pas à cause de je ne sais quel démon intérieur qui la pousserait en dépit d'elle-même à mal faire. En tout cas, des fractions de cette classe, si elles s'en détachent, peuvent être constamment agrégées à la classe opprimée et ces fractions seront jugées à leurs actes, non sur leur essence. « Je me fous de votre essence éternelle », me disait un jour Politzer.

Au contraire, pour le manichéiste antisémite, l'accent est mis sur la destruction. Il n'est pas question d'un conflit d'intérêts, mais des dommages qu'une puissance mauvaise cause à la société. Dès lors, le Bien consiste avant tout à détruire le Mal. Sous l'amertume de l'antisémite se dissimule cette croyance optimiste que l'harmonie, une fois le Mal évincé, se rétablira d'elle-même. Sa tâche est donc uniquement négative : il ne saurait être question de construire une société, mais seulement de purifier celle qui existe. Pour atteindre ce but, le concours des Juifs de bonne volonté serait inutile et même néfaste, et d'ailleurs un Juif ne saurait être de bonne volonté. Chevalier du Bien, l'antisémite est sacré, le Juif est, lui aussi, sacré à sa manière : sacré comme les intouchables, comme les indigènes frappés d'un tabou. Ainsi la lutte est menée sur le plan religieux et la fin du combat ne peut être qu'une destruction sacrée. Les avantages de cette position sont multiples : d'abord elle favorise la paresse d'esprit. Nous avons vu que l'antisémite n'entend rien à la société moderne, il serait incapable de concevoir un plan constructif ; son action ne peut se placer au

niveau de la technique, elle demeure sur le terrain de la passion. À une entreprise de longue haleine, il préfère une explosion de rage analogue à l'*amok* des Malais. Son activité intellectuelle se cantonne dans l'*interprétation* : il cherche dans les événements historiques le signe de la présence d'une puissance mauvaise. De là ces inventions puériles et compliquées qui l'apparentent aux grands paranoïaques. Mais, en outre, l'antisémitisme canalise les poussées révolutionnaires vers la destruction de certains hommes, non des institutions ; une foule antisémite croira avoir assez fait lorsqu'elle aura massacré quelques Juifs et brûlé quelques synagogues. Il représente donc une soupape de sûreté pour les classes possédantes qui l'encouragent et substituent ainsi à une haine dangereuse contre un régime, une haine bénigne contre des particuliers. Et surtout ce dualisme naïf est éminemment rassurant pour l'antisémite lui-même : s'il ne s'agit que d'ôter le Mal, c'est que le Bien est déjà *donné.* Point n'est besoin de le chercher dans l'angoisse, de l'inventer, de le contester patiemment lorsqu'on l'a trouvé, de l'éprouver dans l'action, de le vérifier à ses conséquences et d'endosser finalement les responsabilités du choix moral qu'on a fait. Ce n'est pas par hasard que les grandes colères antisémites dissimulent un optimisme : l'antisémite a décidé du Mal pour n'avoir pas à décider du Bien. Plus je m'absorbe à combattre le Mal, moins je suis tenté de mettre le Bien en question. On n'en parle pas, il est toujours sous-entendu dans les discours de l'antisémite et il reste sous-entendu dans sa pensée. Lorsqu'il aura rempli sa mission de destructeur sacré, le Paradis Perdu se reformera de lui-même. Pour l'instant, tant de besognes absorbent l'antisémite qu'il n'a pas le temps d'y réfléchir : il est sur la brèche, il combat et chacune de ses indignations est un prétexte qui le détourne de chercher le Bien dans l'angoisse.

Mais il y a plus et nous abordons ici le domaine de la psychanalyse. Le manichéisme masque une attirance profonde vers le Mal. Pour l'antisémite, le Mal est son lot, son « job ». D'autres viendront plus tard, qui s'occuperont du Bien, s'il y a lieu. Lui, il est aux avant-postes de la Société, il tourne le dos aux

pures vertus qu'il défend : il n'a affaire qu'au Mal, son devoir est de le dévoiler, de le dénoncer, d'en mesurer l'étendue. Le voilà donc uniquement soucieux d'amasser les anecdotes qui révèlent la lubricité du Juif, son appétit de lucre, ses ruses et ses trahisons. Il se lave les mains dans l'ordure. Qu'on relise *La France juive* de Drumont : ce livre d'une « haute moralité française » est un recueil d'histoires ignobles ou obscènes. Rien ne reflète mieux la nature complexe de l'antisémite : comme il n'a point voulu *choisir* son Bien et qu'il s'est laissé imposer, par crainte de se singulariser, celui de tout le monde, la morale chez lui n'est jamais fondée sur l'intuition des valeurs ni sur ce que Platon nomme l'Amour ; elle se manifeste seulement par les tabous les plus stricts, par les impératifs les plus rigoureux et les plus gratuits. Mais ce qu'il contemple sans relâche, ce dont il a l'intuition et comme le goût, c'est le Mal. Il peut ainsi se ressasser jusqu'à l'obsession le récit d'actions obscènes ou criminelles qui le troublent et satisfont ses penchants pervers ; mais comme, dans le même temps, il les attribue à ces Juifs infâmes qu'il accable de son mépris, il s'assouvit sans se compromettre. J'ai connu à Berlin un protestant chez qui le désir prenait la forme de l'indignation. La vue des femmes en maillot de bain le mettait en fureur ; il recherchait volontiers cette fureur-là et passait son temps dans les piscines. Tel est l'antisémite. Aussi une des composantes de sa haine est-elle une attirance profonde et sexuelle pour les Juifs. C'est d'abord une curiosité fascinée pour le Mal. Mais surtout, je crois, elle ressortit au sadisme. On ne comprendra rien, en effet, à l'antisémitisme si l'on ne se rappelle que le Juif, objet de tant d'exécration, est parfaitement innocent, je dirai même inoffensif. Aussi l'antisémite a-t-il soin de nous parler d'associations juives secrètes, de franc-maçonneries redoutables et clandestines. Mais s'il rencontre un Juif face à face, il s'agit la plupart du temps d'un être faible et qui, mal préparé à la violence, ne parvient pas même à se défendre. Cette faiblesse individuelle du Juif, qui le livre pieds et poings liés aux pogromes, l'antisémite ne l'ignore pas et même il s'en délecte par avance. Aussi sa haine du Juif ne saurait se comparer à celle que les

Italiens de 1830 portaient aux Autrichiens, à celle que les Français de 1942 portaient aux Allemands. Dans ces deux derniers cas, il s'agissait d'oppresseurs, d'hommes durs, cruels et forts qui possédaient les armes, l'argent, la puissance et qui pouvaient faire plus de mal aux rebelles que ceux-ci n'eussent même pu rêver de leur en faire. Dans ces haines-là, les penchants sadiques n'ont pas de place. Mais puisque le Mal, pour l'antisémite, s'incarne dans ces hommes désarmés et si peu redoutables, celui-ci ne se trouve jamais dans la pénible nécessité d'être héroïque : il est *amusant* d'être antisémite. On peut battre et torturer les Juifs sans crainte : tout au plus en appelleront-ils aux lois de la République ; mais les lois sont douces. Aussi l'attirance sadique de l'antisémite pour le Juif est si forte qu'il n'est pas rare de voir un de ces ennemis jurés d'Israël s'entourer d'amis juifs. Bien sûr ils les baptisent « Juifs d'exception », ils affirment : « Ceux-là ne sont pas comme les autres. » Dans l'atelier du peintre dont je parlais tout à l'heure et qui ne réprouvait nullement les assassinats de Lublin, il y avait, en bonne place, le portrait d'un Juif qui lui était cher et que la Gestapo avait fusillé. Mais leurs protestations d'amitié ne sont pas sincères car ils n'envisagent même pas, dans leurs propos, d'épargner les « bons Juifs » et, tout en reconnaissant quelques vertus à ceux qu'ils connaissent, ils n'admettent pas que leurs interlocuteurs aient pu en rencontrer d'autres qui fussent aussi vertueux. En fait ils se plaisent à protéger ces quelques personnes, par une sorte d'inversion de leur sadisme, ils se plaisent à garder sous leur vue l'image vivante de ce peuple qu'ils exècrent. Les femmes antisémites ont assez souvent un mélange de répulsion et d'attraction sexuelles pour les Juifs. Une d'elles, que j'ai connue, avait des relations intimes avec un Juif polonais. Elle le rejoignait parfois dans son lit et se laissait caresser la poitrine et les épaules, mais rien de plus. Elle jouissait de le sentir respectueux et soumis, de deviner son violent désir refréné, humilié. Avec d'autres hommes, elle eut par la suite un commerce sexuel normal. Il y a dans les mots « une belle Juive » une signification sexuelle très particulière et fort différente de celle qu'on trouvera par exemple dans ceux de « belle

Roumaine », « belle Grecque » ou « belle Américaine ». C'est qu'ils ont comme un fumet de viol et de massacres. La belle Juive, c'est celle que les Cosaques du tsar traînent par les cheveux dans les rues de son village en flammes ; et les ouvrages spéciaux qui se consacrent aux récits de flagellation font une place d'honneur aux Israélites. Mais il n'est pas besoin d'aller fouiller dans la littérature clandestine. Depuis la Rebecca *d'Ivanhoé* jusqu'à la Juive de *Gilles*, en passant par celles de Ponson du Terrail, les Juives ont dans les romans les plus sérieux une fonction bien définie : fréquemment violées ou rouées de coups, il leur arrive parfois d'échapper au déshonneur par la mort, mais c'est de justesse ; et celles qui conservent leur vertu sont les servantes dociles ou les amoureuses humiliées de chrétiens indifférents qui épousent des Aryennes. Il n'en faut pas plus, je crois, pour marquer la valeur de symbole sexuel que prend la Juive dans le folklore.

Destructeur par fonction, sadique au cœur pur, l'antisémite est, au plus profond de son cœur, un criminel. Ce qu'il souhaite, ce qu'il prépare, c'est la *mort* du Juif.

Certes, tous les ennemis du Juif ne réclament pas sa mort au grand jour, mais les mesures qu'ils proposent et qui, toutes, visent à son abaissement, à son humiliation, à son bannissement, sont des succédanés de cet assassinat qu'ils méditent en eux-mêmes : ce sont des meurtres symboliques. Seulement l'antisémite a sa conscience pour lui : il est criminel pour le bon motif. Ce n'est pas sa faute, après tout, s'il a mission de réduire le Mal par le Mal ; la France *réelle* lui a délégué ses pouvoirs de haute justice. Sans doute n'a-t-il pas tous les jours l'occasion d'en user, mais ne vous y trompez pas : ces brusques colères qu'il prend tout à coup, ces apostrophes tonnantes qu'il lance contre les « youtres », ce sont autant d'exécutions capitales ; la conscience populaire l'a deviné, qui a inventé l'expression de « manger du Juif ». Ainsi l'antisémite s'est choisi criminel, et criminel *blanc* : ici encore il fuit les responsabilités, il a censuré ses instincts de meurtre, mais il a trouvé moyen de les assouvir sans se les avouer. Il sait qu'il est

méchant, mais puisqu'il fait le Mal *pour le Bien,* puisque tout un peuple attend de lui la délivrance, il se considère comme un méchant sacré. Par une sorte d'inversion de toutes les valeurs, dont on trouve des exemples dans certaines religions et par exemple en Inde où il existe une prostitution sacrée, c'est à la colère, à la haine, au pillage, au meurtre, à toutes les formes de la violence que s'attachent, selon lui, l'estime, le respect, l'enthousiasme ; et dans le moment même où la méchanceté l'enivre, il sent en lui la légèreté et la paix que donnent une bonne conscience et la satisfaction du devoir accompli.

Le portrait est achevé. Si beaucoup de personnes qui déclarent volontiers qu'elles détestent les Juifs ne s'y reconnaissent pas, c'est qu'en fait elles ne détestent pas les Juifs. Elles ne les aiment pas non plus. Elles ne leur feraient pas le moindre mal, mais elles ne lèveraient pas le petit doigt pour empêcher qu'on ne les violente. Elles ne sont pas antisémites, elles ne sont rien, elles ne sont *personne* et comme il faut malgré tout paraître quelque chose, elles se font écho, rumeur, elles vont répétant, sans penser à mal, sans penser du tout, quelques formules apprises qui leur donnent droit d'accès dans certains salons. Ainsi connaissent-elles les délices de n'être qu'un vain bruit, d'avoir la tête remplie par une énorme affirmation qui leur paraît d'autant plus respectable qu'elles l'ont empruntée. Ici l'antisémitisme n'est qu'une justification ; la futilité de ces personnes est d'ailleurs telle qu'elles abandonnent volontiers cette justification pour n'importe quelle autre, pourvu que celle-ci soit « distinguée ». Car l'antisémitisme est *distingué,* comme toutes les manifestations d'une âme collective irrationnelle tendant à créer une France occulte et conservatrice. Il semble à toutes ces têtes légères qu'en répétant à l'envi que le Juif est nuisible au pays, elles accomplissent un de ces rites d'initiation qui les font participer aux foyers sociaux d'énergie et de chaleur ; en ce sens, l'antisémitisme a gardé quelque chose des sacrifices humains. Il présente en outre un avantage sérieux pour ces gens qui connaissent leur inconsistance profonde et qui s'ennuient : il leur permet de se donner les dehors de la passion et, comme il est de règle,

depuis le romantisme, de confondre celle-ci avec la personnalité, ces antisémites de seconde main se parent à peu de frais d'une personnalité agressive. Un de mes amis me citait souvent un vieux cousin qui venait dîner dans sa famille et de qui l'on disait avec un certain air : « Jules ne peut pas souffrir les Anglais. » Mon ami ne se rappelle pas qu'on ait jamais rien dit d'autre sur le cousin Jules. Mais cela suffisait : il y avait un contrat tacite entre Jules et sa famille, on évitait ostensiblement de parler des Anglais devant lui et cette précaution lui donnait un semblant d'existence aux yeux de ses proches, en même temps qu'elle leur procurait le sentiment agréable de participer à une cérémonie sacrée. Et puis, en certaines circonstances choisies, quelqu'un, après avoir soigneusement délibéré, lançait comme par inadvertance, une allusion à la Grande-Bretagne ou à ses dominions, alors le cousin Jules feignait d'entrer dans une grande colère et il se sentait exister pendant un moment ; tout le monde était content. Beaucoup sont antisémites comme le cousin Jules était anglophobe et, bien entendu, ils ne se rendent aucunement compte de ce qu'implique pour de vrai leur attitude. Purs reflets, roseaux agités par le vent, ils n'auraient certes pas inventé l'antisémitisme si l'antisémite conscient n'existait pas. Mais ce sont eux qui, en toute indifférence, assurent la permanence de l'antisémitisme et la relève des générations.

*

Nous sommes en mesure, à présent, de le comprendre. C'est un homme qui a peur. Non des Juifs, certes : de lui-même, de sa conscience, de sa liberté, de ses instincts, de ses responsabilités, de la solitude, du changement, de la société et du monde ; de tout sauf des Juifs. C'est un lâche qui ne veut pas s'avouer sa lâcheté ; un assassin qui refoule et censure sa tendance au meurtre sans pouvoir la refréner et qui, pourtant, n'ose tuer qu'en effigie ou dans l'anonymat d'une foule ; un mécontent qui n'ose se révolter de peur des conséquences de sa révolte. En adhérant à l'antisémitisme, il n'adopte pas simplement une opinion,

il se choisit comme personne. Il choisit la permanence et l'impénétrabilité de la pierre, l'irresponsabilité totale du guerrier qui obéit à ses chefs – et il n'a pas de chef. Il choisit de ne rien acquérir, de ne rien mériter, mais que tout lui soit donné de naissance – et il n'est pas noble. Il choisit enfin que le Bien soit tout fait, hors de question, hors d'atteinte, il n'ose le regarder de peur d'être amené à le contester et à en chercher un autre. Le Juif n'est ici qu'un prétexte : ailleurs on se servira du nègre, ailleurs du Jaune. Son existence permet simplement à l'antisémite d'étouffer dans l'œuf ses angoisses en se persuadant que sa place a toujours été marquée dans le monde, qu'elle l'attendait et qu'il a, de tradition, le droit de l'occuper. L'antisémitisme, en un mot, c'est la peur devant la condition humaine. L'antisémite est l'homme qui veut être roc impitoyable, torrent furieux, foudre dévastatrice : tout sauf un homme.

---

1 Je fais ici une exception pour l'ingénieur, l'entrepreneur et le savant, que leurs métiers rapprochent du prolétariat et qui, d'ailleurs, ne sont pas fréquemment antisémites.

2

Les Juifs ont un ami, pourtant : le démocrate Mais c'est un piètre défenseur. Sans doute il proclame que tous les hommes sont égaux en droits, sans doute il a fondé la Ligue des droits de l'homme. Mais ses déclarations mêmes montrent la faiblesse de sa position. Il a choisi une fois pour toutes, au XVIII^e^ siècle, l'esprit d'analyse. Il n'a pas d'yeux pour les synthèses concrètes que lui présente l'histoire. Il ne connaît pas le Juif, ni l'Arabe, ni le nègre, ni le bourgeois, ni l'ouvrier : mais seulement l'homme, en tout temps, en tout lieu pareil à lui-même. Toutes les collectivités, il les résout en éléments individuels. Un corps physique est pour lui une somme de molécules, un corps social, une somme d'individus. Et par individu il entend une incarnation singulière des traits universels qui font la nature humaine. Ainsi l'antisémite et le démocrate poursuivent inlassablement leur dialogue sans jamais se comprendre ni s'apercevoir qu'ils ne parlent pas des mêmes choses. Si l'antisémite reproche au Juif son avarice, le démocrate répondra qu'il connaît des Juifs qui ne sont pas avares et des chrétiens qui le sont. Mais l'antisémite n'est pas convaincu pour autant : ce qu'il voulait dire c'est qu'il y a une avarice « juive », c'est-à-dire influencée par cette totalité synthétique qu'est la *personne* juive. Et il conviendra sans se troubler que certains chrétiens peuvent être avares, car pour lui l'avarice chrétienne et l'avarice juive ne sont pas de même nature. Pour le démocrate, au contraire, l'avarice est une certaine nature universelle et invariable qui peut s'ajouter à l'ensemble des traits composant un individu et qui demeure identique en toutes circonstances ; il n'y a pas deux façons d'être avare, on l'est ou on ne

l'est pas. Ainsi le démocrate, comme le savant, manque le singulier : l'individu n'est pour lui qu'une somme de traits universels. Il s'ensuit que sa défense du Juif sauve le Juif en tant qu'homme et l'anéantit en tant que Juif. À la différence de l'antisémite, le démocrate n'a pas peur de lui-même : ce qu'il redoute ce sont les grandes formes collectives où il risque de se dissoudre. Ainsi a-t-il fait choix de l'esprit d'analyse parce que l'esprit d'analyse *ne voit pas* ces réalités synthétiques. À ce point de vue, il craint que ne s'éveille chez le Juif une « conscience juive », c'est-à-dire une conscience de la collectivité israélite, comme il redoute chez l'ouvrier l'éveil de la « conscience de classe ». Sa défense est de persuader aux individus qu'ils existent à l'état isolé. « Il n'y a pas de Juif, dit-il, il n'y a pas de question juive. » Cela signifie qu'il souhaite séparer le Juif de sa religion, de sa famille, de sa communauté ethnique, pour l'enfourner dans le creuset démocratique, d'où il ressortira seul et nu, particule individuelle et solitaire, semblable à toutes les autres particules. C'est ce qu'on nommait, aux États-Unis, la politique d'assimilation. Les lois sur l'immigration ont enregistré la faillite de cette politique et, en somme, celle du point de vue démocratique. Comment pourrait-il en être autrement : pour un Juif conscient et fier d'être Juif, qui revendique son appartenance à la communauté juive, sans méconnaître pour cela les liens qui l'unissent à une collectivité nationale, il n'y a pas tant de différence entre l'antisémite et le démocrate. Celui-là veut le détruire comme homme pour ne laisser subsister en lui que le Juif, le paria, l'intouchable ; celui-ci veut le détruire comme Juif pour ne conserver en lui que l'homme, le sujet abstrait et universel des droits de l'homme et du citoyen. On peut déceler chez le démocrate le plus libéral une nuance d'antisémitisme : il est hostile au Juif dans la mesure où le Juif s'avise de se penser comme Juif. Cette hostilité s'exprime par une sorte d'ironie indulgente et amusée, comme lorsqu'il dit d'un ami juif, dont l'origine israélite est aisément reconnaissable : « il est tout de même *trop* juif » ou lorsqu'il déclare : « la seule chose que je reproche aux Juifs c'est leur instinct grégaire : si on en laisse entrer un dans une affaire, il en amènera dix avec lui ».

Pendant l'Occupation, le démocrate était profondément et sincèrement indigné des persécutions antisémites, mais il soupirait de temps à autre : « Les Juifs vont revenir de l'exil avec une insolence et un appétit de vengeance tels que je redoute une recrudescence de l'antisémitisme. » Ce qu'il craignait en fait, c'est que les persécutions ne contribuent à donner au Juif une conscience plus précise de lui-même.

L'antisémite reproche au Juif *d'être* Juif ; le démocrate lui reprocherait volontiers de se *considérer* comme Juif. Entre son adversaire et son défenseur, le Juif semble assez mal en point : il semble qu'il n'ait rien d'autre à faire qu'à choisir la sauce à laquelle on le mangera. Il convient donc de nous poser la question à notre tour : le Juif existe-t-il ? Et, s'il existe, qu'est-il ? D'abord un Juif ou d'abord un homme ? La solution du problème réside-t-elle dans l'extermination de tous les Israélites ou dans leur assimilation totale ? Ou ne peut-on entrevoir une autre manière de poser le problème et une autre manière de le résoudre ?

3

Nous sommes d'accord sur un point avec l'antisémite : nous ne croyons pas à la « nature » humaine, nous n'acceptons pas d'envisager une société comme une somme de molécules isolées ou isolables ; nous croyons qu'il faut considérer les phénomènes biologiques, psychiques et sociaux dans un esprit synthétique. Seulement, nous nous séparons de lui quant à la manière d'appliquer cet esprit synthétique. Nous ne connaissons point de « principe » juif et nous ne sommes pas manichéistes, nous n'admettons pas non plus que le « vrai » Français bénéficie si facilement de l'expérience ou des traditions léguées par ses ancêtres, nous demeurons fort sceptiques au sujet de l'hérédité psychologique et nous n'acceptons d'utiliser les concepts ethniques que dans les domaines où ils ont reçu des confirmations expérimentales, à savoir ceux de la biologie et de la pathologie ; pour nous, l'homme se définit avant tout comme un être « en situation ». Cela signifie qu'il forme un tout synthétique avec sa situation biologique, économique, politique, culturelle, etc. On ne peut le distinguer d'elle car elle le forme et décide de ses possibilités, mais, inversement, c'est lui qui lui donne son sens en se choisissant dans et par elle. Être en situation, selon nous, cela signifie *se choisir* en situation et les hommes diffèrent entre eux comme leurs situations font entre elles et aussi selon le choix qu'ils font de leur propre personne. Ce qu'il y a de commun entre eux tous n'est pas une nature, mais une condition, c'est-à-dire un ensemble de limites et de contraintes : la nécessité de mourir, de travailler pour vivre, d'exister dans un monde habité déjà par d'autres hommes. Et cette condition n'est au fond que la situation humaine

fondamentale ou, si l'on préfère, l'ensemble des caractères abstraits communs à toutes les situations. J'accorde donc au démocrate que le Juif est un homme comme les autres, mais cela ne m'apprend rien de particulier, sinon qu'il est libre, qu'il est en même temps esclave, qu'il naît, jouit, souffre et meurt, qu'il aime et qu'il hait, comme tous les hommes. Je ne puis rien tirer d'autre de ces données trop générales. Si je veux savoir *qui* est le Juif, je dois, puisque c'est un être en situation, interroger d'abord sa situation sur lui. Je préviens que je limiterai ma description aux Juifs de France car c'est le problème du Juif français qui est *notre* problème.

Je ne nierai pas qu'il y ait une race juive. Mais il faut d'abord nous comprendre. Si l'on entend par race ce complexe indéfinissable où l'on fait entrer pêle-mêle des caractères somatiques et des traits intellectuels et moraux, je n'y crois pas plus qu'aux tables tournantes. Ce que j'appellerai, faute de mieux, caractères ethniques, ce sont certaines conformations physiques héritées qu'on rencontre plus fréquemment chez les Juifs que chez les non-Juifs. Encore convient-il de se montrer prudent : il faudrait plutôt dire *des* races juives. On sait que tous les Sémites ne sont pas Juifs, ce qui complique le problème ; on sait aussi que certains Juifs blonds de Russie sont plus éloignés encore d'un Juif crépu d'Algérie que d'un Aryen de Prusse-Orientale. En vérité, chaque pays a ses Juifs et la représentation que nous pouvons nous faire de l'Israélite ne correspond guère à celle que s'en font nos voisins. Quand je vivais à Berlin, dans les commencements du régime nazi, j'avais deux amis français dont l'un était Juif et l'autre non. Le Juif présentait un « type sémite accentué » ; il avait un nez courbe, les oreilles décollées, les lèvres épaisses. Un Français l'eût reconnu sans hésiter pour israélite. Mais comme il était blond, sec et flegmatique, les Allemands n'y voyaient que du feu ; il se divertissait parfois à sortir avec des S.S. qui ne se doutaient pas de sa race et l'un d'eux lui dit un jour : « Je suis capable de reconnaître un Juif à cent mètres. » Mon autre ami, au contraire, corse et catholique, fils et petit-fils de catholiques, avait les cheveux noirs et un peu frisés,

le nez bourbonien, le teint pâle, il était court et gras : les gamins lui jetaient des pierres dans la rue en l'appelant « Jude » : c'est qu'il se rapprochait d'un certain type de Juif oriental qui est plus populaire dans la représentation des Allemands. Quoi qu'il en soit et même en admettant que tous les Juifs ont certains traits physiques en commun, on ne saurait en conclure, sinon par la plus vague des analogies, qu'ils doivent présenter aussi les mêmes traits de caractère. Mieux : les signes physiques que l'on peut constater chez le Sémite sont spatiaux, donc juxtaposés et séparables. Je puis tout à l'heure retrouver l'un d'eux chez un Aryen, à titre isolé. En conclurai-je que cet Aryen a aussi telle qualité psychique ordinairement attribuée aux Juifs ? Non, évidemment. Mais alors toute la théorie raciale s'écroule : elle suppose que le Juif est une totalité indécomposable et voilà qu'on en fait une mosaïque où chaque élément est un caillou qu'on peut ôter et placer dans un autre ensemble ; nous ne pouvons ni conclure du physique au moral, ni postuler un parallélisme psycho-physiologique. Si l'on dit qu'il faut considérer *l'ensemble* des caractères somatiques, je répondrai : ou bien cet ensemble est la *somme* des traits ethniques et cette somme ne peut aucunement représenter l'équivalent spatial d'une *synthèse* psychique, pas plus qu'une association de cellules cérébrales ne peut correspondre à une pensée, ou bien, lorsqu'on parle de l'aspect physique du Juif, on entend une totalité syncrétique qui se donne à l'intuition. Dans ce cas, en effet, il peut y avoir une « *Gestalt* » au sens où Köhler entend le mot, et c'est bien à cela que font allusion les antisémites lorsqu'ils prétendent « flairer le Juif », « avoir le sens du Juif », etc. Seulement, il est impossible de percevoir les éléments somatiques, à part des significations psychiques qui s'y mêlent Voici un Juif assis sur le pas de sa porte, dans la rue des Rosiers. Je le reconnais aussitôt pour un Juif : il a la barbe noire et frisée, le nez légèrement crochu, les oreilles écartées, des lunettes de fer, un melon enfoncé jusqu'aux yeux, un vêtement noir, des gestes rapides et nerveux, un sourire d'une étrange bonté douloureuse. Comment démêler le physique du moral ? Sa barbe est noire et frisée : c'est un caractère somatique. Mais ce qui me

frappe surtout, c'est qu'il la laisse pousser ; par là il exprime son attachement aux traditions de la communauté juive, il se désigne comme venant de Pologne, comme appartenant à une première génération d'émigrants ; son fils est-il moins juif pour s'être rasé ? D'autres traits, comme la forme du nez, l'écartement des oreilles sont purement anatomiques et d'autres purement psychiques et sociaux, comme le choix du vêtement et des lunettes, les expressions et la mimique. Qu'est-ce donc qui me le signale comme Israélite, sinon cet ensemble indécomposable, où le psychique et le physique, le social, le religieux et l'individuel s'interpénètrent, sinon cette synthèse vivante qui ne saurait évidemment être transmise par l'hérédité et qui, au fond, est identique à *sa personne* tout entière ? Nous envisageons donc les caractères somatiques et héréditaires du Juif comme un facteur parmi d'autres de sa situation, non comme une condition déterminante de sa nature.

Faute de déterminer le Juif par sa race, le définirons-nous par sa religion ou par une communauté nationale strictement israélite ? Ici la question se complique. Assurément, il y eut à une époque reculée une communauté religieuse et nationale que l'on nommait Israël. Mais l'histoire de cette communauté est celle d'une dissolution de vingt-cinq siècles. Elle perdit d'abord sa souveraineté : il y eut la captivité de Babylone, puis la domination perse, enfin la conquête romaine. Il ne faut pas voir là l'effet d'une malédiction, à moins qu'il n'y ait des malédictions géographiques : la situation de la Palestine, carrefour de tous les chemins du commerce antique, écrasée entre de puissants empires, suffit à expliquer cette lente dépossession. Le lien religieux se renforça entre les Juifs de la diaspora et ceux qui étaient restés sur leur sol : il prit le sens et la valeur d'un lien national. Mais ce « transfert » manifesta, comme on peut s'en douter, une spiritualisation des liens collectifs et spiritualisation signifie, malgré tout, affaiblissement. Peu après, d'ailleurs, la division s'introduisit avec le christianisme : l'apparition de cette religion nouvelle provoqua une grande crise du monde israélite, dressant les Juifs émigrés contre ceux de Judée. En face de la

« forme forte » que fut d'emblée le christianisme, la religion hébraïque apparaît tout de suite comme une forme faible, en voie de désagrégation ; elle ne se maintient que par une politique complexe de concessions et d'obstination. Elle résiste aux persécutions et à la grande dispersion des Juifs dans le monde médiéval ; elle résiste beaucoup moins aux progrès des Lumières et de l'esprit critique. Les Juifs qui nous entourent n'ont plus avec leur religion qu'un rapport de cérémonie et de politesse. Je demandais à l'un d'eux pourquoi il avait fait circoncire son fils. Il me répondit : « Parce que ça faisait plaisir à ma mère et puis c'est plus propre. » « Et votre mère, pourquoi y tient-elle ? » « A cause de ses amis et de ses voisins. » J'entends que ces explications trop rationnelles cachent un sourd et profond besoin de se rattacher à des traditions et de s'enraciner, à défaut de passé national, dans un passé de rites et de coutumes. Mais précisément, la religion n'est ici qu'un moyen symbolique. Elle n'a pu résister, du moins en Europe Occidentale, aux attaques conjuguées du rationalisme et de l'esprit chrétien ; les Juifs athées que j'ai interrogés reconnaissent que leur dialogue sur l'existence de Dieu se poursuit avec la religion chrétienne. La religion qu'ils attaquent et dont ils veulent se débarrasser c'est le christianisme ; leur athéisme ne se différencie aucunement de celui d'un Roger Martin du Gard qui dit *se dégager* de la foi catholique. Pas un instant, ils ne sont athées *contre le Talmud* ; et le prêtre, pour eux tous, c'est le curé, non le rabbin.

Ainsi donc, les données du problème apparaissent telles : une communauté historique concrète est d'abord *nationale* et *religieuse* ; or, la communauté juive qui fut l'une et l'autre s'est vidée peu à peu de ces caractères concrets. Nous la nommerions volontiers une communauté historique abstraite. Sa dispersion implique la désagrégation des traditions communes ; et nous avons marqué plus haut que ses vingt siècles de dispersion et d'impuissance politique lui interdisent d'avoir un *passé historique.* S'il est vrai, comme le dit Hegel, qu'une collectivité est historique dans la mesure où elle a la mémoire de son histoire, la collectivité

juive est la moins historique de toutes les sociétés car elle ne peut garder mémoire que d'un long martyre, c'est-à-dire d'une longue passivité.

Qu'est-ce donc qui conserve à la communauté juive un semblant d'unité ? Pour répondre à cette question, il faut revenir à l'idée de *situation*. Ce n'est ni leur passé, ni leur religion, ni leur sol qui unissent les fils d'Israël. Mais s'ils ont un lien commun, s'ils méritent tous le nom de Juif, c'est qu'ils ont une situation commune de Juif, c'est-à-dire qu'ils vivent au sein d'une communauté qui les tient pour Juifs. En un mot, le Juif est parfaitement assimilable par les nations modernes, mais il se définit comme celui que les nations ne veulent pas assimiler. Ce qui pèse sur lui originellement, c'est qu'il est l'assassin du Christ[1]. A-t-on réfléchi à la situation intolérable de ces hommes condamnés à vivre au sein d'une société qui adore le Dieu qu'ils ont tué ? Primitivement, le Juif est donc meurtrier ou fils de meurtrier – ce qui, aux yeux d'une collectivité qui conçoit la responsabilité sous une forme prélogique, revient rigoureusement au même –, c'est comme tel qu'il est tabou. Ce n'est pas là, évidemment, ce qui explique l'antisémitisme moderne ; mais si l'antisémite a choisi le Juif pour objet de sa haine, c'est à cause de l'horreur religieuse que celui-ci a toujours inspirée. Cette horreur a eu pour effet un curieux phénomène économique : si l'Église du Moyen Âge a toléré les Juifs, alors qu'elle pouvait les assimiler de force ou les faire massacrer, c'est qu'ils remplissaient une fonction économique de première nécessité : maudits, ils exerçaient un métier maudit, mais indispensable ; ne pouvant posséder les terres ni servir dans l'armée, ils pratiquaient le commerce de l'argent, qu'un chrétien ne pouvait aborder sans se souiller. Ainsi, la malédiction originelle s'est redoublée bientôt d'une malédiction économique et c'est surtout cette dernière qui a persisté. On reproche aujourd'hui aux Juifs d'exercer des métiers improductifs, sans qu'on se rende compte que leur apparente autonomie au sein de la nation vient de ce qu'on les a d'abord cantonnés dans ces métiers en leur interdisant tous les autres. Ainsi n'est-il pas exagéré de dire que ce sont les chrétiens qui ont *créé* le Juif en provoquant un arrêt brusque de son assimilation

et en le pourvoyant malgré lui d'une fonction où il a, depuis, excellé. Ici encore, il ne s'agit que d'un souvenir : la différenciation des fonctions économiques est telle aujourd'hui, qu'on ne peut assigner au Juif un office défini ; tout au plus pourrait-on marquer que sa longue exclusion de certains métiers l'a détourné de les exercer lorsqu'il en a eu la possibilité. Mais de ce souvenir les sociétés modernes se sont emparées, elles en ont fait le prétexte et la base de leur antisémitisme. Ainsi, si l'on veut savoir ce qu'est le Juif contemporain, c'est la conscience chrétienne qu'il faut interroger : il faut lui demander non pas « qu'est-ce qu'un Juif » ? mais « *qu'as-tu fait* des Juifs ? ».

Le Juif est un homme que les autres hommes tiennent pour Juif : voilà la vérité simple d'où il faut partir. En ce sens le démocrate a raison contre l'antisémite : c'est l'antisémite qui *fait* le Juif. Mais on aurait tort de réduire cette méfiance, cette curiosité, cette hostilité déguisée que les Israélites rencontrent autour d'eux aux manifestations intermittentes de quelques passionnés. D'abord, nous l'avons vu, l'antisémitisme est l'expression d'une société primitive, aveugle et diffuse qui subsiste à l'état latent dans la collectivité légale. Il ne faut donc pas supposer qu'un élan généreux, quelques bonnes paroles, un trait de plume suffisent à le supprimer : c'est comme si l'on s'imaginait avoir supprimé la guerre parce qu'on en a dénoncé les effets dans un livre. Le Juif apprécie sans aucun doute à sa valeur la sympathie qu'on lui témoigne, mais elle ne saurait faire qu'il ne voie l'antisémitisme comme une structure permanente de la communauté où il vit. Il sait, d'autre part, que les démocrates et tous ceux qui le défendent ont tendance à ménager l'antisémitisme. D'abord, en effet, nous sommes en république et toutes les opinions sont libres. D'autre part, le mythe de l'Union sacrée exerce encore une telle influence sur les Français, qu'ils sont prêts aux plus grandes compromissions pour éviter les conflits intérieurs, surtout dans les périodes de crise internationale qui sont, bien entendu, aussi celles où l'antisémitisme est le plus virulent. Naturellement, c'est le démocrate, naïf et de bonne volonté, qui fait toutes les concessions : l'antisémite n'en fait aucune. Il a

le bénéfice de la colère : on dit : « ne l'irritons point... », on parle bas autour de lui. En 1940, par exemple, beaucoup de Français se sont rangés autour du gouvernement Pétain qui ne se privait pas de prêcher l'Union avec les arrière-pensées que l'on sait. Par la suite, ce gouvernement prit des mesures antisémites. Les « Pétainistes » ne protestèrent pas. Ils se sentaient fort mal à l'aise, mais quoi ? Si la France pouvait être sauvée au prix de quelques sacrifices, ne valait-il pas mieux fermer les yeux ? Certes, ils n'étaient pas antisémites, ils parlaient même aux Juifs qu'ils rencontraient avec une commisération pleine de politesse. Mais ces Juifs, comment veut-on qu'ils n'aient pas senti qu'on sacrifiait leur sort aux mirages d'une France unie et patriarcale ? Aujourd'hui[2] ceux d'entre eux que les Allemands n'ont pas déportés ou assassinés parviennent à rentrer chez eux. Beaucoup furent parmi les résistants de la première heure ; d'autres ont un fils, un cousin dans l'Armée Leclerc. La France entière se réjouit ou fraternise dans les rues, les luttes sociales semblent provisoirement oubliées ; les journaux consacrent des colonnes entières aux prisonniers de guerre, aux déportés. Va-t-on parler des Juifs ? Va-t-on saluer le retour parmi nous des rescapés, va-t-on donner une pensée à ceux qui sont morts dans les chambres à gaz de Lublin ? Pas un mot. Pas une ligne dans les quotidiens. C'est qu'il ne faut pas irriter les antisémites. Plus que jamais la France a besoin d'union. Les journalistes bien intentionnés vous disent : « Dans l'intérêt même des Juifs, il ne faut pas trop parler d'eux en ce moment. » Pendant quatre ans, la société française a vécu sans eux, il convient de ne pas trop signaler leur réapparition. Croit-on que les Juifs ne se rendent pas compte de la situation ? Croit-on qu'ils ne comprennent pas les raisons de ce silence ? Il en est parmi eux qui l'approuvent et qui disent : « Moins il sera question de nous, mieux cela vaudra. » Un Français sûr de lui, de sa religion, de sa race, peut-il arriver à comprendre l'état d'esprit qui dicte un pareil propos ? Ne voit-on pas qu'il faut avoir senti pendant des années, dans son propre pays, l'hostilité, une malveillance toujours en éveil, une indifférence toujours prête à tourner à l'aigre pour en arriver à cette sagesse résignée, à cette

politique de l'effacement. Ils ont donc effectué une rentrée clandestine et leur joie d'être libérés ne s'est pas fondue avec la joie de la nation. Qu'ils en aient souffert, c'est ce que suffirait à prouver le petit fait suivant : J'avais écrit dans les *Lettres Françaises,* sans y penser autrement, à titre d'énumération complète, je ne sais quelle phrase sur les souffrances des prisonniers, des déportés, des détenus politiques et des Juifs. Quelques Israélites m'ont remercié d'une manière touchante : en quel délaissement fallait-il qu'ils se sentissent pour songer à remercier un auteur d'avoir seulement écrit *le mot* de Juif dans un article ?

Ainsi, le Juif est en situation de Juif parce qu'il vit au sein d'une collectivité qui le tient pour Juif. Il a des ennemis passionnés et des défenseurs sans passion. Le démocrate fait profession de modération ; il blâme ou admoneste pendant qu'on met le feu aux synagogues. Il est tolérant par état ; il a même le snobisme de la tolérance, il l'étend jusqu'aux ennemis de la démocratie : ne fut-il pas de mode, dans la gauche radicale, de trouver du génie à Maurras ? Comment ne comprendrait-il pas l'antisémite. Il est comme fasciné par tous ceux qui méditent sa perte. Et puis peut-être a-t-il au fond de lui-même comme un regret de la violence qu'il s'interdit. Et surtout la partie n'est pas égale : pour que le démocrate mît quelque chaleur à plaider la cause du Juif, il faudrait qu'il fût manichéiste lui aussi et qu'il le tînt pour le Principe du Bien. Mais comment serait-ce possible ? Le démocrate n'est pas fou. Il se fait l'avocat du Juif parce qu'il voit en lui un membre de l'humanité ; or, l'humanité a d'autres membres qu'il faut pareillement défendre, le démocrate a fort à faire : il s'occupe du Juif quand il en a le loisir ; l'antisémite n'a qu'un seul ennemi, il peut y penser tout le temps ; c'est lui qui donne le ton. Vigoureusement attaqué, faiblement défendu, le Juif se sent en danger dans une société dont l'antisémitisme est la tentation perpétuelle. Voilà ce qu'il faut examiner de plus près.

Les Juifs Français sont en majorité de petite ou de grande bourgeoisie. Ils exercent, pour la plupart, des métiers que je nommerai d'opinion, en ce sens que la réussite n'y dépend pas de l'habileté qu'on a à travailler la matière, mais de

l'opinion que les autres hommes ont de vous. Qu'on soit avocat ou chapelier, la clientèle vient si l'on plaît. Il s'ensuit que les métiers dont nous parlons sont pleins de cérémonies : il faut séduire, retenir, capter la confiance ; la correction du vêtement, la sévérité apparente de la conduite, l'honorabilité ressortissent à ces cérémonies, à ces mille petites danses qu'il faut bien faire pour attirer le client. Ainsi, ce qui compte par-dessus tout, c'est la réputation : on *se fait* une réputation, on en vit, cela signifie qu'on est au fond dans l'entière dépendance des autres hommes, au lieu que le paysan a d'abord affaire à sa terre, l'ouvrier à la matière et à ses outils. Or, le Juif se trouve dans une situation paradoxale, il lui est loisible de gagner, tout comme les autres et par les mêmes procédés, une réputation d'honnêteté. Mais elle se surajoute à une réputation première, donnée d'un coup et dont il ne peut se débarrasser quoi qu'il fasse : celle d'être Juif. Un ouvrier juif oubliera dans sa mine, sur son wagonnet, dans sa fonderie, qu'il est Juif. Un commerçant juif ne peut l'oublier. Multiplie-t-il les actes de désintéressement et d'honnêteté, on le nommera peut-être un *bon* Juif. Mais Juif il est et restera. Au moins, lorsqu'on le qualifie d'honnête ou de malhonnête, sait-il de quoi il retourne. Il garde la mémoire des actes qui lui ont valu ces noms. Lorsqu'on l'appelle Juif, il en va tout autrement : il s'agit en effet non d'une condition particulière mais d'une certaine *allure,* commune à toutes ses conduites. On lui a répété qu'un Juif pense comme un Juif, dort, boit, mange comme un Juif, est honnête ou malhonnête à la manière juive. Or, cette allure, il a beau s'examiner, il ne peut la découvrir dans ses actes. Avons-nous conscience de notre style de vie ? En fait, nous sommes trop adhérents à nous-mêmes pour prendre ainsi sur nous un point de vue objectif de témoin. Pourtant ce petit mot de « Juif » a fait un beau jour apparition dans sa vie et n'en sort plus. Certains enfants ont fait, dès l'âge de six ans, le coup de poing contre des camarades d'école qui les appelaient youpins. D'autres ont été tenus longtemps dans l'ignorance de leur race. Une jeune fille israélite, dans une famille que je connais, ignora jusqu'à quinze ans le sens même du mot de Juif. Pendant l'Occupation,

un docteur juif de Fontainebleau, qui vivait enfermé dans sa maison, élevait ses petits-enfants sans leur dire un mot de leur origine. Mais, de quelque façon que ce soit, il faut bien qu'ils apprennent un jour la vérité : quelquefois c'est par les sourires des gens qui les entourent, d'autres fois par une rumeur ou par des insultes. Plus tardive est la découverte, plus violente est la secousse : tout d'un coup, ils s'aperçoivent que les autres savaient sur eux quelque chose qu'ils ignoraient, qu'on leur appliquait ce qualificatif louche et inquiétant qui n'est pas employé dans leur famille. Ils se sentent séparés, retranchés de la société des enfants normaux qui courent et jouent tranquillement autour d'eux dans la sécurité, et qui n'ont pas de *nom spécial.* Ils rentrent chez eux, ils regardent leur père, ils pensent : « Est-ce que lui aussi est un Juif ? » et le respect qu'ils lui portent est empoisonné. Comment veut-on qu'ils ne gardent pas toute leur vie la marque de cette première révélation. On a cent fois décrit les troubles qui naissent chez un enfant lorsqu'il découvre tout à coup que ses parents ont des rapports sexuels ; comment n'aurait-il pas des troubles analogues, le petit Juif qui regarde ses parents à la dérobée et qui pense : « Ce sont des Juifs. »

Pourtant, dans sa famille, on lui dit qu'il faut être fier d'être Juif. Il ne sait plus qui croire, il est partagé entre l'humiliation, l'angoisse et l'orgueil. Il sent qu'il est *à part*, mais il ne comprend plus ce qui le met à part, il n'est sûr que d'une chose : c'est qu'aux yeux des autres, quoi qu'il fasse, il est et restera Juif. On s'est indigné avec raison de l'immonde « étoile jaune » que le gouvernement allemand imposait aux Juifs. Ce qui paraissait insupportable c'est qu'on *désignât* le Juif à l'attention, c'est qu'on l'obligeât à se sentir perpétuellement Juif sous les yeux des autres. C'était au point qu'on essayait par tous les moyens de témoigner une sympathie attentive aux malheureux ainsi marqués. Mais certaines personnes bien intentionnées ayant entrepris de tirer des coups de chapeau aux Juifs qu'elles rencontraient, ceux-ci ont déclaré que ces saluts leur étaient fort pénibles. Sous les regards appuyés, brillants de compassion qui les accompagnaient, ils se sentaient devenir des *objets.* Objets de commisération, de

pitié, tant qu'on veut : mais objets. Ils étaient pour ces vertueux libéraux l'occasion de faire un geste généreux, de manifester : ils n'étaient qu'une occasion, les libéraux étaient libres, tout à fait libres, en face du Juif, de lui serrer la main ou de lui cracher au visage, ils décidaient selon leur morale, selon le choix qu'ils avaient fait d'eux-mêmes ; le Juif n'était pas libre d'être Juif. Aussi les âmes les plus fortes préféraient encore le geste de haine au geste charitable, parce que la haine est une passion et qu'elle semble moins libre ; au lieu que la charité se fait de haut en bas. Tout cela, nous l'avons si bien compris que pour finir, nous détournions les yeux lorsque nous rencontrions un Juif porteur d'étoile. Nous étions mal à l'aise, gênés par notre propre regard qui, s'il se posait sur lui, le constituait comme Juif, en dépit de lui, en dépit de nous ; la ressource suprême de la sympathie, de l'amitié, c'était ici de paraître ignorer : car, quelque effort que nous tentions pour atteindre la *personne,* c'était le *Juif* que nous devions rencontrer nécessairement. Comment n'a-t-on pas vu que l'ordonnance nazie n'avait fait que pousser à l'extrême une situation de fait dont nous nous accommodions fort bien auparavant. Certes, avant l'armistice, le Juif ne portait pas d'étoile. Mais son nom, son visage, ses gestes, mille autres traits le désignaient comme Juif ; qu'il se promenât dans les rues, qu'il entrât au café, dans un magasin, dans un salon, il se savait *marqué* comme Juif. Si quelqu'un venait à lui d'un air trop ouvert et trop riant, il savait qu'il devenait *l'objet* d'une manifestation de tolérance, que son interlocuteur l'avait choisi comme prétexte pour déclarer au monde et se déclarer à lui-même : moi, j'ai les idées larges, moi je ne suis pas antisémite, moi je ne connais que les individus et j'ignore les races. Pourtant, au-dedans de lui-même, le Juif s'estime pareil aux autres : il parle leur langue, il a les mêmes intérêts de classe, les mêmes intérêts nationaux, il lit les journaux qu'ils lisent, il vote comme eux, il comprend leurs opinions et les partage. Mais on lui laisse entendre qu'il n'en est rien, puisqu'il a une « manière juive » de parler, de lire, de voter. S'il demande des explications, on lui trace un portrait dans lequel il ne se reconnaît pas. Et pourtant c'est le sien à n'en pas

douter, puisque des millions d'hommes s'accordent à le soutenir. Que peut-il faire ? Nous verrons tout à l'heure que la racine de l'inquiétude juive, c'est cette nécessité où est le Juif de s'interroger sans cesse et finalement de prendre parti sur le personnage fantôme, inconnu et familier, insaisissable et tout proche, qui le hante et qui n'est autre que lui-même, lui-même tel qu'il est pour autrui. On dira que c'est le cas de chacun, que nous avons tous un caractère familier pour nos proches et qui nous échappe. Sans doute : et ce n'est au fond que l'expression de notre relation fondamentale avec l'Autre. Mais le Juif a comme nous un caractère et par-dessus le marché, il est Juif. Il s'agit en quelque sorte pour lui d'un redoublement de la relation fondamentale avec autrui. Il est surdéterminé.

Ce qui rend, à ses yeux, sa situation encore plus incompréhensible, c'est qu'il jouit pleinement de ses droits de citoyen, du moins lorsque la société où il vit est en équilibre. Dans les périodes de crise et de persécution, il est cent fois plus malheureux, mais du moins peut-il se révolter et, par une dialectique analogue à celle que Hegel décrit dans « Le Maître et l'Esclave », retrouver sa liberté contre l'oppression et nier sa nature maudite de Juif en résistant par les armes à ceux qui veulent la lui imposer. Mais, lorsque tout est calme, contre qui se révolterait-il ? Il accepte assurément la collectivité qui l'entoure, puisqu'il veut jouer le jeu et qu'il se plie à toutes les cérémonies en usage, dansant comme les autres la danse de l'honorabilité et de la respectabilité ; d'ailleurs, il n'est l'esclave de personne : libre citoyen dans un régime qui autorise la libre concurrence, aucune dignité sociale, aucune charge de l'État ne lui sont interdites ; il sera décoré de la Légion d'honneur, grand avocat, ministre. Mais, dans le moment même qu'il touche au faîte de la société légale, une autre société amorphe, diffuse et omniprésente se découvre à lui par éclairs et se refuse. Il ressent d'une manière très particulière la vanité des honneurs et de la fortune puisque la plus grande réussite ne lui permettra jamais d'accéder à cette société qui se prétend la *vraie* : ministre, il sera ministre juif, à la fois une excellence et un intouchable. Pourtant il ne rencontre

aucune résistance particulière : mais il se fait comme une fuite autour de lui, un vide impalpable se creuse et puis, surtout, une invisible chimie dévalorise tout ce qu'il touche. Dans une société bourgeoise, en effet, le brassage perpétuel des personnes, les courants collectifs, les modes, les coutumes créent des *valeurs.* Les valeurs des poèmes, des meubles, des maisons, des paysages viennent en grande partie de ces condensations spontanées qui se déposent sur les objets comme une rosée légère ; elles sont strictement nationales et résultent du fonctionnement normal d'une collectivité traditionaliste et historique. Être Français ce n'est pas seulement être né en France, voter, payer l'impôt, c'est surtout avoir l'usage et l'intelligence de ces valeurs. Et lorsqu'on participe à leur création, on est en quelque sorte rassuré sur soi-même, on est justifié d'exister par une sorte d'adhésion à la collectivité entière ; savoir apprécier un meuble Louis XVI, la finesse d'un mot de Chamfort, un paysage de l'Île-de-France, un tableau de Claude Lorrain, c'est affirmer et sentir son appartenance à la société française, c'est renouveler un contrat social tacite avec tous les membres de cette société. Du coup, la contingence vague de notre existence s'évanouit et fait place à la nécessité d'une existence de droit. Chaque Français qui s'émeut à la lecture de Villon, à la vue du palais de Versailles, devient fonction publique et sujet de droits imprescriptibles. Or, le Juif est l'homme à qui l'on refuse, par principe, l'accession aux valeurs. Sans doute, l'ouvrier est-il dans le même cas. Mais la situation est différente : il peut rejeter avec mépris les valeurs et la culture bourgeoises, il peut méditer d'y substituer les siennes propres. Le Juif, en principe, appartient à la classe même des gens qui le renient, il partage leurs goûts et leur mode de vie : il *touche* ces valeurs mais il ne les voit pas, elles devraient être à lui et on les lui refuse ; on lui dit qu'il est aveugle. Naturellement, cela est faux : croit-on que Bloch, Crémieux, Suarès, Schwob, Benda comprennent moins les grandes œuvres françaises qu'un épicier ou un agent de police chrétiens ? Croit-on que Max Jacob savait moins bien manier notre langue qu'un secrétaire de mairie « aryen » ? Et Proust, demi-juif, ne

comprenait-il Racine qu'à demi ? Et qui entendait mieux Stendhal de l'aryen Chuquet, célèbre cacographe, ou du juif Léon Blum ? Mais il importe peu que ce soit une erreur, le fait est que cette erreur est collective. Et le Juif doit décider par lui-même si cela est vrai ou faux, mieux : il faut qu'il fasse la preuve. Encore s'entendra-t-on toujours pour récuser la preuve qu'il fournit. Il peut aller aussi loin qu'il voudra dans la compréhension d'une œuvre, d'une coutume, d'une époque, d'un style : ce qui fera la *vraie* valeur de l'objet considéré, valeur accessible aux seuls Français de France réelle, c'est justement ce qui est « au-delà », ce qui ne peut s'exprimer par des mots. En vain, arguerait-il de sa culture, de ses travaux : c'est une culture juive, ce sont des travaux juifs, il est Juif précisément en ceci qu'il ne soupçonne même pas ce qui doit être compris. Ainsi tente-t-on de lui persuader que le véritable sens des choses lui échappe, il se forme autour de lui un brouillard insaisissable qui est la *vraie* France, avec ses *vraies* valeurs, son *vrai* tact, sa *vraie* moralité et il n'y a aucune part. Il peut, de même, acquérir tous les biens qu'il veut, des terres et des châteaux s'il a de quoi : mais au moment même où il devient propriétaire légal, la propriété change subtilement de signification. Seul un Français, fils de Français, fils ou petit-fils de paysan, est capable de posséder réellement. Pour posséder une masure dans un village, il n'est pas suffisant de l'avoir achetée en bon argent, il faut connaître tous les voisins, leurs parents et grands-parents, les cultures environnantes, les hêtres et les chênes de la forêt, savoir labourer, pêcher, chasser, avoir fait des encoches aux arbres dans son enfance et les retrouver élargies dans son âge mûr. On peut être assuré que le Juif ne remplit pas ces conditions. Après cela le Français non plus peut-être, mais il y a des grâces d'état, il y a une manière juive et une manière française de confondre l'avoine avec le blé. Ainsi le Juif reste l'étranger, l'intrus, l'inassimilé au sein même de la collectivité. Tout lui est accessible et pourtant il ne possède rien : car ce qu'on possède, lui dit-on, ne s'achète pas. Tout ce qu'il touche, tout ce qu'il acquiert se dévalorise entre ses mains ; les biens de la terre, les vrais biens, ce sont toujours ceux qu'il n'a pas.

Pourtant il sait bien qu'il contribue autant qu'un autre à forger l'avenir de la collectivité qui le repousse. Mais si l'avenir est à lui, du moins lui refuse-t-on le passé. Et d'ailleurs, il faut le reconnaître, s'il se retourne vers le passé, il voit que sa race n'y a point de part : ni les rois de France, ni leurs ministres, ni les grands capitaines, ni les grands seigneurs, ni les artistes, ni les savants ne furent Juifs ; ce n'est pas le Juif qui a fait la Révolution Française. La raison en est simple : jusqu'au XIX^{e} siècle, les Juifs, comme les femmes, étaient en tutelle, aussi leur contribution à la vie politique et sociale est, comme celle des femmes, de fraîche date. Les noms d'Einstein, de Charlie Chaplin, de Bergson, de Chagall, de Kafka suffisent à montrer ce qu'ils eussent pu apporter au monde si on les avait émancipés plus tôt. Mais il n'importe, le fait est là. Ces Français n'ont pas la disposition de l'histoire de France. Leur mémoire collective ne leur fournit que des souvenirs obscurs de pogromes, de ghettos, d'exodes, de grandes souffrances monotones, vingt siècles de répétition, non d'évolution. Le Juif n'est pas encore *historique* et pourtant il est, ou presque, le plus ancien des peuples : c'est ce qui lui donne cet air perpétuellement vieillot et toujours neuf ; il a une sagesse et pas d'histoire. Qu'à cela ne tienne, dira-t-on : il n'y a qu'à l'accueillir sans réserves ; notre histoire sera la sienne ou du moins celle de son fils. Mais c'est ce qu'on n'a garde de faire. Aussi flotte-t-il, incertain, déraciné. Qu'il ne s'avise pas, d'ailleurs, de se retourner vers Israël pour trouver une communauté et un passé qui compensent ceux qu'on lui refuse. Cette communauté juive qui n'est basée ni sur la nation, ni sur la terre, ni sur la religion, du moins dans la France contemporaine, ni sur les intérêts matériels, mais sur une identité de situation, pourrait être un lien véritablement *spirituel* d'affection, de culture et d'entraide. Mais ses ennemis aussitôt diront qu'elle est ethnique et lui-même, fort embarrassé, pour la désigner, usera peut-être du mot de race. Du coup, il donne raison à l'antisémite : « Vous voyez bien qu'il y a une *race* juive, ils le reconnaissent eux-mêmes et d'ailleurs ils s'assemblent partout. » Et, en effet, si les Juifs veulent puiser dans cette communauté une fierté légitime, comme ils ne

peuvent s'enorgueillir, ni d'une œuvre collective spécifiquement juive, ni d'une civilisation proprement israélite, ni d'un mysticisme commun, il faudra bien pour finir qu'ils exaltent des qualités raciales. Ainsi l'antisémite gagne à tous les coups. En un mot, on exige du Juif, intrus dans la société française, qu'il demeure isolé. S'il n'y consent pas, on l'insulte. Mais s'il obéit, on ne l'assimile pas pour autant, on le *tolère.* Encore est-ce avec une méfiance qui l'accule en chaque occasion à « faire ses preuves ». En cas de guerre, ou d'émeutes, le « vrai » Français n'a pas de preuve à faire : il remplit tout simplement ses obligations militaires ou civiles. Mais, pour le Juif, il n'en est pas de même : il peut être sûr qu'on va compter sans bienveillance le nombre de Juifs aux Armées. Ainsi se trouve-t-il tout à coup solidaire de tous ses coreligionnaires. Même s'il a dépassé l'âge de se battre, il va sentir – qu'il le fasse ou non – la nécessité de s'engager parce qu'on prétend partout que les Juifs se font embusquer. Bruit fondé, dira-t-on. Mais non. Dans une analyse de Stekel sur un complexe judaïque dont je parlerai plus loin, je lis cette phrase : « Les Chrétiens disaient en général – c'est une Juive qui parle – “Les Juifs s'esquivent tant qu'ils peuvent.” Alors mon mari voulut s'engager comme volontaire. » Or, il s'agit du début de la guerre de 14 et l'Autriche n'avait pas eu de guerre depuis celle de 1866 qu'elle avait menée avec une armée de métier. Cette réputation qu'on faisait aux Juifs en Autriche, qu'on leur a faite en France aussi, est donc simplement le fruit spontané de la méfiance envers le Juif. En 1938, au moment de la crise internationale qui se dénoua à Munich, le gouvernement français rappela seulement certaines catégories de réservistes : ainsi la majorité des hommes en état de porter les armes n'était pas encore mobilisée. Déjà, pourtant, on jetait des pierres contre la vitrine d'un de mes amis, commerçant juif à Belleville, en le traitant d'embusqué. Ainsi, le Juif, pour qu'on le laisse en paix, devrait être mobilisé avant les autres, il devrait, en cas de disette, être plus affamé que les autres ; si un malheur collectif frappe le pays, il doit être plus atteint. Cette obligation perpétuelle de faire la preuve qu'il est Français entraîne pour le Juif *une situation de culpabilité* : s'il ne fait pas en

toute occasion plus que les autres, beaucoup plus que les autres, il est coupable. C'est un sale Juif et l'on pourrait dire, en parodiant une phrase de Beaumarchais : à en juger par les qualités qu'on exige d'un Juif pour l'assimiler à un « vrai » Français, combien de Français seraient dignes d'être Juifs dans leur propre pays ?

Comme le Juif dépend de l'opinion pour sa profession, ses droits et sa vie, sa situation est tout à fait instable ; légalement inattaquable, il est à la merci d'une humeur, d'une passion de la société « réelle ». Il guette les progrès de l'antisémitisme, il prévoit les crises, les lames de fond comme le paysan guette et prévoit les orages : il calcule sans relâche les répercussions que les événements extérieurs auront sur sa propre position. Il peut accumuler les garanties légales, les richesses, les honneurs, il n'en est que plus vulnérable et il le sait. Ainsi lui semble-t-il à la fois que ses efforts sont toujours couronnés de succès, car il connaît les réussites foudroyantes de sa race, et qu'une malédiction les a frappés de vanité ; il n'acquerra jamais la sécurité du chrétien le plus humble. C'est peut-être un des sens du « Procès » de l'Israélite Kafka : comme le héros du roman, le Juif est engagé dans un long procès, il ne connaît pas ses juges, à peine mieux ses avocats, il ne sait pas ce qu'on lui reproche, et pourtant il sait qu'on le tient pour coupable ; le jugement est sans cesse remis à huitaine, à quinzaine, il en profite pour se garantir de mille façons ; mais chacune de ces précautions prises à l'aveuglette l'enfonce encore un peu plus dans la culpabilité ; sa situation extérieure peut paraître brillante, mais cet interminable procès le ronge invisiblement, et il arrive parfois, comme dans le roman, que des hommes le saisissent, l'entraînent, en prétendant qu'il a perdu son procès, et le massacrent dans un terrain vague des faubourgs.

Les antisémites ont raison de dire que le Juif mange, boit, lit, dort et meurt comme un Juif. Que pourrait-il faire d'autre ? Ils ont subtilement empoisonné sa nourriture, son sommeil et jusqu'à sa mort ; comment ne serait-il pas à chaque minute contraint de prendre position en face de cet empoisonnement ? Et dès

qu'il met un pied dehors, dès qu'il rencontre les autres, dans la rue, dans un lieu public, qu'il sent sur lui le regard de ceux qu'un journal juif nomme « Eux », avec un mélange de crainte, de mépris, de reproche, d'amour fraternel, il faut qu'il se décide : accepte-t-il ou non d'être le personnage qu'on lui fait jouer ? Et s'il accepte, dans quelle mesure ? Et s'il refuse, refuse-t-il toute parenté avec les autres Israélites ? ou seulement une parenté ethnique ? Quoi qu'il fasse, il est lancé sur cette route. Il peut choisir d'être courageux ou lâche, triste ou gai, il peut choisir de tuer les chrétiens ou de les aimer. Mais il ne peut pas choisir de ne pas être Juif. Ou plutôt s'il le choisit, s'il déclare que le Juif n'existe pas, s'il nie violemment, désespérément en lui le caractère juif, c'est précisément en cela qu'il est Juif. Car, moi, qui ne suis pas Juif, je n'ai rien à nier, ni à prouver au lieu que, si le Juif a décidé que sa race n'existe point, c'est à lui d'en *faire la preuve.* Être Juif, c'est être jeté, *délaissé* dans la situation juive, et c'est, en même temps, être responsable dans et par sa propre personne du destin et de la nature même du peuple juif. Car, quoi que dise ou fasse le Juif, qu'il ait une conscience obscure ou claire de ses responsabilités, tout se passe pour lui comme s'il devait confronter tous ses actes à un impératif du type kantien, tout se passe comme s'il devait se demander, en chaque cas : « Si tous les Juifs agissaient comme moi, qu'adviendrait-il de la réalité juive ? » Et, aux questions qu'il se pose (« qu'adviendrait-il si tous les Juifs étaient sionistes ou au contraire, s'ils se convertissaient tous au christianisme, si tous les Juifs niaient qu'ils soient Juifs, etc. »), il doit répondre seul et sans aide, en se choisissant.

Si l'on convient avec nous que l'homme est une liberté en situation, on concevra facilement que cette liberté puisse se définir comme authentique ou comme inauthentique, selon le choix qu'elle fait d'elle-même dans la situation où elle surgit L'authenticité, cela va de soi, consiste à prendre une conscience lucide et véridique de la situation, à assumer les responsabilités et les risques que cette situation comporte, à la revendiquer dans la fierté ou dans l'humiliation, parfois dans l'horreur et la haine. Il n'est pas douteux que l'authenticité demande

beaucoup de courage et plus que du courage. Aussi ne s'étonnera-t-on pas que l'inauthenticité soit la plus répandue. Qu'il s'agisse de bourgeois, de chrétiens, la plupart sont inauthentiques, en ce sens qu'ils se refusent à vivre jusqu'au bout leur condition bourgeoise et chrétienne et qu'ils s'en masquent toujours certaines parties. Et lorsque les communistes inscrivent à leur programme la « radicalisation des masses », lorsque Marx explique que la classe prolétaire *doit* prendre conscience d'elle-même, qu'est-ce que cela veut dire sinon que l'ouvrier, lui aussi, est d'abord inauthentique. Le Juif n'échappe pas à cette règle : l'authenticité, pour lui, c'est de vivre jusqu'au bout sa condition de Juif, l'inauthenticité de la nier ou de tenter de l'esquiver. Et l'inauthenticité est sans doute plus tentante pour lui que pour les autres hommes parce que la situation qu'il a à revendiquer et à vivre est tout simplement celle de martyr. Ce que les hommes les moins favorisés découvrent à l'ordinaire dans leur situation, c'est un lien de solidarité concrète avec d'autres hommes : la condition économique de salarié, vécue dans des perspectives révolutionnaires, celle de membre d'une église, fût-elle persécutée, comportent en elles-mêmes une unité profonde d'intérêts matériels et spirituels. Mais nous avons montré que les Juifs n'ont entre eux ni communauté d'intérêts, ni communauté de croyance. Ils n'ont pas la même patrie, ils n'ont aucune histoire. Le seul lien qui les unisse, c'est le mépris hostile où les tiennent les sociétés qui les entourent. Ainsi le Juif authentique est celui qui se revendique dans et par le mépris qu'on lui porte ; la situation qu'il veut pleinement comprendre et vivre est, en temps de paix sociale, presque insaisissable : c'est une atmosphère, un sens subtil des visages et des mots, une menace qui se dissimule dans les choses, un lien abstrait qui l'unit à d'autres hommes fort différents de lui par ailleurs. Tout conspire, au contraire, à le présenter comme simple Français à ses propres yeux : la prospérité de ses affaires dépend étroitement de celle du pays, le sort de ses fils est lié à la paix, à la grandeur de la France, la langue qu'il parle et la culture qu'on lui a donnée lui permettent d'étayer ses calculs et ses raisonnements sur des principes communs à

toute une nation. Il n'aurait donc qu'à se laisser aller pour oublier sa condition de Juif si, comme nous l'avons vu, il ne rencontrait partout ce poison presque indécelable : la conscience hostile d'autrui. Ce qui peut étonner, ce n'est point qu'il y ait des Juifs inauthentiques, c'est que, proportionnellement, il y en ait moins que d'inauthentiques chrétiens. Pourtant, c'est en s'inspirant de certaines conduites des Juifs inauthentiques que l'antisémite a forgé sa mythologie du Juif en général. Ce qui les caractérise en effet, c'est qu'ils vivent leur situation en la fuyant, ils ont choisi de la nier, ou de nier leur responsabilité ou de nier leur délaissement qui leur paraissait intolérable. Cela ne signifie pas nécessairement qu'ils veuillent détruire le concept de Juif ou qu'ils nient explicitement l'existence d'une réalité juive. Mais leurs gestes, leurs sentiments et leurs actes visent sourdement à détruire cette réalité. En un mot, les Juifs inauthentiques sont des hommes que les autres hommes tiennent pour Juifs et qui ont choisi de fuir devant cette situation insupportable. Il en résulte chez eux des comportements divers, qui ne sont pas tous présents en même temps chez la même personne et dont chacun peut se caractériser comme un *chemin de fuite.* L'antisémite a ramassé et accolé tous ces chemins de fuite distincts, parfois incompatibles et il a tracé ainsi un portrait monstrueux qu'il prétend être celui du Juif en général ; en même temps, il présente ces libres efforts pour s'évader d'une situation pénible comme des traits héréditaires, gravés dans le corps même de l'Israélite et, par conséquent, impossibles à modifier. Si nous voulons y voir clair, il faut démembrer ce portrait, rendre leur autonomie aux « chemins de fuite », les présenter comme des *entreprises* au lieu de les considérer comme des qualités innées. Il faut comprendre que la nomenclature de ces chemins s'applique uniquement au Juif *inauthentique* (le terme d'inauthentique n'impliquant, bien entendu, aucun blâme moral) et qu'on doit la compléter par une description de l'authenticité juive. Enfin, il faut nous pénétrer de cette idée que c'est la *situation* du Juif qui doit, en toute circonstance, nous servir de fil conducteur. Si l'on a saisi cette méthode et si on l'applique avec rigueur, peut-

être pourra-t-on substituer au grand mythe manichéiste d'Israël quelques vérités plus fragmentaires mais plus précises.

Quel est le premier trait de la mythologie antisémite ? C'est, nous dit-on, que le Juif est un être compliqué, qui passe son temps à s'analyser et à finasser. On l'appelle volontiers « coupeur de fil en quatre », sans même se demander si cette tendance à l'analyse et à l'introspection est compatible avec l'âpreté en affaires et l'arrivisme aveugle qu'on lui attribue par ailleurs. Pour nous, nous reconnaîtrons que le choix de se fuir entraîne chez certains Juifs, pour la plupart intellectuels, une attitude assez constamment réflexive. Mais encore faut-il s'entendre. Car cette réflexivité n'est pas héritée : c'est un chemin de fuite ; et c'est nous qui forçons le Juif à fuir.

Stekel, avec plusieurs autres psychanalystes, parle à cette occasion de « complexe judaïque ». Et nombreux sont les Juifs qui font mention de leur complexe d'infériorité. Je ne vois pas d'inconvénients à utiliser cette expression, s'il reste bien entendu que ce complexe n'est pas reçu de l'extérieur et que le Juif *se met en état de complexe* lorsqu'il choisit de vivre sa situation sur le mode inauthentique. Il s'est laissé persuader en somme par les antisémites, il est la première victime de leur propagande. Il admet avec eux que, *s'il y a un Juif,* il doit avoir les caractères que la malveillance populaire lui prête et son effort est pour se constituer en martyr, au sens propre du terme, c'est-à-dire pour prouver par *sa personne,* qu'il n'y pas de Juif. L'angoisse prend souvent en lui une forme spéciale : elle devient la peur d'agir ou de sentir en Juif. On connaît ces psychasthéniques qui sont hantés par la peur de tuer, de se jeter par la fenêtre ou de proférer des paroles malsonnantes. Dans une certaine mesure, et bien que leurs angoisses atteignent rarement un niveau pathologique, certains Juifs leur sont comparables : ils se sont laissé empoisonner par une certaine représentation que les autres ont d'eux et ils vivent dans la crainte que leurs actes ne s'y conforment. Ainsi pourrions-nous dire, en reprenant un terme dont nous nous sommes servis tout à l'heure, que leurs conduites sont perpétuellement

surdéterminées de l'intérieur. Leurs actes, en effet, n'ont pas seulement les motifs qu'on peut assigner à ceux des non-Juifs – intérêts, passion, altruisme, etc. – mais ils visent en outre à se distinguer radicalement des actes catalogués comme « juifs ». Combien de Juifs sont délibérément généreux, désintéressés et même magnifiques *parce qu'on* tient ordinairement le Juif pour un homme d'argent. Notons-le, cela ne signifie nullement qu'ils aient à lutter contre des « tendances » à l'avarice. Il n'y a aucune raison, a priori, pour que le Juif soit plus avare que le chrétien. Cela veut dire plutôt que leurs gestes de générosité sont empoisonnés par la décision d'être généreux. La spontanéité et le choix délibéré sont ici inextricablement mêlés. Le but poursuivi, c'est à la fois d'obtenir un certain résultat dans le monde extérieur et aussi de se prouver à soi-même, de prouver aux autres, qu'il n'y a pas de nature juive. Ainsi beaucoup de Juifs inauthentiques jouent-ils à n'être pas *Juifs.* Plusieurs d'entre eux m'ont rapporté leur curieuse réaction après l'armistice : on sait que le rôle des Juifs dans la Résistance a été admirable ; c'est eux qui en ont, avant que les communistes soient entrés en action, fourni les principaux cadres ; ils ont fait preuve, pendant quatre ans, d'un courage et d'un esprit de décision devant lesquels on a plaisir à s'incliner. Pourtant, certains ont beaucoup hésité avant de « résister », la Résistance leur paraissant tellement conforme aux intérêts des Juifs qu'ils répugnaient d'abord à s'y engager ; ils auraient voulu être sûrs qu'ils ne résistaient pas *comme Juifs* mais *comme Français.* Ce scrupule montre assez la qualité particulière de leurs délibérations : le facteur juif y intervient à tout coup et il leur est impossible de décider tout bonnement d'après l'examen pur et simple des faits. En un mot, ils se sont placés naturellement sur le terrain de la réflexivité. Le Juif, comme le timide, comme le scrupuleux, ne se contente point d'agir ou de penser : il se voit *agir,* il se *voit* penser. Il convient cependant de remarquer que la réflexivité juive, n'ayant pas pour origine la curiosité désintéressée ou le désir d'une conversion morale, est en elle-même *pratique.* Ce n'est pas l'homme mais le *Juif* que les Juifs cherchent à connaître en eux par

l'introspection ; et ils veulent le connaître *pour le nier.* Il ne s'agit pas pour eux de reconnaître certains défauts et de les combattre, mais de marquer par leur conduite qu'ils n'ont pas ces défauts. Ainsi s'explique la qualité particulière de l'ironie juive, qui s'exerce le plus souvent aux dépens du Juif lui-même et qui est une tentative perpétuelle pour se voir du dehors. Le Juif, parce qu'il se sait regardé, prend les devants et essaie de se regarder avec les yeux des autres. Cette objectivité à son propre égard est encore une ruse de l'inauthenticité : pendant qu'il se contemple avec le « détachement » d'un autre, il se sent en effet *détaché* de lui-même, il est un autre, un pur témoin.

Cependant, il le sait bien, ce détachement de soi ne sera effectif que s'il est entériné par les autres. C'est pourquoi l'on trouve fréquemment chez lui la faculté d'assimiler. Il absorbe toutes les connaissances avec une avidité qu'il ne faut pas confondre avec la curiosité désintéressée. C'est qu'il pense devenir « un homme », rien qu'un homme, un homme comme les autres, en ingérant toutes les pensées de l'homme et en acquérant un point de vue humain sur l'univers. Il se cultive pour détruire en lui le Juif, il voudrait qu'on lui appliquât, en le modifiant un peu, le mot de Térence : *Nil humani a me alienum puto, ergo homo sum.* Et en même temps, il tente de se perdre dans la foule des chrétiens : nous l'avons vu, les chrétiens ont eu l'art et l'audace de prétendre en face du Juif qu'ils n'étaient pas *une autre race,* mais purement et simplement *l'homme* ; si le Juif est fasciné par les chrétiens, ce n'est pas pour leurs vertus, qu'il prise peu, c'est parce qu'ils représentent l'anonymat, l'humanité sans race. S'il tente de s'infiltrer dans les cercles les plus fermés, ce n'est pas par cette ambition effrénée qu'on lui reproche si souvent. Ou plutôt cette ambition n'a qu'une signification : le Juif cherche à *se faire reconnaître* comme homme par les autres hommes. S'il veut se glisser partout, c'est qu'il ne sera pas tranquille tant qu'il demeurera un milieu qui lui résiste et qui, en lui résistant, le constitue comme Juif à ses propres yeux. Le principe de cette course à l'assimilation est excellent : le Juif revendique ses droits de Français. Malheureusement, la réalisation de son entreprise pèche par la

base, il voudrait qu'on l'accueillît comme « un homme », et, même dans les cercles où il a pu pénétrer, c'est comme Juif qu'on le reçoit : il est le Juif riche ou puissant qu'il « faut bien » fréquenter ou le « bon » Juif, le Juif d'exception qu'on fréquente par amitié *en dépit* de sa race. Il ne l'ignore pas, mais s'il s'avouait qu'on l'accueille comme Juif, son entreprise perdrait tout sens et il se découragerait. Il est donc de mauvaise foi : il se masque la vérité que pourtant il porte au fond de lui-même : il conquiert *en tant que Juif* une position, il la conserve avec les moyens dont il dispose, c'est-à-dire avec ses moyens *de Juif,* mais il considère chaque conquête nouvelle comme le symbole d'un degré plus élevé d'assimilation. Il va de soi que l'antisémitisme, qui est la réaction presque immédiate des milieux pénétrés, ne lui laisse pas ignorer longtemps ce qu'il voudrait tant méconnaître. Mais les violences de l'antisémite ont pour résultat paradoxal de pousser l'Israélite à la conquête d'autres milieux et d'autres groupes. C'est qu'en effet, son ambition est fondamentalement recherche de sécurité, de même que son snobisme – lorsqu'il est snob – est un effort pour assimiler les valeurs nationales (tableaux, livres, etc.). Ainsi traverse-t-il rapidement et brillamment toutes les couches sociales, mais il demeure comme un noyau dur dans les milieux qui l'accueillent. Son assimilation est aussi brillante qu'éphémère. On le lui reproche souvent : ainsi, selon la remarque de Siegfried, les Américains croient que leur antisémitisme a pour origine le fait que les immigrants juifs, en apparence les premiers assimilés, se retrouvent Juifs à la deuxième ou troisième génération. Bien entendu, on interprète le fait comme si le Juif ne désirait pas sincèrement s'assimiler et comme si, derrière une souplesse de commande, se dissimulait chez lui un attachement délibéré et conscient aux traditions de sa race. Mais c'est exactement le contraire : c'est parce qu'on ne l'accueille jamais comme *un* homme, mais toujours et partout comme *le* Juif, que le Juif est inassimilable.

De cette situation résulte un nouveau paradoxe : c'est que le Juif inauthentique à la fois veut se perdre dans le monde chrétien et demeure fixé

dans les milieux juifs.

Partout où le Juif s'est introduit pour fuir la réalité juive, il sent qu'on l'a accueilli comme Juif et qu'on le pense à chaque instant comme tel. Sa vie parmi les chrétiens n'est pas un repos, elle ne lui procure pas l'anonymat qu'il cherche ; c'est au contraire une tension perpétuelle ; dans cette fuite vers l'homme, il emporte partout l'image qui le hante. C'est ce qui établit entre tous les Juifs une solidarité qui n'est pas d'action ou d'intérêt, mais de situation. Ce qui les unit, plus encore qu'une souffrance de deux mille ans, c'est l'hostilité présente des chrétiens. Ils auront beau soutenir que le hasard seul les a groupés dans les mêmes quartiers, dans les mêmes immeubles, dans les mêmes entreprises, il y a entre eux un lien complexe et fort, qu'il vaut la peine de décrire. Le Juif, en effet, est pour le Juif le seul homme avec lequel il puisse dire *nous.* Et ce qu'ils ont tous en commun (du moins tous les Juifs inauthentiques), c'est cette tentation de considérer qu'ils « ne sont pas des hommes comme les autres », ce vertige devant l'opinion d'autrui et cette décision aveugle et désespérée de fuir cette tentation. Or, lorsqu'ils se retrouvent entre eux dans l'intimité de leurs appartements, en éliminant le témoin non-juif, ils éliminent du même coup la réalité juive. Sans doute, pour les rares chrétiens qui ont pénétré dans ces intérieurs, ils ont l'air plus juif que jamais, mais c'est qu'ils s'abandonnent ; et cet abandon ne signifie pas qu'ils se laissent aller avec jouissance, comme on les en accuse, à leur « nature » juive, mais au contraire qu'ils l'oublient. Quand les Juifs sont entre eux, en effet, chacun d'eux n'est, pour les autres et, par suite, pour lui-même, rien de plus qu'un homme. Ce qui le prouverait, si c'est nécessaire, c'est que, très souvent, les membres d'une même famille ne perçoivent pas les caractères ethniques de leurs parents (par caractères ethniques nous entendons ici les données biologiques héréditaires que nous avons acceptées comme incontestables). Je connaissais une dame juive, dont le fils, vers 1934, était contraint par sa situation de faire certains voyages d'affaires en Allemagne nazie. Ce fils présentait les caractères typiques de l'Israélite français : nez recourbé,

écartement des oreilles, etc., mais comme on s'inquiétait de son sort, pendant une de ses absences, sa mère répondit : « Oh ! je suis bien tranquille, il n'a absolument pas l'air juif. »

Seulement, par une dialectique propre à l'inauthenticité juive, ce recours à l'intériorité, cet effort pour constituer une immanence juive, dans laquelle chaque Juif, au lieu d'être le témoin des autres, se fondrait dans une subjectivité collective, et pour éliminer le chrétien comme regard, toutes ces ruses de *fuite* sont réduites à néant par la présence universelle et constante du non-Juif. Même dans leurs réunions les plus intimes, les Juifs pourraient dire de lui ce que Saint-John Perse dit du soleil : « Il n'est pas nommé, mais sa présence est parmi nous. » Ils n'ignorent pas que la propension même qu'ils ont à se fréquenter les définit comme Juifs aux yeux du chrétien. Et lorsqu'ils reparaissent au grand jour public, leur solidarité avec leurs coreligionnaires les marque au fer rouge. Le Juif qui rencontre un autre Juif dans le salon d'un chrétien est un peu comme un Français qui rencontrerait un compatriote à l'étranger. Encore le Français a-t-il plaisir à s'affirmer comme Français aux yeux du monde. Le Juif, au contraire, s'il était seul Israélite dans cette compagnie non-juive, s'efforcerait de ne pas *se sentir* Juif. Mais puisqu'il y a un autre Juif avec lui, il se sent en danger là-bas, *sur l'autre.* Et lui qui, tout à l'heure, n'apercevait même pas les caractères ethniques de son fils ou de son neveu, voilà qu'il épie son coreligionnaire avec les yeux d'un antisémite, voilà qu'il guette chez lui avec un mélange de crainte et de fatalisme les signes objectifs de leur origine commune, il a si peur des découvertes que les chrétiens vont faire qu'il se hâte de les prévenir : antisémite par impatience et pour le compte des autres. Et chaque trait juif qu'il croit déceler est pour lui comme un coup de poignard, car il lui semble le trouver en lui-même mais hors d'atteinte, objectif, incurable et donné. Peu importe en effet, qui *manifeste* la race juive : dès lors qu'elle est manifestée, tous les efforts du Juif pour la nier deviennent vains. On sait que les ennemis d'Israël avancent volontiers à l'appui de leur propre opinion qu'« il n'y a pas plus antisémite que le Juif ». En fait,

l'antisémitisme du Juif est emprunté. C'est d'abord l'obsession douloureuse de retrouver chez ses parents, chez ses proches, les défauts qu'il veut rejeter de toutes ses forces. Stekel, dans l'analyse que nous avons citée, rapporte les faits suivants : « Au point de vue éducation et à la maison tout doit marcher d'après la directive (du mari juif). C'est encore pis en société : il poursuit (la femme qui se fait psychanalyser) de ses regards et il la critique, de sorte qu'elle perd contenance. Étant jeune fille, elle était orgueilleuse et tout le monde vantait ses manières distinguées et assurées. Maintenant, elle tremble toujours d'avoir mal fait ; elle craint la critique de son mari qu'elle lit dans ses yeux... *Aux moindres bévues, il lui reprochait que son procédé était juif.* »

On croit assister à ce drame à deux personnages : le mari, critique, presque pédant, toujours sur le plan de la réflexivité et reprochant à sa femme d'être Juive parce qu'il meurt de peur de le paraître lui-même ; la femme écrasée par ce regard impitoyable et hostile et se sentant engluée malgré elle dans la « juiverie », pressentant, sans comprendre, que chacun de ses gestes, que chacune de ses phrases détonne un peu et révèle à tous les yeux son origine. Pour l'un comme pour l'autre c'est l'enfer. Mais il faut voir, en outre, dans l'antisémitisme du Juif un effort pour se désolidariser des défauts qu'on reconnaît à sa « race » en s'en faisant le témoin objectif et le juge.

De la même façon, il arrive à beaucoup de gens de se juger eux-mêmes avec une sévérité lucide et impitoyable parce que cette sévérité opère un dédoublement et qu'en se sentant *juges* ils échappent à la condition de coupables. De toute façon, la présence manifeste, chez l'autre, de cette « réalité juive » qu'il refuse en soi, contribue à créer chez le Juif inauthentique un sentiment mystique et prélogique de sa liaison avec les autres Juifs. Ce sentiment est en somme la reconnaissance d'une *participation* ; les Juifs « participent » les uns aux autres, la vie de chacun est hantée par la vie des autres ; et cette communion mystique est d'autant plus forte que le Juif inauthentique cherche davantage à se nier comme Juif. Je n'en veux pour preuve qu'un exemple : On sait que les prostituées à

l'étranger sont fréquemment françaises. La rencontre d'une Française dans une maison publique d'Allemagne ou d'Argentine n'a jamais été agréable à un Français. Toutefois, le sens de la participation à la réalité nationale est chez lui d'un tout autre type : c'est une *nation* que la France, le patriote peut donc se considérer comme appartenant à une réalité collective dont la forme s'exprime par son activité économique, culturelle, militaire et si, par ailleurs, certains aspects secondaires sont déplaisants, il lui est permis de les négliger. Telle n'est pas la réaction du Juif qui rencontre une Juive dans de pareilles conditions : il voit, en dépit de lui-même, dans cette situation humiliée de la prostituée, comme un symbole de la situation humiliée d'Israël. Il m'est revenu à ce sujet plusieurs anecdotes. Je n'en citerai qu'une, parce que je la tiens directement de celui à qui elle est arrivée : Un Juif entrant dans une maison close choisit une prostituée et monte avec elle. Elle lui révèle qu'elle est Juive. Il est frappé d'impuissance sur-le-champ et bientôt d'une intolérable humiliation qui se traduit par de violents vomissements. Ce n'est pas le commerce sexuel avec une Juive qui lui répugne, puisque, au contraire, les Juifs se marient entre eux : c'est plutôt le fait de contribuer personnellement à l'humiliation de la race juive en la personne de la prostituée et, en conséquence, en sa propre personne : c'est *lui* finalement qui est prostitué, humilié, c'est lui et tout le peuple juif.

Ainsi, quoi qu'il fasse, le Juif inauthentique est habité par la conscience d'être juif. Dans le moment même où il s'efforce par toute sa conduite de démentir les traits qu'on lui prête, il croit les retrouver chez les autres et, par là, il s'en trouve indirectement doté. Il recherche et fuit ses coreligionnaires ; il affirme qu'il n'est qu'un homme parmi d'autres, comme les autres, et pourtant il se sent compromis par l'attitude du premier passant, si ce passant est Juif. Il est antisémite pour rompre tous les liens avec la communauté juive et pourtant il la retrouve au plus profond de son cœur car il ressent dans sa propre chair les humiliations que les antisémites font subir aux autres Juifs. Et c'est précisément un trait des Juifs inauthentiques que cette oscillation perpétuelle de l'orgueil au

sentiment d'infériorité, de la négation volontaire et passionnée des traits de leur race à la participation mystique et charnelle avec la réalité juive. Cette situation douloureuse et inextricable peut amener un petit nombre d'entre eux au masochisme. C'est que le masochisme se présente comme une solution éphémère, comme une sorte de répit, de repos. Ce qui obsède le Juif, c'est qu'il est responsable de soi, comme tout homme, qu'il fait librement les actes qu'il juge bon de faire et que, cependant, une collectivité hostile juge à chaque fois que ces actes sont entachés du caractère juif. Ainsi lui semble-t-il qu'il se crée juif, dans le moment où il s'efforce de fuir la réalité juive. Il lui semble qu'il s'est engagé dans une lutte où il est toujours vaincu et où il se fait son propre ennemi ; dans la mesure où il a conscience d'être responsable de lui-même, il lui paraît qu'il a l'écrasante responsabilité de se faire Juif devant les autres Juifs et devant les chrétiens. Par lui, en dépit de lui-même, la réalité juive existe dans le monde. Or, le masochisme est le désir de se faire traiter en objet Humilié, méprisé ou simplement négligé, le masochiste a la joie de se voir déplacé, manié, utilisé comme une chose. Il essaie de se réaliser comme chose inanimée et, du même coup, il abdique ses responsabilités. Ce qui attire certains Juifs, las de lutter contre cette impalpable juiverie, toujours reniée, jugulée, et toujours renaissante, c'est l'abdication complète. Et c'est bien, en effet, se montrer authentique que de se revendiquer comme Juif, mais ils n'ont pas saisi que l'authenticité se manifeste dans la révolte : ils souhaitent seulement que les regards, les violences, le dédain d'autrui les constituent juifs à la manière dont une pierre est une pierre, en leur attachant des qualités et un destin ; ainsi seront-ils soulagés un moment de cette liberté ensorcelée qui est la leur, qui ne leur permet pas d'échapper à leur condition et qui semble n'être là que pour les rendre responsables de ce qu'ils repoussent de toute leur force. Certes, il faut bien voir que ce masochisme a aussi d'autres causes. Dans un admirable et cruel passage d'*Antigone,* Sophocle écrit : « Tu as trop de fierté pour quelqu'un qui est dans le malheur. » On pourrait dire qu'un des traits essentiels du Juif c'est que, à

l'encontre d'Antigone, une familiarité séculaire avec le malheur le rend modeste dans la catastrophe. Il ne faut point en conclure, comme on le fait souvent, qu'il est arrogant lorsqu'il réussit et humble lorsqu'il échoue. C'est tout autre chose : il a assimilé ce curieux conseil que la sagesse grecque donnait à la fille d'Œdipe, il a compris que la modestie, le silence, la patience convenaient à l'infortune parce qu'elle est déjà péché aux yeux des hommes. Et certainement cette sagesse peut se tourner en masochisme, en goût de souffrir. Mais l'essentiel demeure cette tentation de se démettre de soi-même et d'être enfin marqué pour toujours d'une nature et d'une destinée juives qui le dispensent de toute responsabilité et de toute lutte. Ainsi l'antisémitisme du Juif inauthentique et son masochisme représentent en quelque sorte les deux extrêmes de sa tentative : dans la première attitude, il va jusqu'à renier sa race pour n'être plus, à titre strictement individuel, qu'un homme sans tare au milieu des autres hommes ; dans la seconde, il renie sa liberté d'homme pour échapper au péché d'être Juif et pour tenter de rejoindre le repos et la passivité de la chose.

Mais l'antisémite ajoute une nouvelle touche au portrait : le Juif, nous dit-il, est un intellectuel abstrait, un pur raisonneur. Et nous voyons bien, que, dans sa bouche, les termes d'abstrait, de rationaliste et d'intellectuel prennent un sens péjoratif. Il ne saurait en être autrement puisque l'antisémite se définit par la possession concrète et irrationnelle des biens de la Nation. Mais si nous nous rappelons que le rationalisme fut un des principaux instruments de la libération des hommes, nous refuserons de le considérer comme un pur jeu d'abstractions et nous insisterons au contraire sur sa puissance créatrice. C'est en lui que deux siècles – et non des moindres – ont mis tout leur espoir, de lui sont nées les sciences et leurs applications pratiques ; il fut un idéal et une passion, il tenta de réconcilier les hommes en leur découvrant des vérités universelles sur lesquelles ils puissent tous tomber d'accord et, dans son optimisme naïf et sympathique, il confondit délibérément le Mal avec l'erreur. On ne comprendra rien au

rationalisme juif si l'on veut voir je ne sais quel goût abstrait pour la dispute au lieu de le prendre pour ce qu'il est : un jeune et vivace amour des hommes.

C'est pourtant, dans le même moment, un chemin de fuite – je dirai même, la voie royale de la fuite. Jusqu'ici, en effet, nous avons vu des Israélites qui s'efforçaient de nier par leur personne et dans leur chair leur situation de Juif. Il en est d'autres qui choisissent une conception du monde où l'idée même de race ne saurait trouver place ; bien sûr, il s'agit toujours de se masquer *la situation de Juif* ; mais s'ils arrivaient à se persuader et à persuader aux autres que l'idée de Juif est contradictoire, s'ils arrivaient à constituer de telle sorte leur vision du monde qu'ils devinssent aveugles à la réalité juive comme le daltonien est aveugle au rouge ou au vert, ne pourraient-ils déclarer de bonne foi qu'ils « sont des hommes parmi les hommes » ? Le rationalisme des Juifs est une passion : la passion de l'Universel. Et s'ils ont choisi celle-là plutôt qu'une autre, c'est pour combattre les conceptions particularistes qui font d'eux des êtres à part. La Raison est la chose du monde la mieux partagée, elle est à tous et elle n'est à personne ; chez tous elle est la même. Si la Raison existe il n'y a point une vérité française et une vérité allemande ; il n'y a pas une vérité nègre ou juive. Il n'y a qu'une Vérité et c'est le meilleur qui la découvre. En face des lois universelles et éternelles, l'homme est lui-même universel. Il n'est plus de Juifs ni de Polonais, il y a des hommes qui vivent en Pologne, d'autres qui sont désignés comme « de religion juive » sur leurs papiers de famille, entre eux un accord est toujours possible dès qu'il porte sur l'universel. On se rappelle ce portrait du philosophe que Platon trace dans le *Phédon* : comment l'éveil à la raison est chez lui la mort au corps, aux particularités du caractère, comment le philosophe désincarné, pur amant de la vérité abstraite et universelle, perd tous ses traits singuliers pour devenir regard universel. C'est exactement cette désincarnation que recherchent certains Israélites. Le meilleur moyen de ne plus se sentir Juif, c'est de raisonner, car le raisonnement est valable pour tous et peut être refait par tous : il n'y a pas *une manière juive* de faire des mathématiques ; ainsi le Juif mathématicien se

désincarne et devient l'homme universel lorsqu'il raisonne. Et l'antisémite qui suit son raisonnement devient, en dépit de ses résistances, son frère. Ainsi le rationalisme auquel le Juif adhère si passionnément, c'est d'abord un exercice d'ascèse et de purification, une évasion dans l'universel : et dans la mesure où le jeune Juif éprouve du goût pour les argumentations brillantes et abstraites, il est comme le nouveau-né qui touche son corps pour le connaître : il expérimente et inspecte sa condition enivrante d'homme universel, il réalise sur un plan supérieur cet accord et cette assimilation qu'on lui refuse sur le plan social. Le choix du rationalisme est, chez lui, le choix d'un destin de l'homme et d'une nature humaine. C'est pourquoi il est à la fois vrai et faux que le Juif soit « plus intelligent que le chrétien ». Il faut plutôt dire qu'il a le goût de l'intelligence pure, qu'il aime à l'exercer à propos de tout et de rien ; que l'usage qu'il en fait n'est pas contrarié par ces innombrables tabous que le chrétien rencontre en lui-même comme des résidus, ni par un certain type de sensibilité particulariste que le non-Juif cultive volontiers. Il faudrait ajouter qu'il y a chez lui une sorte d'impérialisme passionné de la raison : car il ne veut pas seulement convaincre qu'il est dans le vrai, son but est de persuader à ses interlocuteurs qu'il y a une valeur absolue et inconditionnée du rationalisme. Il se considère comme un missionnaire de l'universel ; en face de l'universalité de la religion catholique, dont il est exclu, il veut établir la « catholicité » du rationnel, instrument pour atteindre le vrai et lien spirituel entre les hommes. Ce n'est pas par hasard que Léon Brunschvicg, philosophe israélite, assimile les progrès de la raison et ceux de *l'unification* (unification des idées, unification des hommes).

L'antisémite reproche au Juif de « n'être point créateur », d'avoir « l'esprit dissolvant ». Cette accusation absurde (Spinoza, Proust, Kafka, Darius Milhaud, Chagall, Einstein, Bergson ne sont-ils pas Juifs ?) a pu sembler sérieuse du fait que l'intelligence juive prend volontiers un tour critique. Mais ici encore, il ne s'agit pas d'une disposition des cellules cérébrales, mais du choix d'une arme. Contre le Juif, en effet, on a dressé les puissances irrationnelles de la tradition, de

la race, du destin national, de l'instinct. On prétend que ces puissances ont édifié des monuments, une culture, une histoire, des valeurs pratiques qui conservent en elles beaucoup de l'irrationalité de leurs causes et qui ne sont accessibles qu'à l'intuition. La défense de l'Israélite est de nier l'intuition en même temps que l'irrationnel ; elle est de faire s'évanouir les pouvoirs obscurs, la magie, la déraison, tout ce qui ne peut s'expliquer à partir de principes universels, tout ce qui laisse entrevoir des tendances à la singularité, à l'exception. Il se méfie par principe de ces blocs totalitaires que de temps en temps l'esprit chrétien fait apparaître : il *conteste.* Et sans doute peut-on parler à ce propos de destruction : mais ce que le Juif veut détruire est strictement localisé, c'est l'ensemble des valeurs irrationnelles qui se livrent à une connaissance immédiate et sans garantie. Le Juif réclame une caution, une garantie pour tout ce qu'avance son adversaire parce qu'ainsi, il se garantit lui-même. Il se méfie de l'intuition parce qu'elle *ne se discute pas* et que, par suite, elle aboutit à séparer les hommes. S'il raisonne et dispute avec son adversaire, c'est pour réaliser au départ l'unité des esprits : avant tout débat, il souhaite qu'on se mette d'accord sur les principes dont on part. Moyennant cet accord préalable, il offre de construire un ordre humain fondé sur l'universalité de la nature humaine. Cette perpétuelle critique qu'on lui reproche dissimule l'amour naïf de la communion en raison avec ses adversaires et la croyance plus naïve encore que la violence n'est aucunement nécessaire dans les rapports entre les hommes. Tandis que l'antisémite, le fasciste, etc., partant d'intuitions incommunicables et qu'ils veulent telles, doivent nécessairement recourir à la force pour imposer des illuminations qu'ils ne peuvent faire partager, le Juif inauthentique se hâte de dissoudre par l'analyse critique tout ce qui peut séparer les hommes et les conduire à la violence ; c'est que de cette violence, il serait la première victime. J'entends bien que Spinoza, Husserl, Bergson ont fait place à l'intuition dans leur doctrine, mais celle des deux premiers est *rationnelle,* cela signifie qu'elle est fondée en raison, garantie par la critique et qu'elle a pour objet des vérités universelles. Elle ne ressemble en

rien à l'esprit de finesse pascalien : et c'est cet esprit de finesse, incontestable et mouvant, fondé sur mille perceptions imperceptibles, qui paraît au Juif son pire ennemi. Quant à Bergson, sa philosophie offre l'aspect curieux d'une doctrine anti-intellectualiste entièrement bâtie par l'intelligence la plus raisonneuse et la plus critique. C'est en argumentant qu'il établit l'existence d'une durée pure, d'une intuition philosophique ; et cette intuition même qui découvre la durée ou la vie, elle est universelle en ce que chacun peut la pratiquer et elle porte sur l'universel puisque ses objets peuvent être nommés et conçus. J'entends que Bergson fait mille manières avant de se servir du langage. Mais finalement, il accepte que les mots jouent le rôle de guides, d'indicateurs, de messagers à demi fidèles. Qui donc en demande davantage ? Et voyez comme il est à son aise dans la contestation : relisez le Chapitre 1er de l'*Essai sur les données immédiates,* la critique classique du parallélisme psycho-physiologique, celle de la théorie de Broca sur l'aphasie. En fait, de même que l'on a pu dire avec Poincaré que la géométrie non euclidienne était affaire de définition et qu'elle naissait dès que je décidais d'appeler droites un certain type de courbes, par exemple les circonférences qu'on peut tracer à la surface d'une sphère, de même la philosophie de Bergson est un rationalisme qui s'est choisi un langage particulier. Il a choisi, en effet, d'appeler vie, durée pure, etc., ce que la philosophie antérieure nommait le « continu » et il a baptisé « intuition » la compréhension de ce continu. Comme cette compréhension doit être préparée par des recherches et des critiques, comme elle saisit un universel et non des particularités incommunicables, il revient au même de l'appeler intuition irrationnelle ou fonction synthétique de la raison. Si l'on nomme – à bon droit – irrationalisme la pensée de Kierkegaard ou de Novalis, nous dirons que le système de Bergson est un rationalisme débaptisé. Et, pour ma part, j'y vois comme la défense suprême d'un persécuté : attaquer pour se défendre, conquérir l'irrationalisme de l'adversaire en tant que tel, c'est-à-dire le rendre inoffensif et l'assimiler à une raison constructrice. Et de fait, l'irrationnel de Sorel conduit

tout droit à la violence et, par suite, à l'antisémitisme ; au lieu que celui de Bergson est parfaitement inoffensif et ne peut servir qu'à la réconciliation universelle.

Cet universalisme, ce rationalisme critique se retrouvent à l'ordinaire chez le démocrate. Son libéralisme abstrait affirme que Juifs, Chinois, Noirs, doivent avoir les mêmes droits que les autres membres de la collectivité, mais il réclame ces droits pour eux en tant qu'ils sont des hommes, non pas en tant qu'ils sont des produits concrets et singuliers de l'histoire. Aussi certains Juifs tournent vers leur personne le regard du démocrate. Hantés par le spectre de la violence, résidus inassimilés des sociétés particularistes et guerrières, ils rêvent d'une communauté contractuelle où la pensée elle-même s'établirait sous forme de contrat – puisqu'elle serait dialogue, puisque les disputeurs passeraient accord, au départ, sur les principes – et où le « contrat social » serait l'unique lien collectif. Les Juifs sont les plus doux des hommes. Ils sont passionnément ennemis de la violence. Et cette douceur obstinée qu'ils conservent au milieu des persécutions les plus atroces, ce sens de la justice et de la raison qu'ils opposent comme leur unique défense à une société hostile, brutale et injuste, c'est peut-être le meilleur du message qu'ils nous délivrent et la vraie marque de leur grandeur.

Mais l'antisémite s'empare aussitôt de ce libre effort du Juif pour vivre et dominer sa situation ; il en fait un trait figé qui manifeste l'incapacité du Juif à s'assimiler. Le Juif n'est plus un rationaliste mais un raisonneur, sa quête n'est pas la recherche positive de l'universel, mais elle manifeste son incapacité de saisir les valeurs vitales raciales et nationales ; l'esprit de libre critique dans lequel il puise l'espoir de se défendre contre des superstitions et des mythes devient esprit satanique de négation, virus dissolvant ; au lieu de l'apprécier comme un instrument d'auto-critique, né spontanément à l'intérieur de sociétés modernes, on veut y voir un danger permanent pour les liens nationaux et les valeurs françaises. Plutôt que de nier l'amour de certains Juifs pour l'exercice de la

Raison, il nous a paru plus vrai et plus utile de tenter une explication de leur rationalisme.

C'est encore comme une tentative d'évasion qu'il faut interpréter l'attitude de quelques-uns d'entre eux vis-à-vis de leur propre corps. On sait en effet que les seuls caractères ethniques du Juif sont physiques. L'antisémite s'est emparé de ce fait et l'a transformé en mythe : il prétend déceler son ennemi sur un simple coup d'œil.

La réaction de certains Israélites va donc à nier ce corps qui les trahit. Naturellement, cette négation variera d'intensité selon que leur aspect physique sera plus ou moins révélateur ; en tout cas, ils n'adhèrent pas à leur corps avec cette complaisance, ce sentiment tranquille de la propriété qui caractérisent la plupart des « Aryens ». Pour ceux-ci, le corps est un fruit de la terre française ; ils le possèdent par le moyen de cette participation magique et profonde qui leur assure déjà la jouissance de leur sol et de leur culture. Parce qu'ils en sont fiers, ils lui ont attaché un certain nombre de valeurs strictement irrationnelles qui sont destinées à exprimer les idéaux de la *vie* en tant que telle. Scheler les a justement nommées valeurs vitales ; elles ne concernent, en effet, ni les besoins élémentaires du corps, ni les demandes de l'esprit, mais un certain type d'épanouissement, un certain style biologique qui semble manifester le fonctionnement intime de l'organisme, l'harmonie et l'indépendance des organes, le métabolisme cellulaire et surtout le « projet de vivre », ce projet aveugle et rusé qui est le sens même de la finalité vivante. La grâce, la noblesse, la vivacité sont parmi ces valeurs. On constatera, en effet, que nous les saisissons sur les animaux eux-mêmes : on parlera de la grâce du chat, de la noblesse de l'aigle. Il va de soi que dans le concept de *race*, les gens font entrer un grand nombre de ces valeurs biologiques. La race elle-même n'est-elle pas une pure valeur vitale ; n'englobe-t-elle pas, dans sa structure profonde, un jugement de valeur, puisque l'idée même de race implique celle d'inégalité ? Dès lors, le chrétien, l'Aryen sent son corps d'une façon particulière : il n'y a pas chez lui une

pure et simple conscience des modifications massives de ses organes ; les renseignements que son corps lui envoie, ses appels et ses messages lui parviennent avec certains coefficients d'idéalité, sont toujours plus ou moins symboles de valeurs vitales. Il consacre même une partie de son activité à se procurer des perceptions de lui-même qui correspondent à son idéal vital. La nonchalance de nos élégants, la vivacité et « l'allant » qui caractérisa l'air à la mode de certaines époques, la démarche féroce de l'Italien fasciste, la grâce des femmes, toutes ces conduites biologiques visent à exprimer l'aristocratie du corps. À ces valeurs sont naturellement liées des antivaleurs, telles que le discrédit jeté sur les *basses fonctions* du corps, ainsi que des conduites et des sentiments sociaux : la pudeur par exemple. Celle-ci, en effet, n'est pas seulement la honte de montrer sa nudité, c'est aussi une certaine façon de tenir le corps pour précieux, c'est un refus d'y voir un simple instrument, c'est une manière de le cacher dans le sanctuaire de vêtements comme un objet de culte. Le Juif inauthentique est dépouillé par le chrétien de ses valeurs vitales. Si son corps se rappelle à lui, le concept de race apparaît aussitôt pour lui empoisonner ses sensations intimes. Les valeurs de noblesse et de grâce ont été accaparées par les Aryens qui les lui refusent. S'il acceptait ces valeurs, il serait contraint peut-être de reconsidérer la notion de supériorité ethnique avec toutes les conséquences qu'elle implique. Au nom même de l'idée *d'homme universel,* il refuse de prêter l'oreille à ces messages si particuliers que lui envoie son organisme ; au nom de la *rationalité,* il repousse les valeurs irrationnelles et n'accepte que les valeurs spirituelles ; l'universalité étant pour lui au sommet de l'échelle des valeurs, il conçoit une sorte de *corps universel et rationalisé.* Il n'a pas pour son corps le mépris des ascètes, il n'en fait pas une « guenille » ou une « bête » mais il ne le voit pas non plus sous les aspects d'un objet de culte : dans la mesure où il ne l'*oublie pas*, il le traite comme un instrument, qu'il se soucie uniquement d'adapter avec précision à ses fins. Et, de même qu'il se refuse à considérer les valeurs irrationnelles de la vie, de même il n'accepte pas d'établir une hiérarchie

entre les fonctions naturelles. Ce refus est à deux fins : d'une part, il entraîne la négation de la spécificité ethnique d'Israël et, d'autre part, c'est une arme impérialiste et offensive qui vise à persuader aux chrétiens que leurs corps ne sont que des outils. Le « manque de pudeur » que l'antisémite ne se fait pas défaut de reprocher à certains Juifs n'a pas d'autre origine. C'est tout d'abord une affectation de traiter le corps rationnellement. Si le corps est une mécanique, pourquoi jeter l'interdit sur les besoins d'excrétion ? Pourquoi exercer sur lui un contrôle perpétuel ? Il faut le soigner, le nettoyer, l'entretenir, sans joie, sans amour et sans honte, comme une machine. Mais en outre, on doit sans doute discerner, au moins dans quelques cas, au fond de cette impudeur, un certain désespoir : à quoi bon voiler la nudité d'un corps que le regard des Aryens a déshabillé une fois pour toutes ; être Juif sous leurs yeux, n'est-ce pas pis qu'être nu ? Et, bien entendu, ce rationalisme n'est pas l'apanage des Israélites : on trouverait nombre de chrétiens – les médecins par exemple – qui ont adopté sur leur propre corps ou sur celui de leurs enfants ce point de vue rationnel, mais il s'agit alors d'une conquête, d'un affranchissement qui coexiste, la plupart du temps, avec bien des survivances prélogiques. Le Juif, au contraire, ne s'est point exercé à critiquer les valeurs vitales : il s'est fait tel qu'il n'en a pas le sens. Il faudrait ajouter, d'ailleurs, contre l'antisémite, que ce malaise corporel peut avoir des résultats rigoureusement opposés et conduire à une honte du corps et à une pudeur extrême. On m'a cité beaucoup d'Israélites qui l'emportent en pudeur sur les chrétiens et dont le souci constant est de voiler leur corps, d'autres qui se préoccupent de le spiritualiser, c'est-à-dire – puisqu'on lui refuse les valeurs vitales – de l'habiller avec des significations spirituelles. Pour un chrétien le visage et les gestes de certains Juifs sont souvent gênants *à force de signifier*. Ils expriment trop et trop longtemps l'intelligence, la bonté, la résignation, la douleur.

On a coutume de railler les gestes rapides et, si je puis dire, volubiles, que le Juif fait avec ses mains lorsqu'il parle. Cette vivacité mimique est d'ailleurs

moins répandue qu'on le prétend. Mais ce qui importe surtout, c'est de la distinguer de certaines mimiques qui lui ressemblent en apparence : celles du Marseillais, par exemple. Chez le Marseillais, la mimique, emportée, rapide, intarissable, va avec un feu intérieur, une nervosité constante, un désir de rendre avec tout son corps ce qu'il voit ou ce qu'il sent. Chez le Juif, il y a avant tout le désir d'être totalement signifiant, de sentir son organisme comme un signe au service de l'idée, de transcender ce corps qui lui pèse vers les objets ou les vérités qui se dévoilent à sa raison. Ajoutons que la description, en des matières si délicates, doit s'entourer de beaucoup de précautions : ce que nous venons de dire ne convient pas à tous les Juifs inauthentiques et, surtout, offre une importance variable dans l'attitude générale du Juif, selon son éducation, son origine et surtout l'ensemble de son comportement.

Il me paraît que l'on pourrait expliquer de la même façon le fameux « manque de tact » israélite. Bien entendu, il y a dans cette accusation une part considérable de malveillance. Il reste que ce qu'on nomme le tact ressortit à « l'esprit de finesse » et que le Juif se méfie de l'esprit de finesse. Agir avec tact, c'est apprécier en un coup d'œil la situation, l'embrasser synthétiquement, la sentir plus encore que l'analyser, mais c'est, en même temps, diriger sa conduite en se référant à une foule de principes indistincts dont les uns concernent les valeurs vitales et dont d'autres expriment des traditions de politesse et de cérémonies tout à fait irrationnelles. Ainsi l'acte accompli « avec tact » implique que son auteur adopte une certaine conception du monde traditionnelle, synthétique et rituelle ; on ne peut *en rendre raison* ; il implique aussi un sens particulier des ensembles psychologiques, il n'est aucunement *critique*, ajoutons enfin qu'il ne prend tout son sens que dans une communauté strictement définie qui possède ses idéaux, ses mœurs et ses coutumes. Le Juif a autant de tact naturel que quiconque, si l'on entend par là la compréhension originelle de l'Autre ; mais il ne *cherche* pas à en avoir.

Accepter de fonder ses conduites sur le tact, ce serait reconnaître que la raison n'est pas un guide suffisant dans les relations humaines et que la tradition, les puissances obscures de l'intuition peuvent lui être supérieures lorsqu'il s'agit de s'adapter aux hommes ou de les manier ; ce serait admettre une casuistique, une morale des cas particuliers, donc renoncer à l'idée d'une nature humaine universelle réclamant des traitements universels ; il lui faudrait avouer que les situations concrètes sont incomparables entre elles comme d'ailleurs les hommes concrets, il lui faudrait verser dans le particularisme. Mais dès lors, il signe sa perte : car au nom de ce tact, l'antisémite le dénonce comme un cas particulier et l'exclut de la communauté nationale. Il y a donc chez le Juif une inclination marquée à croire que les pires difficultés se laissent résoudre par la raison ; il ne *voit* pas l'irrationnel, le magique, la nuance concrète et particulière ; il ne *croit* pas aux singularités de sentiments ; par une réaction de défense fort compréhensible, cet homme qui vit de l'opinion que les autres ont de lui, essaie de nier les valeurs d'opinion, il est tenté d'appliquer aux hommes les raisonnements qui conviennent aux choses ; il se rapproche du rationalisme analytique de l'ingénieur et de l'ouvrier : non parce qu'il est formé ou attiré par les choses, mais parce qu'il est repoussé par les hommes. Et la psychologie analytique qu'il construit substitue volontiers aux structures synthétiques de la conscience le jeu des intérêts, la composition des appétits, la somme algébrique des tendances. L'art de dominer, de séduire et de persuader devient un calcul rationnel. Seulement, il va de soi que l'explication des conduites humaines par les notions universelles risque de conduire à l'abstraction.

Et c'est bien, en effet, le goût de l'abstraction qui permet de comprendre le rapport spécial du Juif avec l'argent. Le Juif aime l'argent, dit-on. Pourtant la conscience collective, qui le dépeint volontiers comme âpre au gain, le confond rarement avec cet autre mythe populaire qu'est l'Avare et c'est même un thème favori d'imprécations pour l'antisémite que la prodigalité munificente du Juif. À vrai dire, si le Juif aime l'argent, ce n'est pas par un goût singulier pour la

monnaie de cuivre ou d'or ou pour les billets : souvent l'argent prend pour lui la forme abstraite d'actions, de chèques ou de compte en banque. Ce n'est donc pas à sa figuration sensible qu'il s'attache mais à sa forme abstraite. Il s'agit en réalité d'un pouvoir d'achat. Seulement, s'il préfère à toute autre cette forme de propriété, c'est qu'elle est universelle. Le mode d'appropriation par l'achat ne dépend pas, en effet, de la race de l'acheteur, il ne varie point avec son idiosyncrasie ; le *prix* de l'objet renvoie à un acheteur *quelconque,* défini seulement par le fait qu'il possède la somme marquée sur l'étiquette. Et lorsque la somme est versée, l'acheteur est légalement propriétaire de l'objet. Ainsi la propriété par achat est une forme abstraite et universelle de propriété qui s'oppose à l'appropriation singulière et irrationnelle par participation. Il y a ici un cercle vicieux : plus le Juif est riche, plus l'antisémite traditionaliste aura tendance à insister sur ce que la véritable propriété n'est pas la propriété légale, mais une adaptation du corps et de l'esprit à l'objet possédé : ainsi, nous l'avons vu, le pauvre récupère le sol et les biens spirituels français. La littérature antisémite fourmille de frères réponses adressées à des Juifs par de vertueux orphelins ou par de vieux nobles ruinés et dont le sens est, en substance, que l'honneur, l'amour, la vertu, le goût, etc. « ne s'achètent pas ». Mais plus l'antisémite insistera sur ce genre d'appropriation qui vise à exclure le Juif de la communauté, plus le Juif sera tenté d'affirmer que l'unique mode de propriété est la propriété légale qui s'obtient par achat. En opposition avec cette possession magique qu'on lui refuse et qui vient lui dérober jusqu'aux objets qu'il a achetés, il s'attache à l'argent comme au pouvoir légitime d'appropriation de l'homme universel et anonyme qu'il veut être. Et s'il insiste sur la puissance de l'argent, c'est pour défendre ses droits de consommateur dans une communauté qui les lui conteste, et c'est en même temps pour rationaliser le lien du possesseur à l'objet possédé, de manière à faire entrer la propriété dans le cadre d'une conception rationnelle de l'univers. L'achat, en effet, comme acte commercial rationnel, légitime la propriété et celle-ci se définit simplement comme droit

d'usage. En même temps, la *valeur* de l'objet acquis, au lieu d'apparaître comme je ne sais quel *mâna* mystique qui se révélerait aux seuls initiés, s'identifie avec son prix, lequel est publié et immédiatement connaissable pour n'importe qui. On voit tous les arrière-plans que comporte le goût du Juif pour l'argent : si l'argent définit la valeur, celle-ci est universelle et rationnelle, elle n'émane donc pas d'obscures sources sociales, elle est accessible à tous : dès lors, le Juif ne saurait être exclu de la société ; il s'y intègre comme acheteur et comme consommateur anonyme. L'argent est facteur d'intégration. Et aux belles formules de l'antisémite, « l'argent ne peut pas tout » ou « il y a des choses qui ne s'achètent pas », il répond parfois en affirmant la toute-puissance de l'argent : « On peut acheter toutes les consciences, il suffit d'y mettre le prix. » Il ne s'agit là ni de cynisme ni de bassesse : c'est seulement une contre-attaque. Il voudrait persuader à l'antisémite que les valeurs irrationnelles sont de pures apparences et qu'il n'est personne qui ne soit prêt à les monnayer. Si l'antisémite se laisse acheter, la preuve est faite : c'est qu'il préfère au fond, lui aussi, l'appropriation légale par achat à l'appropriation mystique par participation. Du coup, il rentre dans l'anonymat ; il n'est plus qu'un homme universel qui se définit uniquement par son pouvoir d'achat. Ainsi s'expliquent à la fois « l'âpreté au gain » du Juif et sa réelle générosité. Son « amour de l'argent » manifeste seulement sa décision délibérée de ne considérer comme valables que les rapports rationnels, universels et abstraits que l'homme soutient avec les choses ; le Juif est utilitariste parce que l'opinion lui refuse tout mode de jouissance des objets autre que *l'usage*. En même temps, il veut acquérir par l'argent les droits sociaux qu'on lui refuse à titre individuel. Il n'est pas choqué d'être aimé pour son argent : le respect, l'adulation que sa richesse lui procure s'adressent à l'être anonyme qui possède *tel* pouvoir d'achat ; or, c'est précisément cet anonymat qu'il cherche : de façon assez paradoxale, il veut être riche *pour passer inaperçu*.

Ces indications devraient nous permettre de tracer les traits principaux de la sensibilité juive. Celle-ci, on s'en doute, est profondément marquée par le choix

que le Juif fait de lui-même et du sens de sa situation. Mais il ne s'agit pas ici de faire un portrait. Nous nous contenterons donc d'évoquer la longue patience du Juif et cette attente de la persécution, ce pressentiment de la catastrophe qu'il cherche à se masquer pendant les années heureuses et qui jaillit soudain, dès que le ciel se couvre, sous forme d'*aura* prophétique ; nous signalerons la nature particulière de son humanisme, cette volonté de fraternité universelle qui se bute contre le plus obstiné des particularismes et le mélange bizarre d'amour, de mépris, d'admiration, de méfiance qu'il a pour ces hommes qui ne veulent pas de lui. Ne croyez pas qu'il suffise d'aller à lui les bras ouverts pour qu'il vous donne sa confiance : il a appris à discerner l'antisémitisme sous les plus tonitruantes manifestations de libéralisme. Il est aussi méfiant à l'égard des chrétiens que les ouvriers à l'égard des jeunes bourgeois qui « se penchent sur le peuple ». Sa psychologie utilitariste le conduit à chercher derrière les témoignages de sympathie que certains lui prodiguent le jeu des intérêts, le calcul, la comédie de la tolérance. Il se trompe rarement d'ailleurs. Mais pourtant, il recherche passionnément ces témoignages, il aime ces honneurs dont il se défie, il souhaite d'être de l'autre côté de la barrière avec eux, parmi eux, il caresse le rêve impossible d'être soudain guéri de sa suspicion universelle par une affection manifeste, par des preuves évidentes de bonne volonté. Il faudrait décrire ce monde à deux pôles, cette humanité scindée en deux et indiquer que chaque sentiment juif a une qualité différente selon qu'il s'adresse à un chrétien ou à un Juif : l'amour d'un Juif pour une Juive n'est pas de même nature que l'amour qu'il porte à une « Aryenne » ; il y a un dédoublement profond de la sensibilité juive, qui se masque sous les dehors d'un humanisme universaliste. Il faudrait noter enfin la fraîcheur désarmée et la spontanéité inculte des sentiments juifs : tout entier occupé de rationaliser le monde, l'Israélite inauthentique peut sans doute *analyser* ses affections, mais il ne peut les cultiver ; il se peut qu'il soit Proust mais non Barrès. C'est que la culture des sentiments et du moi suppose un traditionalisme profond, un goût du particulier et de

l'irrationnel, un recours à des méthodes empiriques, la jouissance tranquille de privilèges mérités : ce sont là les principes d'une sensibilité aristocratique. À partir de là, le chrétien mettra tous ses soins à se traiter comme une plante de luxe ou comme ces barriques de bon vin qu'on envoyait jusqu'aux Indes pour les ramener ensuite en France, parce que l'air des mers les pénétrait et donnait au vin qu'elles contenaient une saveur nonpareille. La culture du moi est toute magique et participationniste, mais cette attention perpétuellement tournée vers soi finit par porter quelques fruits. Le Juif qui se fuit et qui conçoit les processus psychologiques comme des agencements mécaniques plutôt que comme l'épanouissement d'un organisme, assiste sans doute au jeu de ses inclinations, car il s'est placé sur le plan réflexif, mais il ne les travaille pas ; il n'est même pas sûr qu'il en saisisse le véritable sens : l'analyse réflexive n'est pas le meilleur instrument d'enquête psychologique. Ainsi le rationaliste est-il sans cesse débordé par une masse mouvante et fraîche de passions et d'émotions. Il joint une sensibilité brute aux raffinements de la culture intellectuelle. Il y a une sincérité, une jeunesse, une chaleur dans les manifestations d'amitié d'un Juif qu'on trouvera rarement chez le chrétien, empêtré dans ses traditions et ses cérémonies. C'est ce qui donne aussi ce caractère désarmé à la souffrance juive, la plus bouleversante des souffrances. Mais il n'est pas dans notre sujet d'y insister. Il nous suffit d'avoir indiqué les conséquences que peut avoir l'inauthenticité juive. Nous nous contenterons, pour finir, d'indiquer à grands traits ce qu'on appelle l'*inquiétude* juive. Car les Juifs sont souvent inquiets. Un Israélite n'est jamais sûr de sa place ou de ses possessions ; il ne saurait même affirmer qu'il sera encore demain dans le pays qu'il habite aujourd'hui, sa situation, ses pouvoirs et jusqu'à son droit de vivre peuvent être mis en question d'une minute à l'autre ; en outre, il est, nous l'avons vu, hanté par cette image insaisissable et humiliante que les foules hostiles ont de lui. Son histoire est celle d'une errance de vingt siècles ; à chaque instant, il doit s'attendre à reprendre son bâton. Mal à l'aise jusque dans sa peau, ennemi irréconcilié de son corps, poursuivant le rêve

impossible d'une assimilation qui se dérobe à mesure qu'il tente de s'en approcher, il n'a jamais la sécurité épaisse de l'« Aryen » solidement établi sur ses terres, et si certain de ses titres de propriété qu'il peut aller jusqu'à oublier qu'il est propriétaire et à trouver *naturel* le lien qui l'unit à son pays. Seulement, il ne faudrait pas croire que l'inquiétude juive est métaphysique. On l'assimilerait à tort à l'angoisse que provoque en nous la considération de la condition humaine. Je dirais volontiers que l'inquiétude métaphysique est un luxe que le Juif, pas plus que l'ouvrier, ne peut aujourd'hui se permettre. Il faut être sûr de ses droits et profondément enraciné dans le monde, il faut n'avoir aucune des craintes qui assaillent chaque jour les classes ou les minorités opprimées, pour se permettre de s'interroger sur la place de l'homme dans le monde et sur sa destinée. En un mot, la métaphysique est l'apanage des classes dirigeantes aryennes. Qu'on ne voie pas dans ces remarques une tentative pour la discréditer : elle redeviendra le souci essentiel de l'homme lorsque les hommes se seront libérés. L'inquiétude du Juif n'est pas métaphysicienne, elle est sociale. Ce qui fait l'objet ordinaire de son souci, ce n'est pas encore la place de l'homme dans le monde, mais sa place dans la société : il ne voit pas le délaissement de chacun au milieu d'un univers muet, parce qu'il n'émerge pas encore de la société dans le monde. C'est parmi les hommes qu'il se sent délaissé ; le problème racial lui bouche l'horizon. Son inquiétude n'est point de celles qui veulent se perpétuer ; il ne s'y complaît pas : il veut être rassuré. On me faisait remarquer qu'il n'y a pas eu en France de Juif surréaliste. C'est que le surréalisme, à sa manière, pose la question de la destinée humaine. Ses entreprises de démolition et le grand bruit qu'il a mené autour d'elles, ce furent les jeux luxueux de jeunes bourgeois bien à l'aise dans un pays vainqueur et qui leur appartenait. Le Juif ne songe point à démolir, ni à considérer la condition humaine dans sa nudité. C'est *l'homme social* par excellence, parce que son tourment est social. C'est la société, non le décret de Dieu, qui a fait de lui un Juif, c'est elle qui a fait naître le problème juif et, comme il est contraint de se choisir tout entier dans les perspectives que définit

ce problème, c'est dans et par le social qu'il choisit son existence même ; son projet constructif de s'intégrer dans la communauté nationale est social, social l'effort qu'il fait pour se penser, c'est-à-dire pour se situer parmi les autres hommes, sociales ses joies et ses peines ; mais c'est parce que la malédiction qui pèse sur lui est sociale. Si, par conséquent, on lui reproche son inauthenticité métaphysique, si l'on fait remarquer que son inquiétude perpétuelle s'accompagne d'un radical positivisme, qu'on n'oublie pas que les reproches se retournent contre ceux qui les formulent : le Juif est social parce que l'antisémite l'a fait tel

Tel est donc cet homme traqué, condamné à se choisir sur la base de faux problèmes et dans une situation fausse, privé du sens métaphysique par l'hostilité menaçante de la société qui l'entoure, acculé à un rationalisme de désespoir. Sa vie n'est qu'une longue fuite devant les autres et devant lui-même. On lui a aliéné jusqu'à son propre corps, on a coupé en deux sa vie affective, on l'a réduit à poursuivre dans un monde qui le rejette, le rêve impossible d'une fraternité universelle. À qui la faute ? Ce sont nos yeux qui lui renvoient l'image inacceptable qu'il veut se dissimuler. Ce sont nos paroles et nos gestes – *toutes* nos paroles et *tous* nos gestes, notre antisémitisme, mais tout aussi bien notre libéralisme condescendant – qui l'ont empoisonné jusqu'aux moelles – ; c'est nous qui le contraignons à *se choisir juif,* soit qu'il se fuie, soit qu'il se revendique, c'est nous qui l'avons acculé au dilemme de l'inauthenticité ou de l'authenticité juive. Nous avons créé cette espèce d'hommes qui n'a de sens que comme produit artificiel d'une société capitaliste (ou féodale), qui n'a pour raison d'être que de servir de bouc émissaire à une collectivité encore prélogique. Cette espèce d'hommes qui *témoigne de l'homme* plus que toutes les autres parce qu'elle est née de réactions secondaires à l'intérieur de l'humanité, cette quintessence d'homme, disgraciée, déracinée, originellement vouée à l'inauthenticité ou au martyre. Il n'est pas un de nous qui ne soit, en cette

circonstance, totalement coupable et même criminel ; le sang juif que les nazis ont versé retombe sur toutes nos têtes.

Reste, dira-t-on, que le Juif est libre : il peut choisir d'être authentique. C'est vrai, mais il faut d'abord comprendre que *cela ne nous regarde pas* : le captif est toujours libre de s'évader, s'il est bien entendu qu'il risque la mort en franchissant les barbelés ; est-ce que son geôlier en est moins coupable ? L'authenticité juive consiste à se choisir *comme juif,* c'est-à-dire à réaliser sa condition juive. Le Juif authentique abandonne le mythe de l'homme universel : il se connaît et se veut dans l'histoire comme créature historique et damnée ; il a cessé de se fuir et d'avoir honte des siens. Il a compris que la société est mauvaise ; au monisme naïf du Juif inauthentique, il substitue un pluralisme social ; il sait qu'il est *à part,* intouchable, honni, proscrit et c'est *comme tel* qu'il se revendique. Du coup, il renonce à son optimisme rationaliste : il voit que le monde est morcelé par des divisions irrationnelles et en acceptant ce morcellement – du moins en ce qui le concerne –, en se proclamant Juif, il fait siennes certaines de ces valeurs et de ces divisions ; il choisit ses frères et ses pairs : ce sont les autres Juifs ; il parie pour la grandeur humaine puisqu'il accepte de vivre dans une condition qui se définit précisément comme invivable, puisqu'il tire son orgueil de son humiliation. Il ôte tout pouvoir et toute virulence à l'antisémitisme du moment même qu'il cesse d'être passif. Car le Juif inauthentique fuyait sa réalité juive et c'était l'antisémite qui le faisait Juif malgré lui ; au lieu que le Juif authentique *se fait juif* lui-même et de lui-même, envers et contre tous ; il accepte tout jusqu'au martyre et l'antisémite désarmé doit se contenter d'aboyer sur son passage sans pouvoir le marquer. Du coup, le Juif, comme tout homme authentique, échappe à la description : les caractères communs que nous avons relevés chez les Juifs inauthentiques émanaient de leur inauthenticité commune. Nous n'en retrouverons aucun chez le Juif authentique : il est ce qu'il se fait, voilà tout ce qu'on peut dire. Il se retrouve

dans son délaissement consenti, un homme, tout un homme, avec les horizons métaphysiques que comporte la condition humaine.

Les bonnes âmes ne sauraient toutefois se tranquilliser en disant : « Eh bien, puisque le Juif est libre, qu'il soit donc authentique et nous aurons la paix. » Le choix de l'authenticité n'est pas une solution sociale du problème juif ; ce n'est même pas une solution individuelle. Sans doute, les Juifs authentiques sont-ils aujourd'hui beaucoup plus nombreux qu'on ne l'imagine. Les souffrances qu'ils ont endurées ces dernières années n'ont pas peu contribué à leur dessiller les yeux et il me paraît même probable qu'il y a plus de Juifs authentiques que d'authentiques chrétiens. Mais le choix qu'ils ont fait d'eux-mêmes ne facilite pas leur action individuelle, bien au contraire. Voici, par exemple, un Juif français « authentique » qui, après s'être battu en 1940, dirige à Londres une revue de propagande française pendant l'Occupation. Il écrit sous un pseudonyme parce qu'il veut éviter que sa femme, « aryenne », et demeurée en France soit inquiétée. C'est ce que font aussi beaucoup de Français émigrés ; et on le trouve bon lorsqu'il s'agit d'eux. Mais quant à lui, on lui refuse ce droit : « Ah ! dit-on, voilà encore un youtre qui veut dissimuler son origine. » Il choisit les articles qu'il publie en tenant compte uniquement de leur valeur. Si la proportion des articles juifs est, par hasard, considérable, les lecteurs ricanent, on lui écrit :

« Voilà la grande famille qui se reconstitue. » S'il refuse un article juif, au contraire, on dit qu'il « fait de l'antisémitisme ». Eh bien, dira-t-on, qu'il s'en moque, puisqu'il est authentique. Cela est vite dit : il ne peut pas s'en moquer puisque, précisément, *son action est de propagande* ; il dépend donc de l'opinion. « Fort bien : alors c'est que ce genre d'action est interdit aux Juifs ; qu'il s'en abstienne. » Nous y voilà : vous accepteriez l'authenticité si elle conduisait droit au ghetto. Et c'est vous qui refusez d'y voir une solution du problème. Socialement, d'ailleurs, les choses ne vont pas mieux : les circonstances que nous avons créées sont telles qu'elle aboutit à semer la division parmi les Juifs. Le choix de l'authenticité peut, en effet, conduire à des décisions politiques

opposées. Le Juif peut se choisir authentique en revendiquant sa place de Juif, avec ses droits et son martyre, dans la communauté française ; il peut avoir avant tout le souci de prouver que la meilleure façon pour lui d'être Français, c'est de s'affirmer *Juif français.* Mais il peut aussi être amené par son choix à revendiquer une nation juive possédant un sol et une autonomie, il peut se persuader que l'authenticité juive exige que le Juif soit soutenu par une communauté israélite. Il ne serait pas impossible de concevoir que ces choix opposés puissent s'accorder et se compléter comme deux manifestations de la réalité juive. Mais il faudrait pour cela que les actes des Juifs ne fussent pas épiés et ne courussent pas le risque perpétuel de fournir des armes contre eux à leurs adversaires. Si nous n'avions pas fait au Juif *sa situation* de Juif il s'agirait en somme d'une option, toujours possible, entre Jérusalem et la France ; l'immense majorité des Israélites français choisiraient de demeurer en France, un petit nombre irait grossir la nation juive en Palestine ; cela ne signifierait aucunement que le Juif intégré à la collectivité française conservât des attaches avec Tel-Aviv ; tout au plus, la Palestine pourrait-elle représenter à ses yeux une sorte de valeur idéale, un symbole, et l'existence d'une communauté juive autonome serait infiniment moins dangereuse pour l'intégrité de la société française que celle, par exemple, d'un clergé ultramontain que nous tolérons parfaitement. Mais l'état actuel des esprits fait d'une option si légitime une source de conflit entre les Israélites. Aux yeux de l'antisémite, la constitution d'une nation juive fournit la preuve que le Juif est déplacé dans la communauté française. Autrefois, on lui reprochait sa race, à présent, on le considère comme ressortissant d'un pays étranger ; il n'a que faire parmi nous, qu'il aille donc à Jérusalem. Ainsi l'authenticité, lorsqu'elle conduit au sionisme, est nuisible aux Juifs qui veulent demeurer dans leur patrie originelle, parce qu'elle donne des arguments à l'antisémite. Le Juif français s'irrite contre le sioniste qui vient encore compliquer une situation déjà si délicate et le sioniste s'irrite contre le Juif français qu'il accuse *a priori* d'inauthenticité. Ainsi, le choix d'authenticité apparaît comme une

détermination *morale* apportant au Juif une certitude sur le plan éthique, mais il ne saurait aucunement servir de solution sur le plan social et politique : la situation du Juif est telle que tout ce qu'il fait se retourne contre lui.

---

1 Notons tout de suite qu'il s'agit ici d'une légende créée par la propagande chrétienne de la diaspora. Il est bien évident que la croix est un supplice *romain* et que le Christ a été exécuté *par les Romains* comme agitateur politique.

2 Écrit en octobre 1944.

4

Les remarques que nous venons de faire ne prétendent pas, bien entendu, conduire à une solution du problème juif. Mais, il n'est pas impossible, en tout cas, de préciser, à partir d'elles, les conditions dans lesquelles une solution peut être envisagée. Nous venons de voir, en effet, que, contrairement à une opinion répandue, ce n'est pas le caractère juif qui provoque l'antisémitisme mais, au contraire, que c'est l'antisémite qui crée le Juif. Le phénomène premier est donc l'antisémitisme, structure sociale régressive et conception du monde prélogique. Ceci posé, que veut-on ? Il faut remarquer, en effet, que la solution du problème comporte la définition du but à atteindre et des moyens de l'atteindre. Fort souvent, on discute sur les moyens alors qu'on est encore incertain sur le but

Que peut-on vouloir, en effet ? L'assimilation ? Mais c'est un rêve : le véritable adversaire de l'assimilation, nous l'avons établi, ce n'est pas le Juif, c'est l'antisémite. Depuis son émancipation, c'est-à-dire depuis un siècle et demi, environ, le Juif s'ingénie à se faire accepter par une société qui le repousse. Il serait donc vain d'agir sur lui pour hâter cette intégration qui recule toujours devant lui : tant qu'il y aura un antisémitisme, l'assimilation ne pourra pas être réalisée. Il est vrai qu'on envisage d'employer les grands moyens : certains Juifs demandent eux-mêmes qu'on débaptise tous les Israélites, qu'on les oblige à se nommer Durand et Dupont. Mais la mesure est insuffisante : il faudrait y ajouter une politique des mariages mixtes et des interdictions rigoureuses visant les pratiques de la religion et, en particulier, la circoncision. Je le dis tout net : ces mesures me paraissent inhumaines. Il se peut, en effet, que Napoléon ait

songé à y recourir : mais Napoléon envisageait précisément de sacrifier la personne à la communauté. Aucune démocratie ne peut accepter de réaliser l'intégration des Juifs au prix de cette coercition. D'ailleurs, un semblable procédé ne peut être prôné que par des Juifs inauthentiques en proie à une crise d'antisémitisme ; il ne vise à rien moins qu'à liquider la race juive ; il représente, poussée à l'extrême, la tendance que nous avons notée chez le démocrate, à supprimer purement et simplement le Juif au profit de *l'homme.* Mais *l'homme* n'existe pas : il y a des juifs, des protestants, des catholiques ; il y a des Français, des Anglais, des Allemands ; il y a des blancs, des noirs, des jaunes. Il s'agit, en somme, d'anéantir une communauté spirituelle fondée sur les mœurs et l'affection au profit d'une collectivité nationale. La plupart des Juifs conscients refuseront l'assimilation, si elle se présente à eux sous cet aspect. Certes, ils rêvent de s'intégrer à la nation *mais en tant que Juifs*, qui donc oserait le leur reprocher ? On les a contraints de se penser Juifs, on les a amenés à prendre conscience de leur solidarité avec les autres Juifs ; doit-on s'étonner qu'ils repoussent à présent des mesures qui tendent à détruire Israël ? On objectera vainement qu'ils forment une nation dans la nation. Nous avons essayé de le montrer, la communauté juive n'est ni nationale, ni internationale, ni religieuse, ni ethnique, ni politique : c'est une communauté quasi *historique.* Ce qui fait le Juif, c'est sa situation concrète ; ce qui l'unit aux autres Juifs, c'est l'identité de situation. Ce corps quasi historique ne saurait être considéré comme un élément étranger dans la société. Bien au contraire, il lui est nécessaire. Si l'Église a toléré son existence, en un temps où elle était toute-puissante, c'est qu'il assumait certaines fonctions économiques qui le rendaient indispensable. Aujourd'hui, ces fonctions sont accessibles à tous, mais cela ne signifie pas que le Juif, comme facteur spirituel, ne contribue pas à donner à la nation française son caractère particulier et son équilibre. Nous avons décrit objectivement, sévèrement peut-être, les traits du Juif inauthentique : il n'en est pas un seul qui s'oppose à son assimilation *comme tel* dans la société nationale. Au contraire, son rationalisme,

son esprit critique, son rêve d'une société contractuelle, d'une fraternité universelle, son humanisme, font de lui comme un indispensable levain de cette société. Ce que nous proposons ici est un libéralisme concret. Nous entendons par là que toutes les personnes qui collaborent, par leur travail, à la grandeur d'un pays, ont droit plénier de citoyen dans ce pays. Ce qui leur donne ce droit n'est pas la possession d'une problématique et abstraite « nature humaine », mais leur participation active à la vie de la société. Cela signifie donc que les Juifs, comme aussi bien les Arabes ou les Noirs, dès lors qu'ils sont solidaires de l'entreprise nationale, ont droit de regard sur cette entreprise ; ils sont citoyens. Mais ils ont ces droits *à titre* de Juifs, de Noirs, ou d'Arabes, c'est-à-dire comme personnes concrètes. Dans les sociétés où la femme vote, on ne demande pas aux électrices de changer de sexe en approchant de l'urne : la voix de la femme vaut rigoureusement celle de l'homme, mais c'est en tant que femme qu'elle vote, avec ses passions et ses soucis de femme, avec son caractère de femme. Lorsqu'il s'agit des droits légaux du Juif et des droits plus obscurs, mais aussi indispensables, qui ne sont écrits dans aucun code, ce n'est pas en tant qu'il y a en lui un chrétien possible qu'on doit lui reconnaître ses droits, c'est en tant qu'il est Juif français : c'est avec son caractère, ses mœurs, ses goûts, sa religion s'il en a une, son nom, ses traits physiques que nous *devons* l'accepter. Et si cette acceptation est totale et sincère, elle facilitera d'abord au Juif le choix de l'authenticité, et puis, peu à peu, elle rendra possible sans violence, par le cours même de l'histoire, cette assimilation qu'on veut devoir à la contrainte.

Mais le libéralisme concret que nous venons de définir est un but ; il risque fort de devenir un simple idéal si nous ne déterminons pas les moyens de l'atteindre. Or, nous l'avons montré, il ne saurait être question d'agir sur le Juif. Le problème juif est né de l'antisémitisme ; donc c'est l'antisémitisme qu'il faut supprimer pour le résoudre. La question revient donc à celle-ci : comment agir sur l'antisémitisme ? Les procédés ordinaires et en particulier la propagande et l'instruction ne sont pas négligeables : il serait à souhaiter que l'enfant reçoive à

l'école une éducation qui lui permette d'éviter les erreurs passionnées. On peut craindre, toutefois, que les résultats ne soient purement individuels. De la même façon, il ne faut pas craindre d'interdire par des lois permanentes les propos et les actes qui tendent à jeter le discrédit sur une catégorie de Français. Mais ne nous illusionnons pas sur l'efficacité de ces mesures : les lois n'ont jamais gêné et ne gêneront jamais l'antisémite, qui a conscience d'appartenir à une société mystique en dehors de la légalité. On peut accumuler les décrets et les interdits : ils viendront toujours de la France légale et l'antisémite prétend qu'il représente la France réelle.

Rappelons-nous que l'antisémitisme est une conception du monde manichéiste et primitive où la haine du Juif prend place à titre de grand mythe explicatif. Nous avons vu qu'il ne s'agit pas d'une opinion isolée, mais du choix global qu'un homme en situation fait de lui-même et du sens de l'univers. C'est l'expression d'un certain sens farouche et mystique de la propriété immobilière. Si nous voulons rendre ce choix impossible, il ne suffit pas de s'adresser par la propagande, l'éducation et les interdictions légales, à *la liberté* de l'antisémite. Puisqu'il est, comme tout homme, une liberté en situation, c'est sa situation qu'il faut modifier de fond en comble : il suffit en effet de changer les perspectives du choix pour que le choix se transforme ; ce n'est point qu'on atteigne alors la liberté : mais la liberté décide sur d'autres bases, à propos d'autres structures. Le politique ne peut jamais agir sur la liberté des citoyens et sa position même lui interdit de s'en soucier autrement que d'une façon négative, c'est-à-dire en prenant soin de ne pas l'entraver ; il n'agit jamais que sur les situations. Nous constatons que l'antisémitisme est un effort passionné pour réaliser une union nationale *contre* la division des sociétés en classes. La fragmentation de la communauté en groupes hostiles les uns aux autres, on tente de la supprimer en portant les passions communes à une température telle qu'elles fassent fondre les barrières. Et comme, cependant, les divisions subsistent, puisque leurs causes économiques et sociales n'ont pas été touchées,

on vise à les ramasser toutes en une seule : les distinctions entre riches et pauvres, entre classes travailleuses et classes possédantes, entre pouvoirs légaux et pouvoirs occultes, entre citadins et ruraux, etc., on les résume toutes en celle du Juif et du non-Juif. Cela signifie que l'antisémitisme est une représentation mythique et bourgeoise de la lutte des classes et qu'il ne saurait exister dans une société sans classes. Il manifeste la *séparation* des hommes et leur isolement au sein de la communauté, le conflit des intérêts, le morcellement des passions : il ne saurait exister que dans les collectivités où une solidarité assez lâche unit des pluralités fortement structurées ; c'est un phénomène de pluralisme social. Dans une société dont les membres sont tous solidaires, parce que tous engagés dans la même entreprise, il n'y aurait pas de place pour lui. Enfin, il manifeste une certaine liaison mystique et participationniste de l'homme à son « bien » qui résulte du régime actuel de la propriété. Aussi, dans une société sans classes et fondée sur la propriété collective des instruments de travail, lorsque l'homme, délivré des hallucinations de l'arrière-monde, se lancera enfin dans *son* entreprise, qui est de faire exister le règne humain, l'antisémitisme n'aura plus aucune raison d'être : on l'aura coupé dans ses racines. Ainsi le Juif authentique qui se pense comme Juif parce que l'antisémite l'a mis en situation de Juif n'est pas plus opposé à l'assimilation que l'ouvrier qui prend conscience de son appartenance à une classe n'est opposé à la liquidation des classes. Bien au contraire, dans les deux cas, c'est par la prise de conscience qu'on hâtera la suppression de la lutte des classes et du racisme. Simplement, le Juif authentique renonce *pour lui* à une assimilation aujourd'hui impossible et l'attend pour ses fils de la liquidation radicale de l'antisémitisme. Le Juif d'aujourd'hui est en pleine guerre. Qu'est-ce à dire, sinon que la révolution socialiste est nécessaire et suffisante pour supprimer l'antisémite ; c'est *aussi* pour les Juifs que nous ferons la révolution.

Et en attendant ? Car enfin, c'est une solution paresseuse que de se reposer sur la révolution future du soin de liquider la question juive. Or, elle nous intéresse tous directement ; nous sommes tous solidaires du Juif puisque l'antisémitisme

conduit tout droit au national-socialisme. Et, si nous ne respectons pas la personne de l'Israélite, qui donc nous respectera ? Si nous sommes conscients de ces dangers, si nous avons vécu dans la honte notre complicité involontaire avec les antisémites, qui a fait de nous des bourreaux, peut-être commencerons-nous à comprendre qu'il faut lutter pour le Juif, ni plus ni moins que pour nous-mêmes. On m'apprend qu'une ligue juive contre l'antisémitisme vient de renaître. J'en suis enchanté : cela prouve que le sens de l'authenticité se développe chez les Israélites. Mais cette ligue sera-t-elle bien efficace ? Beaucoup de Juifs – et des meilleurs – hésitent à y entrer par une sorte de modestie : « Voilà bien des affaires », me disait l'un d'eux récemment. Et il ajoutait assez maladroitement, mais avec une sincère et profonde pudeur : « L'antisémitisme et les persécutions, ça n'a pas d'importance. » On comprendra sans peine cette répugnance. Mais *nous* qui ne sommes pas Juifs, devons-nous la partager ? Richard Wright, l'écrivain noir, disait récemment : « Il n'y a pas de problème noir aux États-Unis, il n'y a qu'un problème blanc. » Nous dirons de la même façon que l'antisémitisme n'est pas un problème juif : c'est *notre* problème. Puisque nous sommes coupables et que nous risquons d'en être, nous aussi, les victimes, il faut que nous soyons bien aveugles pour ne pas voir que c'est notre affaire au premier chef. Ce n'est pas d'abord aux Juifs qu'il appartient de faire une ligue militante contre l'antisémitisme, c'est à nous. Il va de soi qu'une semblable ligue ne supprimera pas le problème. Mais si elle se ramifiait dans toute la France, si elle obtenait d'être officiellement reconnue par l'État, si son existence suscitait, dans d'autres pays, d'autres ligues toutes semblables auxquelles elle s'unirait pour former enfin une association internationale, si elle intervenait efficacement partout où on lui aurait signalé des injustices, si elle agissait par la presse, la propagande et l'enseignement, elle atteindrait un triple résultat : d'abord elle permettrait aux adversaires de l'antisémitisme de se compter et de s'unir en une collectivité active ; ensuite elle rallierait, par la force d'attraction que manifeste toujours un groupe organisé, bon nombre d'hésitants

qui ne pensent *rien* sur la question juive ; enfin elle offrirait à un adversaire qui oppose volontiers le pays réel au pays légal, l'image d'une communauté concrète engagée, par-delà l'abstraction universaliste de la légalité, dans un combat particulier. Ainsi ôterait-elle à l'antisémite son argument favori qui repose sur le mythe du concret. La cause des Israélites serait à demi gagnée, si seulement leurs amis trouvaient pour les défendre un peu de la passion et de la persévérance que leurs ennemis mettent à les perdre. Pour éveiller cette passion, il ne faudra pas s'adresser à la générosité des Aryens : chez le meilleur, cette vertu est à éclipses. Mais il conviendra de représenter à chacun que le destin des Juifs est *son* destin. Pas un Français ne sera libre tant que les Juifs ne jouiront pas de la plénitude de leurs droits. Pas un Français ne sera en sécurité tant qu'un Juif, en France et *dans le monde entier*, pourra craindre pour sa vie.

GALLIMARD
5, rue Gaston-Gallimard, 75328 Paris cedex 07
www.gallimard.fr

© *Éditions Gallimard, 1954.* Pour l'édition papier.
© *Éditions Gallimard, 2017.* Pour l'édition numérique.

Couverture : Manekatz, *Rabbin à la Thora et à la barbe rouge* © ADAGP, 2006. Musée du Petit-Palais, Genève. Photo Edimedia.

Le présent ouvrage a bénéficié du soutien du CNL pour sa numérisation.

DU MÊME AUTEUR

Aux Éditions Gallimard

Romans

LA NAUSÉE (Folio).
LES CHEMINS DE LA LIBERTÉ, I : L'ÂGE DE RAISON (Folio).
LES CHEMINS DE LA LIBERTÉ, II : LE SURSIS (Folio).
LES CHEMINS DE LA LIBERTÉ, III : LA MORT DANS L'ÂME (Folio).
ŒUVRES ROMANESQUES (Bibliothèque de la Pléiade).

Nouvelles

LE MUR *(Le mur – La chambre – Érostrate – Intimité – L'enfance d'un chef)* (Folio).

Théâtre

THÉÂTRE, I : *Les mouches – Huis clos – Morts sans sépulture – La putain respectueuse.*
LES MAINS SALES (Folio).
LE DIABLE ET LE BON DIEU (Folio).
KEAN, d'après Alexandre Dumas.
NEKRASSOV (Folio).
LES SÉQUESTRÉS D'ALTONA (Folio).
LES TROYENNES, d'après Euripide.
THÉÂTRE COMPLET (Bibliothèque de la Pléiade).

Littérature

SITUATIONS, I, II, III, IV, V, VI, VII, VIII, IX, X.
BAUDELAIRE (Folio Essais).
CRITIQUES LITTÉRAIRES (FolioEssais).
QU'EST-CE QUE LA LITTÉRATURE ? (Folio Essais.)
SAINT GENET, COMÉDIEN ET MARTYR (Les Œuvres complètes de Jean Genet, tome I).
LES MOTS (Folio).
LES ÉCRITS DE SARTRE, de Michel Contat et Michel Rybalka.
L'IDIOT DE LA FAMILLE, *Gustave Flaubert de 1821 à 1857,* I, II et III (*nouvelle édition revue et augmentée).*
PLAIDOYER POUR LES INTELLECTUELS.
UN THÉÂTRE DE SITUATIONS (Folio).
CARNETS DE LA DRÔLE DE GUERRE (septembre 1939-mars 1940).
LETTRES AU CASTOR et à quelques autres :
I. 1926-1939.
II. 1940-1963.
MALLARMÉ, *La lucidité et sa face d'ombre.*
ÉCRITS DE JEUNESSE.
LA REINE ALBEMARLE OU LE DERNIER TOURISTE

Philosophie

L'IMAGINAIRE, *Psychologie phénoménologique de l'imagination* (Folio Essais).
L'ÊTRE ET LE NÉANT, *Essai d'ontologie phénoménologique.*
L'EXISTENTIALISME EST UN HUMANISME (FolioEssais).
CAHIERS POUR UNE MORALE.
CRITIQUE DE LA RAISON DIALECTIQUE *(précédé de* QUESTIONS DE MÉTHODE), I : *Théorie des ensembles pratiques.*
CRITIQUE DE LA RAISON DIALECTIQUE, II : *L'intelligibilité de l'Histoire.*

QUESTIONS DE MÉTHODE (collection « Tel »),
VÉRITÉ ET EXISTENCE.
SITUATIONS PHILOSOPHIQUES (collection « Tel »).

Essais politiques

RÉFLEXIONS SUR LA QUESTION JUIVE.
ENTRETIENS SUR LA POLITIQUE, avec David Rousset et Gérard Rosenthal.
L'AFFAIRE HENRI MARTIN, textes commentés par Jean-Paul Sartre.
ON A RAISON DE SE RÉVOLTER, avec Philippe Gavi et Pierre Victor.

Scénarios

L'ENGRENAGE (Folio).
LE SCÉNARIO FREUD.
SARTRE, *un film réalisé par Alexandre Astruc et Michel Contat.*
LES JEUX SONT FAITS (Folio).

Entretiens

Entretiens avec Simone de Beauvoir, *in* LA CÉRÉMONIE DES ADIEUX de Simone de Beauvoir.

Iconographie

SARTRE, IMAGES D'UNE VIE, album préparé par L. Sendyk-Siegel, commentaire de Simone de Beauvoir.
ALBUM SARTRE. Iconographie choisie et commentée par Annie Cohen-Solal.

Jean-Paul Sartre
Réflexions sur la question juive

*Présentation par Arlette Elkaïm-Sar*tre

Si un homme attribue tout ou partie des malheurs du pays et de ses propres malheurs à la présence d'éléments juifs dans la communauté, s'il propose de remédier à cet état de choses en privant les juifs de certains de leurs droits ou en les écartant de certaines fonctions économiques et sociales ou en les expulsant du territoire ou en les exterminant tous, on dit qu'il a des *opinions* antisémites.
Ce mot *d'opinion* fait rêver...

Jean-Paul Sartre

Cette édition électronique du livre *Réflexions sur la question juive* de Jean-Paul Sartre a été réalisée le 02 octobre 2017 par les Éditions Gallimard.
Elle repose sur l'édition papier du même ouvrage (ISBN : 9782070322879 - Numéro d'édition : 299874).
Code Sodis : N92619 - ISBN : 9782072756061 - Numéro d'édition : 325482

Ce livre numérique a été converti initialement au format EPUB par Isako www.isako.com à partir de l'édition papier du même ouvrage.